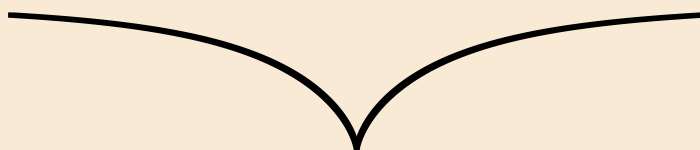


Franck Coulin

CONFÉRENCES

SUR

L'HUMANITÉ DE JÉSUS-CHRIST



THÉOTEX

LICENCE D'UTILISATION — ÉDITIONS THÉOT_EX

Ce fichier PDF, ou livre numérique, reste sous la responsabilité de ThéoT_EX.

Vous êtes autorisé :

- à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.

Vous ne pouvez en aucun cas :

- vendre ou diffuser des copies de tout ou partie du livre numérique, exploiter tout ou partie du livre numérique dans un but commercial ;
- modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.
- placer le livre numérique en téléchargement sur un serveur internet, sans en avoir premièrement obtenu l'autorisation auprès de THÉOT_EX.

Éditions THÉOT_EX

site internet : theotex.org

courriel : theotex@gmail.com

ISBN : 978-2-36260-012-8

Conseil de navigation

Si votre lecteur de fichiers PDF n'affiche pas les signets de la table des matières, ou si l'écran de votre tablette est trop petit pour cela, cliquez sur le petit losange rouge (◇) situé en haut à gauche de chaque page, pour accéder à la table des matières.

CONFÉRENCES

SUR

L'HUMANITÉ DE JÉSUS-CHRIST

PAR

Franck COULIN

PASTEUR DE L'ÉGLISE DE GENÈVE

1867



Soleil d'Orient

— 2010 —

I

Jésus de Nazareth.

Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.

(Luc.19.10)

JE SUIS TOUT CE QUI EST, TOUT CE QUI A ÉTÉ, TOUT CE QUI SERA. AUCUN MORTEL N'A JAMAIS PU LEVER MON VOILE. — C'est l'inscription que l'antique Egypte avait gravée sur le fronton d'un de ses temples les plus fameux pour désigner la divinité. Elle témoigne à la fois de cet universel soupir qui porte toutes les créatures à la recherche du Dieu inconnu, et du silence mystérieux qui répond à l'intelligence de l'homme, livrée à ses propres forces dans cette inévitable recherche. — Qu'est-il donc en lui-même, ont demandé tour à tour tous les peuples de la terre, qu'est-il donc en lui-même, ce Tout-Puissant invisible, dont les cieux racontent la gloire, qui remplit tout de sa présence, qui fait de l'univers son temple, et de l'âme humaine son autel ; de qui tout procède, à qui tout revient, qui est, qui a été, qui sera ? — Il s'affirme, s'impose, se fait bâtir en tout lieu des sanctuaires, mais sa face est mystère, et aucun mortel n'a jamais pu lever son voile.

Mes frères, il a paru il y a dix-huit siècles un mortel qui affirme l'avoir à jamais levé, ce voile, que dis-je ? et qui déclare offrir dans sa personne même, aux regards de ceux qui le contemplent, l'image du Dieu invisible.

— Un fils de l'homme a osé dire un jour à ses semblables : **Nul ne connaît le Père que moi**, et ajouter : **Celui qui me connaît connaît aussi le Père**. C'est la prétention unique dans l'histoire et assurément épouvantable, si elle n'est fondée en vérité, de Jésus de Nazareth. Il l'a exprimée sans réticence et dans toute son énormité devant quelques disciples d'abord, puis devant le peuple, puis devant les puissances, puis devant le monde. Il l'a maintenue sans fléchir, à travers toutes les péripéties, d'une vie terminée par le dernier supplice ; et, en quittant cette terre, il l'a laissée comme article de foi unique et définitif, au genre humain haletant à la poursuite du vrai Dieu : **Celui qui croit au Fils a la vie éternelle !**

Il est vrai que cette prétention en rappelle et en suppose une autre plus extraordinaire encore. Il était, dit-il, il était lui-même au commencement avec Dieu, dans le sein de Dieu, comme un fils unique de Dieu, et n'est devenu homme que précisément dans le but d'écarter tout voile de devant le regard des hommes, en leur découvrant la face de Dieu : **La Parole était au commencement, la Parole était avec Dieu et cette Parole était Dieu. En elle était la vie, et cette vie était la lumière des hommes. La Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous pleine de grâce et de vérité, et nous avons vu sa gloire telle qu'est celle du Fils unique venu du Père**. Ainsi s'exprime un des historiens de sa vie, le confident le plus intime de sa pensée et de ses enseignements.

Une étude complète sur la personne de Jésus-Christ, supposerait peut-être avant toutes choses, l'établissement de cette préexistence, et la preuve de ce caractère surnaturel et divin. Mon but n'est pas d'en aborder la démonstration, cependant. Je tiens le point pour établi, est-il besoin de le dire ? et ne fais aucun mystère de ma conviction. Mais je veux me placer avec vous sur le terrain de ceux qui ne la partagent pas, et je me propose de vous entretenir dans ces conférences de Jésus homme, fils de l'homme. Je vais à sa rencontre sur le grand chemin de l'histoire. Je prends son nom tel que je le trouve inscrit dans les fastes du genre humain, sur l'arbre

généalogique de notre commune famille. S'il a par devers lui une parenté plus noble, tant mieux ! l'éclat en rejaillira sur nous. Je n'en serre pas sa main avec un moins libre abandon, en lui disant : mon frère !

Ne croyez pas que je sois embarrassé par le point de vue spécial auquel je m'arrête. Au contraire ; car si la doctrine chrétienne sur la personne de Jésus-Christ est fondée, remarquez bien qu'elle implique deux choses, à mon avis, d'une égale évidence. La première, c'est sa réelle, sincère et explicite humanité. La seconde, c'est que cette humanité elle-même doit être marquée d'un tel sceau, qu'il demeure impossible de ne pas remonter plus haut pour l'expliquer. Le titre même qu'il s'est donné, et que nous avons inscrit sur notre drapeau, parce qu'il l'affectionnait entre tous, ce titre de Fils de l'homme, s'il ne désigne pas un homme, n'est qu'un titre de mensonge ; et s'il désigne un homme que rien ne recommande à l'exclusive attention de tous les autres, un vain titre de fatuité. Le Fils de l'homme, c'est celui qui est unique entre les hommes, quoique réellement et fondamentalement homme.

Je prends donc pour point de départ cette parfaite humanité de Jésus-Christ, et en en relevant le caractère exceptionnel, mon but serait de vous conduire à la conclusion que proclame l'Évangile : *Dieu lui-même est en Christ réconciliant le monde avec soi.*

Voici du reste la marche que nous suivrons :

Commençant par une appréciation générale du personnage historique dont je propose l'étude à vos méditations, nous caractériserons, l'homme, son plan, sa méthode. — Ce sera le sujet de cette première conférence.

Elle nous amènera, si elle est bien conçue, à réclamer la perfection morale de celui qui se présente sur le théâtre du monde, avec un programme tel que celui de Jésus de Nazareth. — Nous verrons dans un deuxième discours s'il a satisfait à cette condition.

Dans un monde où régner le péché et la souffrance, la sainteté parfaite

ne saurait se soutenir elle-même en regard du péché, qu'à la condition de porter dans toute sa rigueur, le poids absolu de la souffrance. C'est dans la souffrance et par la souffrance qu'elle reçoit, tout ensemble, et rend son suprême témoignage. — L'immolation du Saint et du Juste, sa libre descente dans l'enfer de la douleur, de la mort et de la malédiction, sera notre troisième sujet d'entretien.

L'histoire du Fils de l'homme arrive ici à son point culminant d'intérêt. Une lutte d'un caractère absolu s'est engagée, une question palpitante se pose : A qui restera la victoire ? — A la puissance du péché par le triomphe de la mort, ou à la puissance de la vie par le triomphe de la victime sainte ? — Question de fait, qui nous obligera d'envisager en face l'événement capital de l'histoire évangélique : La Résurrection de Jésus-Christ. — C'est la clef de voûte de tout notre édifice. Je vous le dis d'avance.

Enfin dans un dernier discours, du caractère même du Fils de l'homme, et de sa manifestation triomphante au sein de l'humanité ; en d'autres termes, de tout le travail de son âme, tel qu'il se sera déroulé devant nos yeux, nous verrons sortir les titres, disons mieux, le fait d'une royauté réelle qui, établissant son siège dans les consciences elles-mêmes et dans les âmes, jugera le monde dans l'éternité, après avoir assemblé l'Église dans le temps.

Jésus de Nazareth, le Saint et le Juste, l'Homme de douleur, le Ressuscité, le Roi ; c'est un drame où tout s'enchaîne par un lien nécessaire, et dont le dénouement n'est rien moins que celui des destinées de l'humanité selon le plan de Dieu, qui a donné son fils unique au monde, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Certes, un tel sujet se recommande lui-même, vous en conviendrez, aussi bien par sa grandeur que par son actualité. Je l'aborde en tremblant, effrayé pour ces solides fondements de notre foi, du compromettant contact de mon infirmité. Mais je l'aborde avec joie cependant : Parler de toi, rien que de toi, directement de toi, ô Jésus, ô mon maître bien aimé, et suivant le chemin que tu as toi-même choisi, manifester ta gloire sous le manteau de tes humiliations,



n'est-ce pas de quoi faire tressaillir un cœur qui te chérit, et auquel tu fais tant de bien ?

Vous vous associerez à nos efforts, mes frères, vous nous soutiendrez de cette attention sérieuse, sympathique, qui nous a été d'un si puissant secours dans une précédente occasion, et dont nous conserverons toute notre vie un si reconnaissant souvenir. Mais par dessus tout, ensemble nous demanderons, et pour vous et pour nous, l'assistance de cet Esprit dont le Fils de l'homme disait à ses disciples : *C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi et vous le communiquera.*

J'ai dit qu'il s'agissait d'un drame : je devrais peut-être commencer par vous en retracer la scène. Il faudrait pour cela vous peindre tour à tour l'antique cité de Bethléem sur les collines de Juda, son hôtellerie, son étable ; puis la bourgade de Nazareth, gracieusement étalée sur les pentes d'une verte vallée, avec ses demeures orientales, et au milieu d'elles la maison du charpentier Joseph ; puis les bords du lac de Tibériade, ses villes, ses villages ; puis Jérusalem, la ville sainte.

Sur ce théâtre vénérable, consacré déjà par tant d'émouvants souvenirs et prêt à en recevoir de bien plus émouvants encore, commence une vie de tout point semblable à toutes les vies qui commencent. Un petit enfant vient au monde, il est enveloppé de langes, et fait entendre ces premiers vagissements, par lesquels l'homme publie en naissant, sa misère et son infirmité. L'enfant grandit, il a une mère qui repasse en son cœur cette histoire tant de fois répétée, et cependant toujours nouvelle pour le cœur des mères, du premier sourire, du premier pas, du premier mot, de la première question, de ces premières lueurs qui annoncent l'aurore de la connaissance et le lever de la réflexion dans le ciel de l'âme.

Ne vous figurez point, cependant, un autre prodige que le prodige de toute enfance en son développement. Apprenez que celui auquel on donna

dès sa naissance, ce beau nom de Jésus qui signifie Sauveur, était *soumis* à ses parents et leur complaisait en toutes choses. N'hésitez pas à vous le représenter sur les genoux de Marie, recevant les premières nouvelles du Dieu d'Abraham, et de l'histoire d'Israël, ou dans l'atelier de Joseph, s'essayant à manier les outils de sa profession. Il perdit vraisemblablement ce dernier de bonne heure, car dans les premiers jours de son ministère, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disait de lui : **N'est-ce pas là ce charpentier fils de Marie ?** « comme celui, dit Bossuet, qu'on avait vu, pour ainsi parler, tenir la boutique, soutenir par son travail une mère veuve, et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisait subsister tous les deux. »

Nous aimons à recueillir les détails caractéristiques de l'enfance des grands hommes, pour y surprendre le premier éveil de leur supériorité et les premiers gages de leur gloire à venir. S'il nous en a été conservé si peu, et de si peu saillants sur l'enfance de Jésus, ne serait-ce pas qu'elle se prêtait moins que toute autre à ce genre d'illustration, et qu'elle s'effaçait en quelque sorte, à force d'être naturelle ? Quoiqu'il en soit, il faut bien que nous respections l'obscurité où s'ensevelissent les premières années de celui qui devait éclairer le monde, à partir du jour où il quitta sa retraite pour se manifester au monde. Une seule chose demeure évidente, c'est que cette enfance et cette jeunesse furent d'une entière et transparente pureté, sans quoi, la suite serait absolument inexplicable. Toute blessure faite à l'âme laisse une trace, une cicatrice, que vous chercheriez en vain dans l'âme de celui qui a pu dire avec une si ferme conscience : **Le Prince de ce monde n'a rien en moi ! — Il croissait en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes.** Voilà tout.

Au fond, le Jésus que nous connaissons, n'est guère que le Jésus des trois années de son ministère public, et cependant, on l'a souvent remarqué, s'il y a dans l'histoire une figure vivante et familière, c'est celle-là. Les biographies évangéliques n'embrassent qu'un très court espace de temps, dans un

très petit nombre de pages. Mais elles ont un mérite, emprunté, sans doute, au héros lui-même : celui d'une merveilleuse et insurpassable sincérité. Je ne dirai pas seulement qu'elles portent le cachet d'un témoignage oculaire ; mais bien, qu'en les lisant, on se croit presque soi-même un témoin oculaire, tant celui dont elles nous retracent l'histoire à dix-huit siècles de distance, se présente et se meut naturellement devant nos yeux. Vous allez avec lui de lieu en lieu ; vous vous mêlez à la foule qui l'entoure ; vous suivez ses pas avec les disciples ; vous subissez l'ascendant de son autorité morale sans exemple ; vous êtes touchés de ses bienfaits, illuminés de sa parole ; il vous transporte et vous retient sans effort dans la région du sublime : vous ne pouvez échapper à cette conviction que jamais homme ne s'est élevé plus haut que cet homme ; mais en même temps, vous êtes saisis de cette impression, que jamais homme n'a été plus étranger à tout caractère d'emprunt, et n'est demeuré plus spontanément jusqu'au bout, ce qu'il était en lui-même et dans les données primitives de son individualité. Volontairement ou involontairement, tous les hommes posent plus ou moins : lui, nullement. Et si j'osais hasarder cette expression, pour faire comprendre ici toute ma pensée, je dirais que c'est l'homme le plus primesautier qui ait jamais vécu. Socrate est un philosophe ; César, un homme de guerre ; Jésus... est Jésus de Nazareth. Il n'y a rien de plus à en dire.

Je ne sache pas qu'on ait jamais entrepris de démontrer que tel personnage de l'histoire, Socrate, César par exemple, appartenait bien authentiquement à la famille humaine ; mais à supposer qu'on eût à faire cette démonstration d'un genre nouveau, comment s'y prendrait-on ? J'imagine que l'on chercherait sous des traits spéciaux du caractère et de la destinée par lesquels le héros se distingue du reste de l'humanité, les traits communs par lesquels il se confond avec elle. On dirait de César : Quoique homme de guerre, ambitieux, grand politique, cependant par les pensées de son esprit, les sentiments de son cœur et les expériences de sa vie, il rentre comme un simple mortel dans le fond commun de l'humaine nature.

Que dirons-nous de Jésus ? Vous chercheriez en vain à le sortir de sa catégorie, à le dépouiller de son costume, à le distinguer d'abord pour le confronter ensuite. Vous chercheriez en vain ici l'homme sous le héros, en un mot ; car ici, le héros c'est l'homme lui-même.

Or, tel qu'il nous apparaît dans l'extrême simplicité de son personnage, que lui manque-t-il des expériences essentielles de la vie humaine ? — Il a un corps, faut-il le dire ? tel que le nôtre, un corps qui mange, qui boit, qui dort, qui se fatigue, qui souffre, qui défaille, qui meurt. — Il a un cœur, faut-il le dire aussi ? un cœur qui aime, qui vibre tour à tour à toutes nos affections, à celles de la famille, à celles de l'amitié, à celles de la patrie, à celles de l'humanité par dessus tout. — Il a une âme qui s'émeut, qui frémit, qui craint, qui espère, qui s'enflamme, qui s'indigne, qui connaît aussi bien les tressaillements de la joie que les agonies de la tristesse. — Il est fils, il est citoyen, il a été charpentier, il demeure pauvre... mais surtout, il est homme, et l'est avec tant de vérité que tout homme, de tout temps et de tout pays, reconnaît aussitôt en lui un frère. De fait, nous nous sentons tous plus rapprochés de lui que duquel que ce soit des hommes de l'histoire, qui seront pour nous des Grecs, des Romains, des anciens, des modernes, avant d'être des hommes. — « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne me demeure étranger, » a dit le poète latin. Je ne connais qu'une figure au-dessous de laquelle on puisse inscrire cette parole avec une entière vérité : c'est la figure de Jésus de Nazareth. Mais je pressens, depuis un moment, une réclamation qui s'élève dans votre esprit. Il y a une expérience, allez-vous dire, qu'il n'a pas faite. Il y a un signe qu'il n'a pas reçu et dont le défaut suffit, pour l'isoler absolument au sein de l'humanité. Nous avons beau chercher, nous ne retrouvons pas en lui... — Quoi ? — Le péché. — Le péché ! ah ! je n'en disconviens pas, voilà bien un trait de famille que nous portons tous. Prenez l'homme dans le passé, dans le présent, à tous les degrés de civilisation, sous toutes les latitudes, prenez-le chez les plus nobles représentants de son espèce, comme chez les

plus dégradés ; partout, partout, vous rencontrez l’empreinte ineffaçable de la tache originelle. Chacun reçoit sa part du lamentable héritage que les générations humaines se transmettent à travers les siècles. Quiconque ouvre les yeux à la lumière de la vie, arrive doté à l’avance de cette richesse de malheur. Nul n’échappe à son lot de misère ou d’infamie. Jésus y est étranger, cela est vrai. Vous ne le reconnaîtrez pas à ce signe.

Mais quoi ? Est-ce donc là le signe auquel l’homme reconnaît dans l’homme son semblable ? Est-ce donc là une de ces données constitutives sans lesquelles il cesse d’être ce que son Créateur l’a fait ? — Dites alors que mieux un homme suit la loi de son développement, plus il doit avec le reste développer infailliblement le germe de tous les vices. Dites que plus un homme s’avilit et se dégrade, plus il devient vraiment homme ! — Quelqu’un a-t-il jamais prétendu que les difformités physiques fussent un des signes de la race, et qu’il manquât quelque chose à un homme s’il n’était ni manchot ni boiteux ? Et ne voyez-vous pas que les difformités morales nous éloignent de notre origine au même titre, mais bien plus encore que les difformités physiques ? Le langage en fait foi, mes frères, quand la qualification la plus indulgente qu’il applique à nos passions et à nos vices, est de les nommer des défauts, c’est-à-dire des déficits. Ce sont, à tout le moins, les disgrâces, les impotences de l’âme. Or, l’âme humaine, même dégradée, a d’autres traits où se reconnaître, grâce à Dieu, que ses laideurs et ses infirmités.

Quand la société des hommes serait réduite à une troupe d’invalides dans un hôpital, refuserait-elle de reconnaître un frère, dans le visiteur bien portant qui viendrait bander ses plaies ? Non, non, mes frères, si Jésus nous apparaît exempt des maux qui nous rongent, cherchons un meilleur signe de son humaine fraternité avec ceux qu’il vient chercher et sauver. Voici :

C’est par les beaux côtés qu’il nous a ressemblé.

Ce signe, je vous le montrerai, mes frères, (et serions-nous tombés

assez bas, pour en méconnaître la légitime évidence ?) ce signe, c'est cette noble et sainte liberté d'une âme, qui, ne connaissant d'autre loi que la volonté parfaite du Dieu souverainement et éternellement bon, poursuit son œuvre ici-bas, dans la route que Dieu lui trace, et par un naturel ascendant, s'assujettit toutes choses sans s'assujettir à aucune.

Indépendant de la chair, il domine les parties inférieures de son être, et ne se laisse jamais dominer par elles ; il a, comme nous, le service d'un corps, jamais, comme nous, il n'en devient l'esclave ; il se fatigue jusqu'à la souffrance, jamais jusqu'au découragement ; il aime avec une tendresse que nul n'a surpassée, mais qui jamais ne soulève, dans le ciel transparent de son âme, le plus imperceptible nuage de sensualité.

Indépendant des hommes, il domine la société de ses semblables, tout en la servant avec le plus absolu dévouement. Il est le meilleur citoyen d'un peuple, sans en partager jamais, ni les préjugés, ni les passions ; il est de tous les maîtres le plus doux et le plus humble de cœur, sans se laisser jamais, ni retenir ni ébranler, par des disciples, les plus impressionnables de tous les hommes ; il traverse les ovations les plus enthousiastes, sans qu'un cheveu de sa tête frémissse sous le vent de la popularité ; il rencontre la conjuration des adversaires les plus acharnés, sans faire jamais la plus imperceptible concession à la lâcheté ou à la peur, même au plus fort de la tempête.

Indépendant de la nature, enfin, autant que l'esprit est indépendant de la matière, il domine la création, il exerce sur elle un empire qui nous étonne, qui nous frappe d'admiration, et qui, s'il atteste manifestement à tout esprit sincère, l'intervention éclatante du Dieu invisible qui lui rend témoignage, n'en atteste pas moins, aux yeux de tout esprit recueilli, la puissance royale que l'homme avait reçue au commencement, et dont il a perdu dans sa chute, ou le secret, ou la mesure.

Simple et vrai, humble et grand, sans apprêt comme sans effort, l'âme

remplie de Dieu, il est chez lui dans l'univers de Dieu, enfin, comme un enfant dans la demeure de son père. Or, essayez maintenant de plonger votre regard dans la pensée de Dieu à l'heure où il se dit à lui-même : [Faisons l'homme à notre image](#), puis reportez-le sur Jésus-Christ, et je vous défie de retenir ce cri : Voilà l'homme !

J'ai annoncé que je vous parlerais en second lieu, aujourd'hui, du plan du Fils de l'homme !

Toute vie d'homme ici-bas, répond à un tableau intérieur que l'âme contemple en elle-même. C'est ce qu'elle voit au dedans, qui détermine le spectacle changeant qui se défoule au dehors. — Dès le jour où nous commençons à prendre conscience de notre existence, nous entrevoyons en nous-même une image, idéale apparition du drame de l'avenir. Ce n'est d'abord qu'une esquisse indécise et fuyante, mais qui s'empare peu à peu de notre attention, nous captive, nous invite à la compléter, jusqu'à ce que toutes nos facultés soient au travail, comme pour fixer sur une toile invisible, cette primitive donnée qu'une main inconnue semble n'avoir jetée là que pour éveiller notre activité. L'ordonnance se modifie, le dessin se complique, les couleurs changent, le point de départ devient souvent méconnaissable : n'importe ! à chaque moment de l'existence, chacun a quelque chose qu'il contemple au dedans de lui. Ce quelque chose, c'est le plan de notre vie, que nous dessinons d'une main, tandis que nous l'exécutons de l'autre. — Voulez-vous savoir ce qu'est un homme ? Demandez-vous ce qu'il regarde en lui-même.

Nous sommes en 1782, je vous conduis à l'école militaire de Brienne et je vous montre là un enfant passionné pour l'étude, mais qui ne rêve qu'aux moyens d'appliquer à l'art de la guerre, les connaissances qu'il puise dans les livres. Les jeux où il entraîne ses condisciples, et où il excelle au milieu d'eux, ne sont que sièges et combats simulés : Que contemple cet enfant ? — Vingt ans plus tard, l'enfant est un homme, il a pris Toulon, fait

les campagnes d'Italie et l'expédition d'Égypte. En uniforme de général, il se promène rêveur et pensif dans les allées d'un parc, aux portes de la capitale de la France, qui déjà lui appartient : Que contemple le futur empereur ? — Vingt ans plus tard, enfin, expirant sur un rocher de l'Océan, après de longues et dures années de captivité, ce même homme, à l'instant de rendre l'esprit, n'interrompt le silence léthargique où il est plongé que pour prononcer ces deux mots : Tête de l'armée ! Que contemple l'illustre mourant ? — Si vous pouviez voir se dérouler devant vos yeux, la série des tableaux intérieurs qui ont successivement captivé l'attention de son esprit, vous connaîtriez mieux le grand Napoléon, que par le récit détaillé des merveilles de son histoire.

Or, mes frères, je voudrais savoir ce qu'a contemplé le Fils de l'homme. — Un trait de son enfance, nous le montre déjà sous l'empire d'une préoccupation, qui commence à grandir, exclusive et absorbante, au dedans de lui. Ses parents l'ont conduit à Jérusalem ; il a assisté à la grande solennité de la Pâque ; il a vu la foule assemblée autour des parvis du temple ; il a visité la ville qui tue les prophètes ; il a entendu la voix des docteurs ; il s'est oublié dans ses pensées ; quand on lui demande la raison d'un retard qui paraît inexplicable : *Ne faut-il pas*, répond-il, *que je sois occupé aux affaires de mon Père ?* — Dans la suite, quand le travail de son œuvre le ramène à Nazareth auprès des compagnons de son enfance ; pour leur découvrir le caractère qu'il s'attribue à lui-même, il déroule au milieu d'eux le livre d'Ésaïe, et leur lit ces paroles : *L'Esprit du Seigneur est sur moi. Il m'a envoyé pour annoncer l'Évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour publier la liberté aux captifs et le recouvrement de la vue aux aveugles, et publier l'an de la bienveillance du Seigneur.* — Maintes fois, au milieu des foules assemblées pour l'entendre, ou dans l'intimité de ses disciples, il prononce des paroles d'une simplicité sublime et d'une insondable profondeur, qui découvrent pour ainsi dire, le fond limpide de son âme. Il veut fonder *le royaume de Dieu. Son désir est que tous soient*

unis en lui, comme lui-même est un avec le Père. Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. A quelles vues du dedans, à quelles perspectives de l'âme, répondent ces témoignages de sa bouche ? Qu'est-ce donc qu'il contemple dans le secret sanctuaire de sa pensée ?

Je me place en face de quelques-unes des scènes de sa vie. Je m'arrête à le considérer assis au bord du puits de Jacob, attendant ses disciples, qui ont été jusqu'à la ville voisine ; il est là, seul et pensif, le regard fixé sur les *campagnes déjà blanches pour la moisson*. — Je le vois entouré d'une multitude qui lui amène ses malades, ses affligés, ses enfants ; il s'arrête, se tait, lit dans les regards, interroge l'expression des physionomies ; en même temps son cœur se serre, sa poitrine se soulève et ses disciples nous le peignent *ému de compassion*. — Arrivé au terme de sa carrière terrestre, cloué sur la croix, plongé dans les solennelles pensées de son œuvre qui s'achève, revenant sur le passé, prenant possession de l'avenir, il se prend à dire : **Tout est accompli !** — Qu'est-ce donc dans ces divers moments, et dans tant d'autres que vous y pourriez joindre (car aucune vie ne présente une semblable unité de préoccupation), qu'est-ce donc qu'il contemple ?

Mais ce n'est pas assez d'interroger sa vie pour connaître sa pensée. Après tout, cette vie est si simple, elle fait si peu de bruit, elle jette si peu d'éclat extérieur, qu'on peut n'être pas frappé des proportions inouïes de la préoccupation qui la remplit. Nous n'avons pas ici les mesures ordinaires. Les hommes qui marquent dans l'histoire, se révèlent par l'éloquence de leurs discours, par la profondeur de leurs écrits, par le tumulte des agitations politiques ou sociales, à la tête desquelles ils se placent. Il faut voir chez eux le tableau dans son cadre, et ce cadre s'étend à peine au-delà des limites de leur milieu contemporain. — Ce qui caractérise le Fils de l'homme, au contraire, c'est que sa vie, si simple, paraît renfermer une pensée de plus en plus vaste et de plus en plus profonde, à mesure que les siècles s'écoulent et que l'humanité s'avance dans le chemin de ses destinées. Que de merveilles déjà ses contemporains n'eussent jamais

soupçonnées, et dont nous sommes contraints de dire aujourd'hui : Elles étaient dans ses vues ! Et que de merveilles, sans doute, nous n'entrevoions pas même, dont nos arrière-descendants diront : Il les avait aussi prévues ! L'histoire du monde, depuis dix-huit siècles, n'est que la transcription à peine commencée de ce qu'il voyait en lui-même. Et ce qu'il voyait en lui-même ne sera pleinement manifesté, qu'après que l'histoire du monde aura parcouru, jusqu'à la dernière, toutes les phases de son déroulement. Mais, ce que nous ne pouvons pas voir, essayons du moins de l'entrevoir.

Il y a, dans l'âme du Fils de l'homme, deux tableaux qui me paraissent avoir été simultanément la vue habituelle de son esprit. — Le tableau de la misère humaine, en premier lieu. Venant comme nous à rencontrer le mal et la souffrance sur sa route, tandis que cette vue n'est, pour nous, qu'une distraction passagère à nos pensées habituelles, elle se grave au dedans de lui, rien n'en efface plus en lui l'empreinte, comme rien ne limite sa justesse et la profondeur du regard qu'il y tient arrêté. Il s'émeut à chaque pas, des drames de douleur qui se présentent à chaque pas devant ses yeux ; mais, au dedans, son émotion s'étend, elle franchit les limites du pays, pour embrasser les malheureux de tous les pays, elle franchit les limites du présent, pour embrasser toutes les chutes, toutes les catastrophes, toutes les désolations de l'avenir. Il prête enfin l'oreille à ce concert universel de détresse, qui s'élève sans interruption de la surface entière de notre globe. Et non-seulement cela, mais il en perçoit la signification tragique et l'inexprimable profondeur. Il voit le mal non-seulement dans l'infinie variété de ses manifestations extérieures, mais surtout dans la sinistre fécondité de son principe ; il voit dans le péché, en un mot, la source fatale qui infecte toutes les générations humaines, et verse à la fois, dans toutes les vies, le double poison de la mort et de la malédiction. Ce sont là des abîmes, mes frères, et quand nous voulons y regarder, le vertige nous prend. Lui, sans cesse il en mesure l'étendue et en sonde les profondeurs.

Mais, à ce tableau, il en est un autre qui fait face continuellement devant

ses yeux : celui de l'humanité relevée et restaurée dans l'ordre de sa perfection. — Il voit en lui-même notre Père qui est au ciel, son nom sanctifié, son règne venu, sa volonté accomplie sur la terre comme au ciel. Il voit les idoles partout renversées, et le vrai Dieu par tous adoré. Il voit, dans cette commune adoration, le principe d'une fraternité réelle, les barrières des peuples disparues, les chaînes des esclaves tombées, l'hostilité du pauvre et du riche abolie, les instruments de guerre transformés en instruments de prospérité, le loup gîtant avec l'agneau. Il voit la paix rentrer dans tous les cœurs avec le pardon, et avec le pardon une joie que rien au monde ne peut ravir. Il voit Dieu tout en tous, en un mot, et tous unis en Dieu. Un sage de la Grèce a écrit un livre où il trace le plan d'une société idéale, telle qu'il la concevait dans les rêves de sa philanthropie. On sait ce qu'est la république de Platon. Jésus, lui, n'a pas écrit sa république, mais il l'a tracée dans son âme, et l'a eue toute sa vie devant les yeux. Nous pouvons nous en faire une idée, bien imparfaite, sans doute ; nous pouvons nous en faire une idée, quand nous nous représentons ce que serait une société construite sur le modèle de la perfection évangélique, une société où tous n'auraient *qu'un cœur et qu'une âme*, et où règneraient ces maximes : **Heureux les débonnaires. Je vous ai donné un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.** Nous appelons cela l'idéal ; or, sachez bien que notre idéal ne sera jamais qu'un pâle reflet des réalités de l'avenir, telles que Jésus les contemplait chaque jour dans son âme.

L'humanité abîmée dans le mal et le malheur, l'humanité relevée dans la gloire et la félicité, telles sont les deux vues où s'est absorbée la contemplation de son esprit : la première, la vue de ce qui est, mais bientôt ne sera plus ; la seconde, la vue de ce qui n'est point encore, mais qui se prépare dans un prochain avenir. Une totale et suprême évolution va s'accomplir dans les destinées du genre humain ; après les ténèbres la lumière, après la mort la vie, après l'esclavage de Satan, la liberté bénie des enfants de

Dieu. Il la voit, il la proclame, il est là pour y présider. C'est son œuvre, plus claire à ses yeux que jamais œuvre ne l'a été aux yeux de quiconque s'est senti appelé à une œuvre ici-bas. Voilà déjà les préoccupations de son enfance. Voilà ces *affaires du Père* qui réclament ses soins. Voilà *ce royaume de Dieu* dont il publie l'avènement. Voilà la *bonne nouvelle* qu'il chargera ses disciples d'annoncer au monde, après en avoir été lui-même, tour à tour, l'apôtre et le martyr.

Les plus grands efforts des plus vastes génies et des âmes les plus pures, n'avaient abouti avant lui, qu'à prêter une voix aux gémissements de la conscience humaine, en désespérant d'y répondre. « A moins qu'il ne plaise à Dieu de nous envoyer quelqu'un pour nous instruire de sa part, disait Socrate à son disciple Alcibiade, n'espérez pas réussir jamais dans le dessein de réformer les mœurs des hommes. Le meilleur parti que nous ayons à prendre, c'est d'attendre patiemment. — Oui, reprenait-il, il faut attendre que quelqu'un vienne. »

Jésus, lui, se garde bien de dire qu'il faut attendre, il affirme que la chose est faite. Il affirme que quelqu'un est venu, et que ce quelqu'un c'est lui. Voilà ce qu'il crie sur les places et ce qu'il prêche sur les toits.

Il y a, pour quiconque s'annonce avec de grands desseins une épreuve redoutable : c'est d'avoir à répondre à une grande attente. Or, quand le Fils de l'homme parut dans le monde, il était attendu ; car l'humanité, si bas qu'elle soit tombée, et jusque dans ses heures les plus sombres, n'a jamais désespéré de son relèvement. Elle y a toujours compté, et c'est un des grands spectacles de l'histoire que le déploiement de cette espérance vague d'abord, mais de plus en plus générale et de plus en plus précise, qui s'était répandue dans le monde, de voir un jour paraître un envoyé de Dieu, un révélateur, un je ne sais qui, chanté par les poètes, réclamé par les sages et baptisé à l'avance de ce nom touchant de *Désiré des nations*. Rien ne serait plus facile que d'en accumuler les témoignages. Les traditions de tous les peuples se rencontrent ici, et, dans les écrits des philosophes, que de

paroles semblables à celles de Socrate, que je vous rappelais tout à l'heure, pour nous donner l'expression la plus élevée des soupirs de l'antiquité païenne. Mais par-dessus tout, vous connaissez les oracles des anciens prophètes d'Israël, si nombreux, si précis, si universellement répandus et vénérés. Ils sont comme la grande voix qui soutient la mélodie de ce vaste concert des peuples, tandis que les aspirations des Socrate et des Platon, des Virgile et des Cicéron, les rêves de toutes les mythologies, et jusqu'aux symboles figuratifs des fausses religions elles-mêmes, n'en sont que l'accompagnement obscur et lointain. « Tout l'Orient, dit l'historien latin Suétone, était plein du bruit de cette antique et profonde opinion, qu'il était dans les destins que vers ce temps on allait voir sortir de la Judée ceux qui régiraient l'univers. » Il y eut un moment solennel dans l'histoire, moment unique, moment sans précédent, et tel qu'il ne s'en représentera jamais. Le silence se fait. Le monde attend. La scène est libre. Il faut quelqu'un pour la remplir.

Qui osera s'avancer ? Qu'il mesure bien l'entreprise ! Qu'il prête l'oreille à ce frémissement de tous les cœurs ! Qu'il pèse surtout et repèse ce qu'il se sent en lui-même, pour y répondre ! Qui osera dire : Me voici ! C'est moi ! — La tentation était trop forte. On vit des ambitions y céder. On vit paraître plus d'un audacieux qui osa dire : C'est moi ! — Ils se nomment Judas le Gaulonite, Barkocbas, Dosithée. L'histoire a conservé leurs noms comme des exemples à citer, entre les plus fameux que présentent les annales de la folie humaine.

Mais, s'il se trouve dans cette assemblée quelque railleur qui n'ait pas encore fléchi le genou devant Jésus-Christ, faute de le connaître, je ne lui demande qu'une seule chose, c'est de jeter maintenant les yeux sur la figure du Fils de l'homme, se présentant dans son auréole de sublimité, pour répondre à l'attente universelle. Que d'ici, à la distance où nous sommes, il veuille bien considérer ce maître doux et humble de cœur, faisant son apparition sur le seuil de l'histoire, au milieu de l'humanité émue d'un

trouble inaccoutumé, et s'annonçant lui-même avec cette autorité calme qui n'appartient qu'à lui : — Me voici ! C'est moi ! N'en attendez point un autre. J'ai prêté l'oreille à toutes les voix qui m'appelaient. J'ai sondé vos plaies, je viens les guérir. Je viens faire toutes choses, nouvelles, et en publiant l'an de la bienveillance de l'Eternel vous mettre en évidence la vie et l'immortalité !

Les siècles ont passé ; vingt fois déjà la date du monde a été renouvelée depuis les jours de la manifestation du Fils de l'homme, et le temps qui abaisse et enterre les uns après les autres toutes les grandeurs d'ici-bas, le temps a été pour la sienne ce piédestal que vous voyez élargir sa base et s'élever sans cesse. Or, comprenez bien ici tout ce que suppose de lucidité, de sagesse et de certitude intérieure, le prodige d'avoir osé asseoir sa pensée sur le temps, lorsqu'il se dit à lui-même, avant de le dire au monde : Je suis le Rédempteur !

Tout plan, mes frères, suppose un système de moyens qui en assure la réalisation. Et devant une entreprise semblable à celle du Fils de l'homme, on a droit de se demander : Quelles sont ses ressources, et comment va-t-il s'y prendre ? — Ses ressources, il n'en a qu'une. Et si l'audace du but a droit de vous étonner, admirez bien davantage encore l'audace du moyen, car ce moyen c'est lui-même : **Je suis le chemin**, dit-il, je suis la voie, je suis le moyen. Et, chose digne de remarque, sa vie entière est conséquente à cette étrange prétention. Chacun fait sa chose ici-bas : les sages dogmatisent, les conquérants guerroient, les politiques édifient des constitutions. Lui, cherchez bien ce qu'il fait : il se manifeste. J'ai parlé de méthode ; sa méthode, il n'en a pas d'autre que celle de la lumière : éclairer en rayonnant. S'il parle, c'est pour découvrir les merveilles de son âme ; s'il prodigue les bienfaits, c'est pour instruire le monde de son infinie bonté ; s'il souffre, c'est pour se manifester en douceur ; s'il donne sa vie, pour se manifester en dévouement ; s'il la reprend, pour se manifester en puissance. Il se lève à l'horizon de l'humanité, homme entre les hommes, il se déploie

majestueusement à la rencontre de la vie, poursuit sa course en ligne droite jusqu'au sommet, et arrivé à ce point, d'où ses rayons tomberont d'aplomb, où il n'y aura plus d'ombres en lui, au zénith, il déclarera son œuvre achevée et pourra dire : *Tout est accompli !*

Ses disciples, après lui, n'auront point pour mission de fonder en son nom des républiques ou des empires, ni de construire sur sa pensée un nouveau système des choses, ni de faire connaître au monde je ne sais quelle doctrine secrète ; mais simplement de lui rendre témoignage : *Vous me servirez de témoins par toute la terre.* — Et pour cela, il ne leur promettra pas d'autre secours qu'une présence spirituelle de Lui en eux. *Je en vous laisserai point orphelins : Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.* — Ils prêcheront, mais quoi donc. *Je n'ai voulu savoir au milieu de vous qu'une seule chose,* écrit saint Paul aux Corinthiens : *Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié !* et aux Galates : *Christ ne vous a-t-il pas été vivement dépeint, comme s'il eût été crucifié au milieu de vous ?* Et saint Jean : *Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons entendu de nos oreilles, ce que nous avons touché de nos mains de la parole de vie, c'est là ce que nous vous annonçons.* — Ils écriront des livres, mais quels livres ? Le récit naïf de leur commerce avec lui pendant les jours de sa chair, ou l'expression brûlante de leur commerce spirituel avec lui depuis qu'ils ont cessé de le connaître selon la chair. — Ils fonderont une institution, mais quelle institution ? L'Église, qui est le corps de Christ, disent-ils, animé de l'Esprit de Christ, la reproduction vivante de Christ, pour continuer l'œuvre de Christ, en faisant connaître Christ jusqu'aux extrémités de la terre et jusqu'aux extrémités du temps.

Ne criez pas au paradoxe ; le Fils de l'homme n'a pas institué d'autre moyen de salut que lui-même. Qu'il y ait là de quoi s'étonner, certes, je n'en disconviens pas ; mais il y a là avant tout, pour nous, un fait à constater. Dans ce but, je rappelle ici quelques-uns des besoins auxquels il s'adresse, et je mets en regard quelques-unes des promesses qu'il nous fait, pour y

répondre.

Il a des promesses pour les intelligences égarées, en premier lieu. Oh ! comme il les prévient d'une tendre et sympathique compassion, ces nobles chercheurs qui ont soif de vérité, et dont le regard, comme celui de l'aigle, s'efforce de percer les nuages pour contempler en face le foyer de la lumière ! Comme il les appelle et les convoque autour de lui pour les satisfaire ! Venez donc, vous tous qui avez voué votre vie aux labeurs sacrés de la pensée. Voici un docteur qui vous enseignera ce que vous cherchez : *Il est venu, dit-il, pour rendre témoignage à la vérité.* Mais voici un docteur comme vous n'en avez point encore entendu, assurément. Celui-ci n'a pas d'école, comme vos philosophes ; son école, c'est le grand chemin, c'est la place publique, c'est la demeure du pauvre, c'est le temple du Souverain, c'est le bord des lacs, c'est le penchant des montagnes, c'est le parvis de la terre sous la voûte des cieux, c'est le monde enfin. Il n'a pas de système non plus, comme ceux qui, avant lui, se sont offerts à vous conduire. Il ne vous donnera pas ce qu'il a trouvé en continuant le travail de ses devanciers, en édifiant ses veilles sur leurs veilles, et ses méditations sur leurs méditations. Il vous proposera une vérité qui coule de source, et répand indifféremment sa lumière sur les intelligences les plus vulgaires, comme sur les plus hauts génies, une vérité qui s'apprend moins comme une science, qu'elle ne se revêt comme un caractère, mais qui n'en est pas moins la Vérité, la seule et centrale et souveraine vérité, la vérité que les sages ont vainement cherchée, et qui ne fût jamais, sans lui, montée au cœur de l'homme. A l'entendre, pour qui la possède, toutes choses sont faites nouvelles, les ténèbres sont passées, le problème de la destinée sort du mystère, la vie et l'immortalité entrent en évidence, la face de Dieu se découvre dans toute sa gloire, et, pour l'âme ravie, il ne reste plus qu'à se plonger et à se replonger éternellement, dans la source intarissable de toute sagesse et de toute connaissance. *Vous connaîtrez la vérité, dit-il, et la vérité vous affranchira.* — Mais quel est donc le sens de cette promesse presque mystérieuse ? Souffre, ô maître,

qu'une dernière fois, du moins, nous te disions, avec tout ce qu'il y a dans l'univers d'âmes honnêtes et sincères : Qu'est-ce que la vérité ? — Ecoutez ! — « **Je suis la vérité !** » — N'est-ce pas là sa réponse ?

Le Fils de l'homme a des promesses pour les cœurs brisés. — Faut-il le dire ? Il y a en lui les plus tendres compassions pour tous les êtres qui souffrent ici-bas. Voyez comme il les aime ! Mais, ce qui le distingue dès l'entrée, c'est que loin de s'annoncer avec cet accent tristement résigné, qui caractérise d'ordinaire la sympathie impuissante, même des meilleurs, il se présente au contraire avec une confiance sereine et inébranlable, dans la souveraine et universelle efficacité de ses remèdes. *Venez*, s'écrie-t-il, dans les carrefours et sur les places publiques, **venez, vous tous qui êtes fatigués et chargés, je vous soulagerai, je donnerai du repos à votre âme !** Allez donc, troupe innombrable des affligés de l'Éternel : accourez, pauvres, malades, orphelins déshérités, veuves inconsolables, existences brisées, âmes trompées, exaspérées peut-être, à qui la terre n'a donné que des boisseaux de poussière pour étancher les soifs qui vous dévorent. En voici un, du moins, qui ne vous marchandera pas les promesses. Votre cœur, votre pauvre cœur, battu, frissonne au dedans de vous, sous le vent de l'épreuve, comme la feuille agitée par un vent de tempête : « **Que votre cœur ne se trouble point**, dit-il, vous aurez la paix, une paix que « le monde ne donne pas, *une paix qui surpasse « toute intelligence.* » — Aussi loin que votre regard puisse s'étendre à l'horizon, vous ne sauriez découvrir ici-bas qu'un océan de tristesses, dont les vagues sombres vous battent et vous submergent sans relâche : « Voici, vous allez être inondés d'une *joie parfaite*, que rien ne pourra désormais vous ravir. *Vos tristesses* elles-mêmes « *vont se changer en joies*, et vos cris de désolations en cantiques d'allégresse. » — Désespérément convaincus de l'inexorable fixité des infortunes qui vous accablent, vous avez bouché vos oreilles, et vous êtes écrié : Malheur ! malheur à ceux qui pleurent ; malheur, car certainement il n'y a point de consolations ! « *Heureux*, dit-il, *heureux ceux qui pleurent !* heureux, car il y a

une consolation, et une consolation de tel prix, que le bonheur terrestre le plus complet ne vaut pas la plus amère douleur, si elle a pour effet de vous la procurer. » — Recevez seulement des mains de ce nouveau médecin le baume qu'il a pour vos plaies, et vous n'aurez plus jamais rien à envier, ni rien à demander à personne, et ni regret du passé, ni déception du présent, ni angoisse de l'avenir, ni soupirs rongeurs, ni larmes brûlantes, vous ne connaîtrez plus rien de toutes ces choses ; le bonheur suprême, le ciel même remplira votre cœur. Vous serez à la source des rassasiements intarissables, enfin, et il ne vous restera plus qu'à y puiser à longs traits pendant le temps et pendant l'éternité. — Mais quel est-il donc, ô maître, ton remède infallible ? — Ecoutez ! — « Je suis la source qui jaillit en vie éternelle. *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive ! Et celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif.* » N'est-ce pas là de nouveau sa réponse ?

Mais voici qui est bien plus surprenant encore. Le Fils de l'homme a un remède pour les consciences chargées, et ne voyez-vous pas que c'est ici surtout que se rencontrent ses plus tendres et ses plus sérieuses compassions ? — Ecoutez donc, vous les péagers et les gens de mauvaise vie, vous qui portez le poids du crime et de la honte, lie de notre race, troupe de dégradés, à qui la société de vos semblables ne laisse d'alternative qu'entre la fange et le désespoir. Prêtez l'oreille et soyez attentifs, car en voici un, cette fois, qui ne craindra pas de souiller sa main au contact de la vôtre. *Il est venu, dit-il, non pour les justes, mais pour les pécheurs. Il est venu chercher et sauver ce qui était perdu !* perdu... vous l'entendez, et, dans sa bouche, cela signifie : les femmes perdues, les malfaiteurs perdus, perdus dans les antres du vice, et jusque sur les instruments du dernier supplice. Il est venu vous chercher, mais qu'a-t-il donc à vous offrir ? Il a pour votre vie, dégoûtante peut-être, un moyen d'effacement absolu. Il a pour votre âme profanée, une virginité que n'a pas connue l'enfant qui vient de naître. Il a pour remplacer votre livrée d'infamie, une robe de justice, devant

laquelle les étoiles même ne sont pas pures. Quand vos péchés seraient rouges comme le cramoisi, et votre conscience, noire comme l'enfer, il a de quoi rendre tout en vous blanc comme la neige et pur comme le ciel. — Ce sont là, du moins, ses promesses, et vous savez tous que je ne les exagère pas. Que dis-je ? Elles vont bien plus loin encore, puisque cette même régénération des réprouvés, il ose la déclarer indispensable aux plus honnêtes et aux plus honorés d'entre les hommes. Etonnez-vous derechef, si vous le voulez, ici. Ce n'est pas moi qui parle, encore une fois, c'est lui. Telles sont les offes qu'il adresse aux derniers, qu'elles doivent faire encore l'envie des premiers. Tel est l'éclat de cette justice nouvelle, dont il revêt gratuitement les misérables, que toute justice, auprès d'elle, doit paraître comme un haillon percé de trous, comme un linge souillé, propre à faire rougir celui qui le porte. Accourez donc aussi, vous, les principaux du peuple, les honnêtes, les délicats, qui bâtissez à grand'peine, et sans y réussir, l'édifice branlant de votre assurance devant l'Eternel. Il vous invite à renverser tout cet échafaudage, pour ne plus vous appuyer que sur les assurances qu'il donne lui-même, et donne à tous libéralement. Plus d'illusions, désormais plus de feintes, plus de faux semblants d'innocence. Qu'on arrache enfin tous les masques et qu'on enlève tous les appareils, afin que les plaies paraissent, et que le fond des cœurs se découvre. Eh ! vous aussi vous êtes perdus, ne le sentez-vous pas. Le regard de Dieu vous tue ! Mais vous aussi, vous allez être sauvés. — Mais quel est donc, ô maître, ce nouveau secret par lequel tu ressuscites tous les morts et tous les mourants du péché ? — Ecoutez ! — « **Je suis la vie. Celui qui a le fils a la vie éternelle.** »

Je suis la vie ! Je suis la paix ! Je suis la vérité ! Je suis la voie ! Mais quel est donc celui qui parle ainsi ? Et à quelle place prétend-il au milieu de nous ? Il n'y a qu'un soleil dans la nature, pour dire : — C'est moi qui répands la lumière, l'éclat, la force ; c'est moi qui fais le jour après la nuit, et le printemps après l'hiver. Regardez à moi, vous, toutes les créatures,

regardez et vous vivrez. — Y aurait-il donc un soleil aussi dans l'univers des âmes, et ce soleil aurait-il nom Jésus ?

Mes frères, il faut que nous sachions à quoi nous en tenir. Nous interrogerons celui qui vient à nous avec des promesses et des prétentions d'une aussi exorbitante énormité. Il a voulu se manifester au monde ; nous nous arrêterons devant cette manifestation ; nous en ferons le tour : Ce n'est que justice. Nous lui demanderons ses titres, je vous le promets. Hommes, en tant qu'hommes, nous avons nos conditions à poser à cet homme, avant de lui accorder l'hommage auquel il prétend. Nous en avons trois, en tous cas. Il faut que nous le voyions, tour à tour, face à face avec le péché, face à face avec la souffrance, face à face avec la mort ; car de sa propre attitude devant ce triple abîme, où nous sombrons tous et d'où il s'agit de nous retirer, dépend absolument la nôtre devant lui. Ce n'est pas nous qui avons posé la question dans ces termes extrêmes ; c'est lui, vous l'avez entendu. Tel qu'il se présente au monde, il faut de toute nécessité, ou qu'il tombe dans la poussière, ou que nous y tombions nous-mêmes à ses pieds. Il est tout ou il n'est rien ! Il est ce que vous êtes, mes frères, ce que je suis, moins encore, ou c'est à Lui qu'appartiennent, et sur vous et sur moi, le règne, la puissance et la gloire !

Je n'ai pas le droit, sans doute, d'anticiper aujourd'hui sur une conclusion qui, pour être fondée, suppose encore de votre part et de la mienne une longue et consciencieuse étude. Néanmoins, il est un ordre de considérations que j'ai intentionnellement exclu de notre travail, et auquel il me sera permis d'emprunter, peut-être, la finale de ce premier discours. Je veux parler de l'expérience. Quoiqu'il en soit de la légitimité rationnelle des droits du Fils de l'homme à notre totale confiance, ou, pour employer le langage de l'Évangile, à notre foi, le fait est là que, depuis dix-huit siècles, il ne cesse de s'accomplir, dans le monde, des merveilles en Lui. — Votre mémoire en est pleine, la mienne aussi. Je vous en veux citer deux traits.

Voici le premier : Un pasteur, dont je pourrais dire le nom, racontait un jour, devant moi, le fait suivant : — Il est mort, il y a peu d'années, dans ma paroisse, une femme dont j'avais suivi l'histoire depuis sa jeunesse. Elle avait connu des jours heureux, brillants même. Mais, graduellement, l'épreuve s'était appesantie sur elle et l'avait écrasée. D'une position aisée, elle était tombée dans la dernière misère, jusqu'à se voir dans l'extrémité, si cruelle aux âmes délicates, de dépendre, pour sa subsistance, de la charité d'autrui. Son cœur, du moins, n'était pas absolument dépouillé. Mais bientôt elle vit, les uns après les autres, mourir tous les êtres chéris qui avaient adouci ses peines, après avoir embelli ses joies. Demeurée seule et isolée, pour surcroît d'infortune, elle se vit atteinte par l'une des plus cruelles maladies qui affligent l'humanité. Depuis des mois déjà, elle languissait sur un véritable lit de torture, n'ayant à prévoir ici-bas qu'une lente aggravation de souffrances, prélude d'une mort aussi atroce qu'inévitable. Entrant un jour dans son misérable réduit, le cœur serré d'avance à la pensée de tant de douleurs ramassées sur un point, je la surpris les yeux rouges encore de larmes fraîchement versées, qu'elle cherchait en vain à me dissimuler. Croyant aussitôt à quelque nouveau malheur : — Ma pauvre amie, lui dis-je, en lui prenant la main, que vous est-il donc encore arrivé ? — Oh ! Monsieur, me répondit-elle en souriant de ma méprise, ce n'est pas de tristesse que je pleurais, c'est de joie. Quand vous êtes entré, je pensais à mon Sauveur. — Et cette joie ne se démentit jamais, jusqu'à l'heure encore éloignée de son terrible, mais tranquille délogement. Or, ajoutait notre ami, je puis attester, la main sur la conscience, que cette femme est bien, sans contredit, l'être le plus malheureux qu'il m'ait été donné de rencontrer, entre tant d'êtres malheureux, pendant les quarante années de mon long ministère. — Ce fait, mes frères pour vous frapper, n'a qu'un défaut, celui d'être trop ordinaire. Il n'est pas un pasteur, sans doute, si jeune soit-il, qui n'en ait de tout semblables à tirer de son expérience. Que dis-je ? Est-il un chrétien, est-il un seul d'entre vous qui, venant consulter ses souvenirs, ne puisse dire : Mais cet être accablé de maux, et néanmoins pleurant de joie,

je l'ai connu, je le vois encore, c'est un tel.

Voici donc l'autre trait que je vous ai promis. En 1662, s'éteignait près de Paris, un des plus vastes et des plus profonds génies qui, dans le cours des siècles, aient illustré notre race. Celui-là avait connu toutes les séductions de la science et tous les enivrements d'une gloire précoce, mais aussi tous les tourments de la pensée et toutes les agonies du doute. Dans la fleur de son âge, à 39 ans, au moment du plus splendide épanouissement de ses rares facultés, il mourait comme un saint. On trouva dans ses papiers, au milieu de trésors qui l'ont porté d'entrée et le maintiendront à toujours au premier rang d'entre les premiers, un écrit intitulé : Confession. Il y exprime, dans un langage sublime de candeur et de simplicité, l'état d'une âme parfaitement satisfaite, ne respirant plus que la paix, la charité, le ciel même, et il le termine par ces mots : « Voilà quels sont mes sentiments, et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur, qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesse, de misère, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux, par la force de sa grâce, à laquelle toute gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur. » — Et si l'on avait eu besoin de chercher l'explication de cette explication, on l'aurait rencontrée dans un autre écrit qu'il avait pris l'habitude de porter religieusement sur lui même, en souvenir d'une veille mémorable, où s'était, à ses yeux, décidé le sort éternel de son âme. Là, les derniers mots, tracés en lettre de feu, sont ceux-ci : — « Jésus-t Christ ! — Jésus-Christ ! — Je m'en suis séparé, je l'ai fui, renoncé, crucifié. — Que je n'en sois plus jamais séparé ! — Renonciation totale et douce ! » — Il ne faudrait, cette fois, qu'une seule chose pour rendre ce second exemple aussi ordinaire que le premier, c'est de faire plus nombreux les hommes à mettre à côté d'un Blaise Pascal.

Tel est cependant Jésus-Christ. Parcourez avec lui les monts et les vallées de l'humanité. Si vous le suivez dans les lieux les plus bas de la terre, vous y verrez les derniers, les plus malheureux de tous les hommes, se lever tour



à tour de leur fumier ou de leur grabat, pour entonner des cantiques en pleurant de joie à son approche. Et si, de là, toujours avec lui, vous gravissez les plus hauts sommets des plus hautes montagnes, ce sera pour entendre le génie balbutier à sa rencontre des paroles d'humble reconnaissance et de renonciation totale et douce.

Je puis donc bien, sans crainte de vous égarer, dès aujourd'hui, vous dire : Allez à Lui !

Amen.

II

Le Saint et le Juste.

..... [le Saint et le Juste.](#) (Actes.3.14)

L'homme pécheur et perdu a le droit de se demander quelle est la valeur morale de celui qui vient le chercher et le sauver ; — C'est notre question de ce jour.

Tout est tellement lié dans l'auguste personne du Fils de l'homme, et telle est la promptitude de son rayonnement, que je pourrais déjà m'en référer à notre première conférence. Je n'ai fait que l'introduire, mais je n'ai pu le nommer sans vous inonder déjà de sa lumière.

En cherchant à vous rendre sensible l'humanité éclatante de sa vivante figure, j'ai été forcément conduit à relever en lui les traits les plus purs et les plus nobles de la figure humaine prise en elle-même. (Les plus nobles et les plus purs ne seront-ils pas toujours les plus humains ?)

En vous donnant un aperçu de la pensée intime avec laquelle il s'est présenté dans le monde, et du plan dont il est venu poursuivre ici-bas la réalisation, j'ai dû forcément diriger vos regards sur une âme dans laquelle la sublimité des vues implique naturellement la sublimité de l'âme elle-même. Si les grandes pensées viennent du cœur et si un grand dessein ne

saurait naître que dans un grand cœur, le plus saint et le plus vaste de tous les desseins, n'a pu naître que dans un cœur extraordinairement grand et extraordinairement saint.

La pensée de se proposer soi-même au genre humain comme objet de foi, c'est-à-dire d'amour, d'admiration, d'adoration, suppose la conscience d'une telle supériorité, sous peine d'une telle absurdité, qu'on est obligé de reconnaître chez celui qui l'affiche, une présomption, du moins en faveur de ses droits à l'admiration et à la foi du genre humain.

Cependant tout cela réclame une démonstration, j'ai hâte de le reconnaître. Les prétentions du Fils de l'homme sont trop hautes pour se soutenir ainsi d'elles-mêmes, et la conscience sérieusement interrogée, n'y souscrit qu'à une impérieuse condition ; celle de trouver en lui, réalisé dans sa plénitude, l'idéal même de la perfection. Si un seul de ceux qu'il prétend sauver pouvait lui faire baisser les yeux en le regardant en face, si un seul de ceux auxquels il dit : venez à moi pour avoir la vie, pouvait lui répondre : je suis meilleur et plus grand que toi ; si cela pouvait seulement se supposer, convenez qu'il n'en faudrait pas davantage, pour renverser dans le néant et frapper de dérision toute son entreprise. Nous avons vu la tête d'or de la statue ; assurons-nous maintenant que ses pieds ne sont pas d'argile.

Je commence, mes frères, par vous faire observer que nous sommes ici en présence d'un fait attesté. Quand on pose la question de la valeur morale de Jésus-Christ, on a, dès le premier instant, à compter avec toute une hiérarchie de témoins qui se rencontrent pour lui attribuer, sans hésitation, la perfection absolue.

Le premier de ces témoins, c'est lui-même. Chacun est le premier, en effet, à recevoir une certaine impression de son propre caractère, et plus un homme est avancé dans les voies de la sanctification, plus généralement vous le trouverez disposé à se condamner, parce qu'en- même temps qu'il

s'élève, sa conscience s'éclaire et lui découvre les abîmes qui le séparent encore du but : « Je ne sais pas ce que c'est que le cœur d'un scélérat, disait le comte de Maistre. Je ne connais que celui d'un honnête homme : c'est affreux ! » Saint Paul va plus loin encore, quand il se déclare *le premier des pécheurs, vendu au péché, en qui n'habite aucun bien*. Et généralisant cette appréciation, saint Jean déclare que *si quelqu'un dit qu'il est sans péché, c'est qu'il se séduit lui-même*, ou qu'il est dupe d'une illusion.

Cependant, le fait est là, que Jésus, le plus humble et le plus clairvoyant des hommes, s'est attribué à lui-même la perfection. Non seulement il a dit des paroles comme celles-ci : *Le prince de ce monde n'a rien en moi. Le Père ne me laisse jamais seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable. Glorifie-moi, toi Père, car j'ai accompli l'œuvre que tu m'avais donnée à faire*. Mais vous ne pourrez jamais, dans sa vie entière, surprendre un instant de doute ou d'hésitation, dans l'affirmation sereine de sa souveraineté morale. Il prescrit à ses disciples le devoir de la perfection, avec la majesté de la loi elle-même. Il dit tout naturellement : *La lumière est venue dans le monde : Je suis la lumière du monde*. A moi appartient *le pouvoir de juger, parce que je suis le Fils de l'homme*. Lui, qui commence son ministère en criant : *Amendez-vous et vous convertissez*, qui a soif de la repentance du monde entier et prétend courber toutes les consciences dans un même néant devant Dieu, il ne laisse jamais percer la plus imperceptible arrière-pensée, qu'il puisse en avoir pour lui-même le plus imperceptible besoin ; il porte au-dedans de lui une conscience vierge, glorieuse, immaculée ; il resplendit de paix intérieure, et le bruit de ses pas, le son de sa voix, jusqu'au langage muet de sa physionomie, tout en lui semble murmurer incessamment ce refrain : *Saint, innocent, séparé des pécheurs, élevé au-dessus des cieux*. Joignez à cela l'impression produite autour de lui, par sa majestueuse apparition : le témoignage nous en a été conservé. — Je ne parle pas seulement de ces foules de peuple, qu'il subjuguait et retenait enchaînées, par un ascendant sans exemple ; de cette naïve admiration, de

cette confiance sans bornes qui donnaient à toutes les paroles tombant de sa bouche, le poids indiscutable de la vérité même. Si nous avions pu nous asseoir sur les bords du lac de Tibériade, ou sur le penchant des monts qui en dominant la vallée, quand il prodiguait aux troupes les trésors de son âme, nous n'aurions pu échapper à cet entraînement recueilli qui faisait dire, même au plus prévenus : **Jamais homme ne parla comme cet homme.**

Mais nous savons tous que c'est peu de voir l'attitude d'un homme en public, quand tous les regards sont sur lui ; et peut-être nous serait-il resté cette arrière-pensée si naturelle, que pour le bien connaître, il aurait fallu le suivre dans l'intimité. Nous savons par expérience que s'il n'y a pas, comme on l'a dit, de héros pour son valet de chambre, il y a encore moins, hélas ! de saint parfait pour ceux qui partagent les hasards de sa vie privée. Or, mes frères, nous avons le témoignage d'hommes, qui l'ont vu de plus près qu'un serviteur ne voit son maître, un enfant son père, un voyageur son compagnon de route. Les disciples sont ces hommes-là. Ils ont eu comme la mission providentielle de l'étudier à fond, de percer à jour son âme dans les situations les plus diverses, dans les plus solennelles comme dans les plus vulgaires. Ils ont pu l'observer quand il paraissait devant le peuple, et quand il se retirait ensuite. Ils ont entendu ses confidences comme ses discours publics, ses épanchements les plus familiers comme ses plus graves déclarations. Ils étaient avec lui, les yeux ouverts sur lui le matin avant qu'il sortît, le soir quand il rentrait, la nuit même quand il reposait. Rien dans sa vie, absolument rien, n'a pu leur échapper. Or, plus nous les voyons rapprochés de lui, plus ils nous apparaissent prosternés dans une admiration, qui n'a pas sa pareille dans le monde. La perfection de leur maître les frappe d'une persuasion immédiate, instantanée et toujours croissante. La clarté du soleil n'est pas plus évidente à leurs yeux. Ils sont à ses pieds et y entraînent le monde avec eux. Nous n'avons que le reflet de l'impression produite sur eux, et ce reflet nous subjuge. Et ce n'est pas, vous le savez, qu'ils se répandent en professions d'enthousiasme,

en exclamations admiratives ; ce n'est pas que, par un art ingénieux, ils cherchent à faire ressortir les conclusions auxquelles ils sont eux-mêmes arrivés, sur le personnage de leur maître. Loin de là ; ils croiraient faire injure à celui qu'ils appellent le Seigneur, en paraissant seulement faire son éloge. Ils se contentent de dire : Voilà ce que nous avons vu, voilà ce que nous avons entendu. Ils racontent la vie du personnage le plus extraordinaire, comme on écrit des histoires pour les enfants. Leur plume semble avoir été trempée dans cette douce lumière qui rayonnait autour d'eux. Leur conviction est si entière, si absolue, qu'elle en devient comme transparente, et ne se communique pas autrement que par le caractère même d'évidence qu'elle communique à son objet. Plus on y réfléchit, plus on est frappé de la valeur immense d'un pareil témoignage.

Je n'ai garde d'oublier que si le Fils de l'homme a eu des disciples, il a eu aussi des adversaires. Songeriez-vous à vous en étonner ? Croyez-vous donc que la sainteté n'ait pas ses contradicteurs ici-bas ? Jésus en a eu, et en aura de tout temps. Il a pour ennemis naturels, toutes les passions, tous les vices, tous les ennemis du salut de l'homme. Tant que le péché s'incarnera dans la nature humaine, il lèvera des armées contre Jésus-Christ ; tant qu'il y aura des voluptueux, des orgueilleux, des ambitieux, des hypocrites ; tant qu'il y aura des âmes préférant les ténèbres à la lumière, il y aura des hommes intéressés à le noircir et acharnés à le confondre. Cela aussi est un hommage, un splendide et nécessaire hommage. Loin de nous étonner qu'il l'ait reçu, nous aurions grand sujet de concevoir des doutes sur son caractère, s'il lui avait manqué. De son vivant comme aujourd'hui, on a vu des hommes de plaisir, soulevés contre lui par sa pureté même, des faux dévots par sa sincérité, des égoïstes par sa charité, des formalistes par sa spiritualité. Hélas ! toutes les catégories d'adversaires qu'il a pu rencontrer dans la suite, s'étaient déjà donné rendez-vous autour de lui à Jérusalem et dans la Judée, pour l'étouffer, si cela avait été possible. Ils avaient formé contre lui la ligue la plus formidable, et ourdi pour le confondre, la trame

la plus habilement conçue.

Avec une clairvoyance et une astuce, que l'enfer seul a pu inspirer, ils avaient compris que le vrai moyen de le perdre était tout simplement de le surprendre ou de le faire tomber en faute. Si cet homme fait un seul faux pas, s'étaient-ils dit, c'en est fait de lui. Et ils ne se trompaient pas. Les voilà donc toujours sur son chemin, épiant chacune de ses démarches, interprétant chacune de ses actions, retournant chacune de ses paroles, pour y chercher ne fût-ce que l'apparence d'un prétexte d'accusation. Et non-seulement cela, mais ils combinent les pièges les plus perfides, pour les tendre devant ses pas ; ils s'étudient à le mettre en contradiction avec lui-même, à l'amener dans des situations sans issue. Pendant trois ans ils aiguisent leurs regards, ils aiguisent leurs langues, ils aiguisent leurs esprits pour réussir dans ce projet infernal. Et ils échouent, ils échouent radicalement. Je n'en veux pour preuve que leur exaspération croissante. Ils ne lui cherchent un crime avec tant d'opiniâtreté et de mauvaise foi, que parce qu'ils ne lui en sauraient trouver. Que leur importerait un pécheur de plus dans cette populace, qu'ils qualifient d'exécration ? Mais un saint reconnu de tous, un Roi des âmes et des consciences, voilà ce qu'ils ne peuvent tolérer. C'est l'éclat de son innocence qui provoque surtout l'éclat de leur colère. Et s'ils parviennent un jour à se défaire de lui, ce ne sera qu'en lui rendant à leur manière un nouveau et suprême témoignage. Au moment même de leur triomphe, Jésus pourra leur dire avec son calme habituel : **Qui de vous me convaincra de péché ?** — Pilate cédant à la violence, leur dira à son tour en se lavant les mains : **Je suis innocent du sang de ce juste !** — Le brigand crucifié avec lui sera converti par la seule évidence de sa royauté morale. — Un centenier romain qui avait tout suivi, quand tout sera terminé, dira encore en se frappant la poitrine : **Oui certainement cet homme était juste !**

Aussi l'admiration a-t-elle survécu à l'ignominie, et la mort infamante du Fils de l'homme, bien loin de le rabaisser dans l'estime des hommes, n'a servi qu'à mettre en une plus haute évidence, l'impression sans pré-

cédent, qu'avait déjà produit sa vie. Pour les disciples de Jésus-Christ, à quelque temps, à quelque lieu qu'ils appartiennent, la perfection de leur maître crucifié, est l'axiome des axiomes, en matière de morale comme en matière de foi. Ce n'est pas seulement la pierre angulaire, c'est la condition d'existence de leur corps d'association. Vous avez entendu parler de ces palais de glace qui se construisent quelquefois en Russie, ouvrage d'une saison, qui disparaissent au printemps. Ce sont de vraies habitations, présentant toutes les apparences de l'harmonie et de la solidité ; seulement il y a une condition à leur existence, et cette condition venant à manquer, tout s'écroule, s'écoule, et de ce chef-d'œuvre de l'art, un beau jour il ne reste plus rien, mais plus rien. L'Eglise est cet édifice, mes frères ; elle ne subsiste non plus, que dans une condition (plus stable, à la vérité, que la température de l'atmosphère). Supposez, par impossible, la découverte d'une énorme imposture, que dis-je ? la découverte d'un vice, que dis-je ? la découverte d'une chute, d'une seule chute dans la vie de Jésus-Christ, comme nous en comptons par centaines dans les nôtres ; et ce majestueux édifice où tant de générations humaines se sont abritées, je ne dis pas s'écroule, mais s'éclipse ; il n'en reste plus rien ; pas une pièce ne vaut la peine d'être conservée ; vous la prenez, elle s'évanouit entre vos mains. Voilà donc des millions et des millions d'hommes, de toute classe et de toute culture ; parmi eux les plus profonds penseurs, les moralistes les plus subtils, qui, depuis dix-huit siècles, se sont donné la tâche de contempler la face de Jésus-Christ, de lire dans son âme, d'approfondir son caractère ; et qui, unanimement proclament à la face de l'univers que, non-seulement ils ne sont jamais parvenus à y découvrir la plus légère imperfection, mais encore qu'ils ne sauraient imaginer une grandeur, une beauté morale, qui ne trouve en lui son type définitif et accompli.

Vous-mêmes enfin, qui que vous soyez, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, vous obéissez d'instinct à cette impression. Nous avons fait en réalité de Jésus-Christ, la loi même de notre monde moral ;

nous avons appris à tout évaluer et à tout vérifier d'après lui ; nous sentons que s'éloigner de lui, c'est s'éloigner du bien ; s'en rapprocher, c'est la plus haute et la plus pure expression de la règle du devoir. Fait unique, mes frères, qui élève Jésus-Christ à une hauteur incommensurable au-dessus des hommes qui ont légué leur mémoire à l'admiration de leurs semblables. Dans tous les ordres de la grandeur humaine, le nom d'un grand homme évoque immédiatement le nom d'autres grands hommes, qui sont ses pairs, et auxquels on le compare involontairement. Mais dans l'ordre de la perfection, qui éclipse ou absorbe tous les autres, prononce-t-on le nom de Jésus-Christ, aussitôt tout rentre dans l'ombre ; il n'a ni son pareil, ni son rival ; et cet être si vrai, si naturel, si humain, nous apparaît au sein de l'humanité, par le seul éclat de son humaine beauté, comme en un mystique isolement.

Mes frères, je prends cette impression pour ce qu'elle est : pour un fait. Et, m'arrêtant ici, je jette un rapide regard sur les premiers résultats acquis de notre étude. Nous possédons maintenant trois traits qui constituent provisoirement ce que j'appellerai notre caractéristique du Fils de l'homme. — Nous savons qu'il a conçu dans son esprit le projet le plus extraordinaire qui jamais soit monté dans l'esprit d'aucun homme ; un projet auprès duquel les entreprises les plus gigantesques des plus gigantesques ambitions, ne sont que de vrais jeux d'enfants. Il a vu que le monde n'allait pas bien : il a conçu la pensée de le redresser ; il a vu que l'humanité souffrait : il a résolu de la guérir ; il a vu que la source de tous les maux était le péché, et il s'est dit : J'ôterai le péché du monde. — En outre, nous savons que, pour l'accomplissement de ce dessein inouï, il n'a prétendu employer d'autre moyen que lui-même. Créant un monde nouveau sur les ruines de l'ancien, il en a voulu seul porter le poids sur ses épaules. C'est en se manifestant et en se proposant à l'universelle contemplation de tous, qu'il remuera les consciences, conquerra les cœurs, transformera les idées et les mœurs ; en

un mot, qu'il fera toutes choses nouvelles. — Nous savons enfin que croyant lui-même à l'absolue perfection de son caractère moral, il a imprimé cette conviction dans l'âme de ses contemporains immédiats, et en a fait l'article de foi fondamental, d'une postérité immense et tous les jours croissante. Ce sont là des faits, je le répète, et l'homme auquel ils se rapportent, a vécu. Or, supposez pour un instant que nous ignorons totalement le détail de sa vie. Essayez de la reconstruire par l'imagination. Quelle idée allez-vous vous en faire ?

Voilà, vous en conviendrez, un problème historique fait pour nous jeter en d'étranges perplexités. — Quand on me parle d'un homme qui a voulu asseoir sa domination dans le monde, d'un conquérant, je me le représente aussitôt à la tête de ses armées, donnant des ordres à ses maréchaux, foulant les peuples et faisant trembler la terre sous le pas de ses légions. Quand on me parle d'un bienfaiteur de l'humanité, voulant établir sur un grand pied quelque réforme salutaire, je me représente aussitôt un prince philanthrope, siégeant dans sa capitale, entouré de ses ministres, et couvrant ses états, de nouvelles et généreuses institutions. Mais un homme qui conçoit tout ensemble la pensée, de se faire le centre du monde et de le réformer... quelles fabuleuses expéditions va-t-il donc entreprendre ? quelle capitale va-t-il choisir pour son séjour ? quels gigantesques ressorts d'administration va-t-il mettre en mouvement ? — D'autre part, quand on me parle d'un homme qui a aspiré à la perfection, et dont le nom, après lui, est demeuré, comme on dit, en odeur de sainteté, je me représente aussitôt un solitaire contemplatif, occupé sans relâche à dompter sa chair pour affranchir son esprit, fuyant les tentations, jeûnant, méditant, s'absorbant dans le silence et la retraite. Mais un homme se constituant dès le début, et se conservant jusqu'à la fin, dans un état de sainteté absolue, un homme indiscutablement réputé parfait... quelles barrières infranchissables est-il donc parvenu dès son enfance à élever entre le monde et lui ? de quelle triple cuirasse d'airain a-t-il enveloppé son cœur ? Apparemment, c'est un

homme dont les yeux n'ont rien vu, dont les oreilles n'ont rien entendu, dont la chair n'a jamais frémi, dont le cœur n'a jamais battu, que sais-je ? dont les pieds, peut-être, n'ont jamais touché terre. — Quand on me parle enfin d'un homme qui s'est proposé d'éblouir ses semblables, et de les frapper d'admiration en attirant sur lui les regards, je me représente aussitôt, quelque mortel couronné de toutes les faveurs de la nature et faisant parade de ses dons, ou quelque sage à l'aspect grave, convoquant autour de lui d'autres sages, pour se faire de la distinction même de ses disciples, un piédestal aux yeux du profane vulgaire. Mais un homme, n'aspirant à rien moins qu'à se constituer lui-même l'unique objet des contemplations du genre humain, un homme qui dit : Regardez à moi, et il ne vous manquera rien, vous jouirez de la plénitude d'une parfaite satisfaction... de quel costume fatidique va-t-il donc se revêtir, et à quelle distance respectueuse tiendra-t-il le commun des mortels de sa mystérieuse majesté ? — Mais pardessus tout, comment concilier toutes ces choses ? Mon esprit s'y perd, je l'avoue, et, tombant à la fois d'impossibilités en impossibilités et de contradictions en contradictions, je me borne à conclure, que si la terre a réellement été le théâtre d'une pareille existence, elle a vu la chose la plus extraordinaire, la plus prodigieuse et la plus inouïe qui se puisse imaginer.

Après cela, j'ouvre l'Évangile et j'y relis cette naïve et touchante histoire du charpentier de Nazareth. Ah ! convenez qu'en tête des choses qui ne fussent jamais montées au cœur de l'homme, il faut placer avant tout, ce confondant prodige de simplicité. — Le Fils de l'homme est apparu. Vous demandez dans quelle capitale : On vous nommera tour à tour Nazareth, Cana, Naïn, Capernaüm, les villages et les bourgades d'une obscure province des campagnes. — Vous vous informez de son costume : Eh ! il porte tout simplement le costume d'un artisan de son pays. — Vous vous attendiez à un état-major de grands personnages : Ses compagnons sont Pierre, Jacques et Jean, bateliers et pêcheurs des bords d'un lac de la Gali-

lée. — Vous ouvriez de grands yeux pour contempler les actions d'éclat, par lesquelles il frapperait l'attention de l'univers, et inaugurerait cette suprême révolution des choses qu'il prophétise : Ses actions d'éclat sont de s'entretenir avec une femme de la Samarie, au bord du puits où elle vient chercher son eau ; de consoler une mère désolée, en lui rendant son fils qu'elle pleure ; de nourrir une multitude affamée, tout en ayant soin de lui rappeler, qu'il y a un aliment spirituel plus désirable que le pain qui périt ; ses hauts-faits sont d'évangéliser les pauvres, de pleurer avec ceux qui pleurent, de répondre à tous ceux qui le demandent et de prévenir ceux même qui ne le cherchent pas.

Voulez-vous le chercher à votre tour ? Désirez-vous lui parler ? Allez sur la colline, près de Jérusalem ; entrez dans cette maison d'apparence aisée, vous le trouverez en compagnie d'un frère et de deux sœurs qui sont de ses amis ; — ou frappez à la porte de cette demeure plus humble ; c'est celle de là belle-mère de Pierre, son disciple : la pauvre femme est malade, elle a désiré avoir la visite du maître que vénère son gendre ; — ou bien encore, montez dans cette chambre haute à Jérusalem : il est venu, selon l'antique usage de son peuple, célébrer la Pâque dans la ville sainte ; il soupe avec ses disciples, l'un d'eux est appuyé sur son épaule, tandis qu'il leur fait entendre ces paroles dont la grandeur et la sublimité nous pénètrent et nous ravissent aujourd'hui, comme elles les pénétraient et les ravissaient sans doute, en tombant pour la première fois de ses lèvres.

On s'abandonne sans y penser, à ce charme de fraîcheur qui respire dans l'Évangile, et qui étonne toujours, chaque fois qu'on y revient. — Que fait le maître aujourd'hui ? Il a reçu, pour lui et pour ses disciples, l'invitation d'assister à un repas de noces dans une maison d'amis à Cana de Galilée. Il sait bien que, chez son peuple, ce sont là des occasions de réjouissance où l'on s'abandonne à toutes les espérances de la vie. Mais ce ne sera pas, pour lui, une raison de refuser : il viendra, et ne viendra pas, sachez-le bien, comme un ascète pour protester par une figure rébarbative, contre la joie

des convives : il viendra s'y associer, en unissant ses félicitations à leurs félicitations et ses vœux à leurs vœux : il viendra la sanctifier surtout, parce je ne sais quoi qui est en lui et fait sortir de toutes choses, comme un parfum à la gloire de Dieu, — Une autre fois... mais qu'est-ce donc que j'ai vu ? Le maître était assis au milieu de ses disciples, il enseignait ; une foule attentive était suspendue à ses lèvres. Quelques mères (elles sont toutes les mêmes et n'ont qu'une pensée !) quelques mères se concertent pour percer les rangs, en poussant devant elles leurs petits enfants : elles veulent les lui présenter ! Un tumulte s'ensuit, naturellement. Les disciples reprennent ces indiscrètes. Jésus de s'entremettre aussitôt. Il s'indigna, dit-on. — *Laissez, laissez venir à moi ces petits enfants. Ne les en empêchez point !* — Et le voilà qui s'en occupe, les caresse, les bénit ; puis, relevant la tête, se prend à dire : — *Qui reçoit un de ces petits me reçoit. Mon royaume est pour eux et pour ceux qui leur ressemblent !* — En vérité, ne s'oublie-t-il pas quelquefois ? — S'il s'oublie !... Parents heureux qui préparez les noces de vos fils et de vos filles, mères heureuses qui regardez dans son berceau votre premier né, avec ces longues pensées du cœur, ne frémissiez-vous pas à la seule pensée de ce qui manquerait à l'Évangile, sans le récit des noces de Cana, ou sans celui de la bénédiction des petits enfants ?

Après cela, ces faits sont isolés, je le reconnais, et il est vrai que plus ordinairement son cœur conduit ses pas à la rencontre des pécheurs, pour leur annoncer le pardon, et à celle des malheureux, pour leur prodiguer ses consolations. On dirait même qu'il y ait en lui comme une vertu secrète qui les attire : les routes en sont encombrées partout sur son passage, et aussitôt qu'il arrive en un lieu, chacun s'empresse de lui en amener la troupe partout et toujours si nombreuse. On le voit alors, se multiplier pour répandre les bienfaits, sans jamais négliger une occasion de s'adresser aux âmes, pour les appeler à la repentance et au pardon ; et cela toujours avec un tel à propos, à la fois, et une telle sublimité, que ses paroles sont précisément celles qu'il fallait dire dans chaque cas particulier, et précisément celles qui

devaient être entendues jusqu'aux extrémités de la terre, pour subsister encore, après que la terre elle-même, et le ciel auraient passé.

Mais il est temps de mettre quelque ordre, dans les réflexions qu'inspire naturellement le spectacle de cette vie. — Jésus a proclamé avec raison le caractère d'extraordinaire, que doit présenter la vraie sainteté : *Je vous dis en vérité, que si votre justice ne surpasse pas celle des Scribes et des Phari-siens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, que faites-vous d'extraordinaire ?* Tous ces préceptes tendent à la perfection, et par conséquent protestent contre cette moralité moyenne, cette honnête médiocrité, qui se contente de n'avoir dans le bien, ni pauvreté ni richesse ; il a même été, sans crainte du paradoxe, jusqu'à déclarer les péagers et les gens de mauvaise vie, plus rapprochés du royaume des cieux, comme étant plus naturellement disposés à une totale conversion, que les honnêtes et satisfaits mondains.

Mais quand les hommes recherchent l'extraordinaire de la sainteté, ils le placent volontiers dans la montre et en font bon marché dans le principe. Ils se séparent, s'isolent, se singularisent, se font une vie à part de la vie commune, comme s'ils aspiraient à se déshumaniser, hélas ! tout en conservant dans le fond, une trop large part, souvent, du triste héritage dont ils affectent de répudier la forme. L'orgueil du stoïcien, comme on l'a dit, se voit au travers des trous de son manteau. L'ordinaire, qui est le péché, se voit au travers de l'extraordinaire des apparences.

Jésus, lui, fait précisément le contraire. Chez lui, c'est le dedans, nullement le dehors, qui tranche sur tout ce qui l'entoure. Il ne fait aucune violence aux formes quelles qu'elles soient, sous lesquelles se présente la vie ; mais ces formes, il les remplit. Il n'arrange rien ; il transfigure tout. La vie, c'est le chemin de Dieu devant ses pas. Le premier acte de sa sagesse est de l'accepter ; le second d'y marcher sans jamais hésiter et sans faillir jamais. L'extraordinaire de la sainteté ne brillera donc chez lui, qu'au travers des conditions les plus ordinaires de l'existence.

Jamais, par exemple, vous ne le verrez céder à la tentation, de se faire le représentant exclusif d'une des classes, ou des catégories de la société. Et cela est si vrai, que si vous voulez dénaturer profondément son admirable figure, vous n'avez qu'à lui prêter ce rôle, si commun d'ordinaire aux hommes qui se proposent d'exercer, par leur exemple ou leurs enseignements, une action réformatrice sur les mœurs de leurs semblables. Il vit dans la pauvreté, il l'aime, il en relève la condition, à cause des pauvres qu'il aime et qu'il est jaloux de relever ; il parle avec tendresse des petits, il les affectionne en proportion des privations et des souffrances, qu'ils endurent ; mais essayez de faire de lui un moine mendiant ou un tribun du prolétariat ! — D'autre part, il ne fuit pas la société des riches ; il loge dans la maison de Lazare, il mange chez le pharisien Simon, il rend un admirable témoignage au publicain Zachée ; mais essayez de faire de lui le patron du bien-être, ou le défenseur attitré du droit des heureux ! — Il vit dans le célibat, et il honore le mariage ; il est juif, et il rend témoignage aux gentils ; les plus profonds docteurs viennent le consulter, et il bénit Dieu d'avoir mis la science à la portée des esprits les moins cultivés. Il fallait bien qu'il occupât lui-même une place en ce monde et non pas une autre ; il ne pouvait être tout ensemble riche et pauvre, savant et ignorant, homme et femme, vieillard et enfant. Mais ne vous semble-t-il pas que son rayonnement, s'étend d'un même coup sur toutes les conditions, et que vous les voyez devant lui, s'abaisser tour à tour, ou se relever, devant une grandeur nouvelle, qui les pénètre toutes, en les glorifiant ?

Il règne contre la sainteté, un préjugé qui l'accuse de rétrécir la vie, et de fermer le cœur aux larges et généreuses vibrations de la nature ; un saint, pense-t-on, est un homme qui se construit une cellule ici-bas, et n'ose exposer son âme délicate au contact du grand air. — Que voilà bien un préjugé qui tombe, à la seule rencontre de celui que nous aimons à considérer, nous autres chrétiens, comme le modèle accompli de la parfaite sainteté. Quelle vie plus librement épanouie et plus noblement répandue

que la sienne !

Parlerai-je de ses relations ? — Voyez-le donc avec ses disciples, dont il se fait à la fois le camarade, le maître, le père, le frère, et qui lui fournissent à tous les degrés, toutes les occasions imaginables, d'éprouver tous les sentiments d'un cœur qui s'épanche, dans le commerce de toutes les amitiés. J'ai déjà dit un mot de la grâce inattendue et véritablement surprenante de sa manière d'être avec les petits enfants, cette pierre de touche des natures vraies. Que n'y aurait-il pas à dire de ses rapports avec les femmes, cette pierre de touche des natures vraiment pures ? Savez-vous bien que, de son vivant, il compta des amis parmi les principaux du peuple, les Nicodème et les Joseph d'Arimatee, en même temps qu'on lui faisait un crime de ses rapports si nouveaux et si bienfaisants avec les péagers et les déclassés ? Qui a-t-il exclu de sa familiarité, je vous prie ? Qui a-t-il méprisé ? Avec qui s'est-il trouvé mal à l'aise ? Qui a été, ou trop souillé, pour cet être si pur, ou trop vulgaire, pour cet être si noble, ou trop grand, pour cet être si humble, ou trop petit pour cet être sublime ?

Parlerai-je de son activité ? — Une secte fameuse de l'antiquité avait résumé la règle de la conduite dans ces deux mots : Supporte et abstiens-toi ! Noble devise dont la conscience salue en passant l'austère sévérité ; mais combien dépassée par celle du Fils de l'homme, qu'on pourrait résumer en ces deux autres mots : Sanctifie et répands-toi. Ah ! ce n'est pas lui qui dirait : Quand j'aurais les mains pleines de vérités, je ne les ouvrerais pas. Tout en lui tend à l'action. S'il n'a pas un lieu où reposer sa tête, c'est qu'il est sans cesse à aller d'un lieu à un autre pour faire le bien. Les foules qui se pressent sur ses pas, sont comme une terre altérée de ses dons, et ses dons ne sont que lui-même, se donnant sous toutes les formes ; ses sympathies, ses vertus, ses forces, les richesses de son cœur et les richesses de son âme. C'est une source ouverte, enfin, qui ne tarit jamais, parce qu'elle s'alimente toujours à je ne sais quelle autre source cachée, qui semble avoir des bienfaits de quoi en submerger l'univers,

Parlerai-je de la substance de ses enseignements ? — Ce n'est pas son corps seulement, c'est son esprit qui se promène sans cesse au milieu des scènes variées de l'existence. Quelle connaissance et quelle pénétration de la vie dans ses admirables paraboles, qui prennent toujours l'homme sur le fait, dans les situations les plus familières comme dans les plus dramatiques. Il ne parle que du ciel, de Dieu, de l'éternelle destinée des âmes immortelles, sans doute, mais n'en parle jamais, qu'en homme qui se souvient d'avoir vu le berger conduisant ses brebis au pâturage, le semeur répandant son grain dans les sillons, la femme préparant son pain, le pêcheur jetant ses filets, le père pleurant sur les désordres de son fils égaré, ou même les heureux célébrant leurs festins de noces. Et d'autre part, quelle prodigieuse fécondité d'application dans ses moindres paroles ! Chaque mot tombant de sa bouche, est un germe vivant de progrès indéfini. Il dit : [Rendez à César ce qui est à César](#), et il pose les bases de la distinction des deux sociétés. Il dit : [Notre Père qui es au Ciel](#), et il jette la semence de la fraternité universelle. Il parle, et il prononce, comme en se jouant, le programme infailible de la seule vraie civilisation : les rois y apprendront une nouvelle politique, et les peuples une nouvelle manière de se rencontrer sur la scène du monde. Il parle, et à dix-huit siècles de distance, sa parole ira adoucir les mœurs des cannibales, en même temps qu'elle vient réformer nos vieux codes et transformer nos antiques institutions.

Enfin, mes frères, considérez l'attitude du Fils de l'homme dans la lutte. — Il y a une double tentation pour les grandes âmes. Les unes, s'enivrant de leurs forces et poussées par un instinct plus noble que réfléchi, semblent se complaire à affronter gratuitement le danger. Nous en avons un exemple mémorable dans la personne d'un des apôtres. Simon Pierre va au devant d'une épreuve qui ne venait pas au devant de lui. Or, Jésus a prononcé sur ses pareils une sentence digne de remarque, quand il a dit, que celui qui cherche le danger, périra par le danger. Et en même temps que le précepte, ici comme en tout le reste, il nous fournit l'exemple. Quel qu'ait été en lui

le sentiment de sa force pour surmonter les tentations, jamais, jamais vous ne le verrez les chercher ou les mépriser d'avance.

Mais c'est une tentation aussi, que de simplifier les conditions de la sainteté en se mettant à couvert de l'épreuve il est facile d'être humble dans la solitude : Montre-moi ton humilité au contact de la foule, tour à tour enthousiaste ou hostile. Il est facile d'être bon quand on choisit ses sociétés : Montre-moi ta bonté en face de l'indifférence, de l'ingratitude ou de la haine. — Or, mes frères, Jésus, si exempt de témérité et de présomption, subit sans marchander l'épreuve de la vie. Et vous savez si elle lui a été épargnée. Ne dirait-on pas quand on contemple sa courte histoire, que pour mettre une fois en évidence une sainteté exceptionnelle, les éléments d'une épreuve exceptionnelle aussi, complète, sans exemple, se soient donnés rendez-vous ?

Il a été dans *les tentations*, mes frères, il a été passé au crible comme nous, comme pas un de nous. Et je ne fais pas allusion seulement ici, à cette scène mystérieuse qui nous est rapportée par les évangélistes, et qui nous le montre préludant à son ministère par une triple et solennelle victoire, sur la convoitise de la chair, sur la convoitise des yeux, sur l'orgueil de la vie. Entrez avec lui dans la carrière de cette vie qui devait remuer si profondément autour de lui les sentiments et les passions de tous les cœurs. Tout y est tentation, tentation croissante, tentation graduellement poussée à l'extrême limite, mais tentation toujours surmontée par une force calme, maîtresse d'elle-même, graduellement élevée jusqu'à laisser dans l'esprit, l'impression d'une véritable toute-puissance.

Quelle épreuve pour l'humilité, que de commencer comme lui, par être pendant un temps l'idole de la foule, pour se heurter ensuite à l'injuste mépris des hypocrites pharisiens ! Or, parcourez sa vie, de la crèche de Bethléem à la croix de Golgotha ; non seulement vous n'y rencontrerez pas le plus imperceptible mouvement d'amour-propre flatté ou froissé, d'orgueil ou d'ambition, mais pas même la plus imperceptible déviation

de ce caractère unique, qui le fera toujours appeler le *Maître doux et humble de cœur*. — Quelle épreuve pour la bonté, que de voir le plus généreux dévouement payé de la plus noire ingratitude, et de ne rencontrer, en place de la reconnaissance, que cette haine et cette cruauté, qui finissent par s'assouvir dans les supplices du Calvaire ! Or, parcourez encore ici sa vie : Je ne vous demande pas, où vous y trouverez le plus imperceptible mouvement de rancune ou d'égoïsme, mais où, dans le monde entier, vous trouverez un type de charité, à mettre en regard de celle que vous voyez grandir en lui, jusqu'à l'heure suprême où l'épreuve touche à son comble. — Toujours à la hauteur de son fardeau, quand c'est le monde entier qui l'accable, il témoigne à tous les regards, que le prince de ce monde ne peut en vérité rien sur lui.

Ici, mes frères, rentrez en vous-même et recueillez vos impressions. — Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que quelque chose d'étrange, d'inusité, de presque mystérieux, doit se produire à vos yeux, un prodige, comme si vous assistiez à une sorte de transfiguration. Arrêtez bien vos regards sur cette carrière de trois années, aux événements si extraordinairement simples, et, peu à peu, vous verrez la figure du Fils de l'homme sortir de son cadre, grandir, grandir, grandir, prendre enfin des proportions qui dépassent toutes les limites, non-seulement de votre expérience, mais de votre pensée elle-même. Quant à moi, je ne me lasse pas d'étudier ce phénomène, il m'attire, il m'émeut, il me fascine presque. Je reviens à ces obscurs commencements. Je vois d'abord le moins apparent des mortels, coulant ses jours dans la moins apparente des conditions de la vie. Je contrains mon attention à se fixer sur l'humble figure de ce charpentier, sortant de sa demeure en costume de travail, recueillant quelques amis, s'en allant de lieu en lieu sur la route commune, portant le fardeau de la vie tel qu'il se présente à lui ; sans ambition, sans éclat, sans succès ; luttant, souffrant, mourant. . . Puis peu à peu cette enveloppe s'évanouit, et ce qu'elle a laissé

devant mes yeux... c'est un Esprit ! mais un Esprit, qui, ne connaissant plus ni le temps, ni l'espace, se répand soudain dans les horizons de ma pensée, comme lorsque Dieu dit : **Que la lumière soit et la lumière fut !**

Sans doute, le charpentier de Nazareth n'a connu que trois jours de vie sur la terre. Mais qu'importe ? Son esprit n'a rien à faire avec le compte des jours, et je le sens qui subsiste de siècle en siècle, pour couvrir de son ombre toutes les générations humaines. Il est aussi vivant aujourd'hui qu'il y a deux mille ans, et n'aura pas changé davantage pour les arrière-neveux de nos arrière-descendants. **Il est le même hier, aujourd'hui, éternellement !**

Sans doute, le charpentier de Nazareth n'a couvert de l'ombre de son corps qu'un imperceptible point de notre globe. Mais qu'importe ? Son Esprit n'a pas de lieu, et je le vois qui se communique de proche en proche, passant les limites des états, franchissant les monts et les mers, enveloppant le monde entier comme d'une nouvelle atmosphère, et je comprends cette parole : **Vous me servirez de témoins jusqu'aux extrémités de la terre.**

Sans doute, le charpentier de Nazareth n'a connu qu'une seule et la moins transcendante, entre les dix mille millions de formes que peut revêtir ici-bas l'existence humaine. Mais qu'importe ? Son Esprit n'est lié à aucune forme, il est propre à toutes les conditions : riches et pauvres, savants et ignorants, vieillards, femmes, enfants, tous relèvent également de lui, il régnera sous la pourpre du souverain, comme il resplendira dans la hutte de l'esclave, et je comprends ce que dit Saint-Paul : **En Christ il n'y a ni Juif, ni Grec, ni homme, ni femme, ni esclave, ni libre.**

Sans doute, le charpentier de Nazareth n'a pu connaître en fait, que quelques-unes des épreuves de la vie. Mais qu'importe ? Son Esprit est à la hauteur de toutes les luttes, il est puissant pour toutes les victoires, il ira soutenir à la fois le criminel qui se relève et le martyr qui succombe, l'enfant qui s'efforce de plaire à sa mère et la mère qui pleure sur la tombe de son enfant, et je comprends ce que dit encore l'apôtre : **En toutes choses,**

je suis plus que vainqueur : Je puis tout en Christ qui fortifie !

Je cherche en vain dans ma pensée, je ne trouve pas une situation, pas un temps, pas un lieu, pas une extrémité où l'homme ne puisse être transformé jusque dans les dernières profondeurs de son être, en revêtant cet Esprit, que je vois sortir resplendissant de gloire et de force, de la misérable enveloppe de cette obscure carrière du Fils de l'homme sur la terre. Or, si cet Esprit, mes frères, est l'Esprit de sainteté, il faudra bien conclure que Christ nous a mis en évidence la sainteté parfaite, car je n'appelle parfaite, qu'une sainteté qui puisse être à la fois celle de « tous les hommes ensemble. — Quel est-il donc, cet Esprit ?

Pour le bien comprendre, reportons nos regards sur la vie terrestre du Fils de l'homme, car c'est là et nulle part ailleurs qu'il se manifeste dans sa plénitude ; c'est là qu'est le centre, le foyer, d'où cette lumière se répand dans le monde, le Christ réel, le Christ vivant, le Christ Fils de l'homme sera toujours, quoiqu'on fasse, le trésor de l'humanité.

Or, le trait qui frappe ici à première vue un observateur même superficiel, c'est son humaine charité. On avait connu avant lui quelques-unes des formes de l'amour ; on avait vu des intelligences éprises de la vérité, on avait vu des mères ne vivre que pour leurs enfants, on avait vu des citoyens mourir pour leur patrie, on avait vu même de nobles âmes, consacrer leurs méditations à la recherche du souverain bien, afin d'en doter l'humanité. Mais cet amour sûr de lui-même, égal, constant, universel, pour lequel un mot nouveau a été créé dans les langues humaines, la charité enfin, ne s'est reconnue véritablement et n'a pris conscience d'elle-même, que dans l'âme du Fils de l'homme ; elle y revêt la valeur absolue d'une découverte. Nous qui en avons reçu l'héritage, depuis qu'elle a paru dans le monde, nous n'avons pu y méconnaître la loi de la perfection. Mais veuillez considérer que, si l'idée nous appartient désormais dans toute sa sublimité, c'est que le fait, plus sublime encore que l'idée, a été mis devant nos yeux. Nous disons, en effet, que la charité a deux formes ou deux mesures auxquelles nous

donnons les noms d'abnégation, parce qu'elle s'oublie, et de dévouement parce qu'elle se donne. Or, considérez la charité telle qu'elle est en Christ : vous trouverez bien ici la forme, jamais la mesure.

La mesure de son abnégation ! vous l'aurez rencontrée, quand vous aurez rencontré quelque part dans sa vie, une pensée personnelle, un regret égoïste, une fumée d'orgueil, une pointe d'ambition, une quelconque des formes, de la recherche de soi-même, à un degré quelconque. C'est une étude que vous pouvez faire, vous avez l'Évangile entre vos mains ; vous savez à quel point l'homme est habile dans l'art ingénieux de revenir toujours par mille feintes et mille détours au centre moi. Quant à Jésus, je vous mets au défi le plus absolu, de le surprendre jamais en faute.

La mesure de son dévouement ! Cherchez donc une quelconque des formes de la bonté, qui puisse être portée plus loin que chez lui. Est-ce la compassion, quand il s'émeut à la vue des troupes qui le suivent ? Est-ce la bienfaisance, quand il s'épuise à soulager les malheureux ? Est-ce le pardon des offenses, quand il prie pour ses bourreaux ? Est-ce l'indulgence, quand il relève la pécheresse ou la femme adultère ? Est-ce la sainte indignation contre l'injustice ? Est-ce la miséricorde ? Est-ce l'amour des ennemis ? Est-ce l'amour des âmes ? Est-ce l'esprit de sacrifice ?... Interrogez encore ici l'Évangile ; vous chercherez bien, mais vous ne trouverez pas.

Cela ne se démontre pas, d'ailleurs ; cela se sent et il ne se peut faire que vous ne l'ayez senti. Ce qui fait l'originalité de la figure du Fils de l'homme, c'est bien ce caractère d'inépuisable, d'absolu, d'infini, qu'y revêt la charité. Tandis que nous en allons chercher à grand'peine quelques gouttes au fond de notre cœur ; chez lui, le vase est toujours plein, toujours il déborde.

Ne nous arrêtons donc plus à la surface, allons au fond ; après avoir reconnu le cours du fleuve, remontons à la source ; pour comprendre l'homme extérieur qui nous étonne, pénétrons jusqu'à l'homme intérieur, et hâtons-nous de lui demander son secret. L'homme intérieur, ai-je dit. Est-ce bien

le langage qu'il fallait employer ? Dès que je veux pénétrer dans le sanctuaire de son âme pour en reconnaître l'hôte invisible, je me vois arrêté par une rencontre inattendue. Je pensais le trouver seul. Tout homme est seul avec lui-même. Pour lui, c'est autre chose. Quelqu'un est avec lui, toujours, toujours avec lui. — *Il ne me laisse jamais seul*, dit-il, en en parlant. Quand tous m'abandonneraient, encore ne serais-je pas seul, car il est avec moi. — Tandis que la terre émue baise ses pas ou médite ses paroles ; en lui-même, il s'entretient avec un confident de son âme, dont il contemple la face invisible. Il y a là un cœur ouvert à toutes les effusions de son cœur, un Esprit qu'interroge sa pensée, une parole qui répond à sa parole. Ce n'est pas une solitude, enfin, c'est un commerce que sa vie intérieure ; à ce point que, dans les moments solennels, comme un homme qui penserait à haute voix, il laisse échapper des paroles qui n'étaient pas pour nos oreilles, et ne sont que des fragments détachés, du mystérieux colloque qui se continue au dedans. — *Je savais bien*, se prend-il à dire auprès du tombeau de Lazare, *je savais bien que tu m'exauces toujours*. Et à Gethsémané : *Oh ! s'il était possible que cette coupe me fût épargnée ! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux !* Et sur la croix : *Pourquoi, pourquoi m'as-tu abandonné ?* — On dirait un autre lui-même, au-dessus de lui et cependant son égal ; qu'il adore en silence, mais qu'il aime surtout, et dont il est aimé de cet amour qui fait dire : Lui et moi ne sommes qu'un.

Au reste, pourquoi tant de mystère, quand il n'est pas de confiance qui paraisse plus douce à son cœur, que celle de cette intimité intérieure à laquelle il se plaît à tout rapporter ? Il ne tarit plus, quand il entreprend de faire connaître à ses disciples, l'ineffable relation qui l'unit à cet Invisible, plus vivant, plus présent, plus familier, plus visible pour lui, que lequel que ce soit d'entre eux. — *Mon Père* (c'est ainsi qu'il l'appelle), *mon Père m'aime*. *Comme mon Père me connaît, je connais aussi mon Père*. *Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même. Le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne le voie faire au Père, car le Père aime le Fils et*

lui montre toutes les choses qu'il fait ; et il lui en montrera déplus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'admiration. Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père. Le Père et moi, nous sommes un. — Mais, je n'en finirais pas. Relisez plutôt vous-mêmes l'Évangile tout entier.

Mais cet ami du dedans, ce confident ineffable de son âme, cet autre lui-même qu'il adore, ce Père enfin, quel est-il ? — Pour vous le faire entendre, mes frères, il me suffira peut-être de vous rappeler tant d'occasions où Jésus n'en parle pas comme de son père seulement, mais comme du nôtre aussi : — *Vous donc, quand vous priez, dites : Notre Père...* — Quoi !... c'est Dieu ! — Mes frères, s'il y a un Dieu pour l'homme, ce ne peut être que celui-là. Si l'homme était machine, un Dieu ressort lui suffirait peut-être ; si l'homme était idée, un Dieu abstrait lui suffirait encore ; mais l'homme, l'homme... oh ! ne le sentez-vous pas, l'homme est un être qui pense, l'homme est un être qui aime, l'homme est un être qui veut, l'homme vit. Il faut à l'homme un Dieu qui le comprenne, qui l'aime et le dirige. L'homme... et s'il est quelquefois tenté de l'oublier, la vie et la mort sont là pour le lui rappeler !... l'homme est un solitaire ! Donnez-lui donc un Dieu qui vive avec lui, un Dieu qui soit son Père, enfin !

Or, c'est ici le fond même de la nature morale du Fils de l'homme, la clef de son caractère, comme de tous les prodiges de sa manifestation ; c'est qu'en remontant dans son âme, on s'y rencontre face à face avec ce vrai, Dieu tant cherché, tant désiré, tant méconnu ; on le découvre là, dans toute la *splendeur de sa gloire...* c'est-à-dire de sa *bonté*. Le soleil se montre tout entier au sommet du moindre de ses rayons. Quelque courte et quelque obscure que soit son apparition, un être toujours avec Dieu, ne pensant que ce que Dieu pense, n'aimant que ce que Dieu aime, ne voulant que ce que Dieu veut, cet être là peut dire : *Celui qui m'a vu a vu le Père* ! — Son Esprit, puisque nous avons employé cette expression, son Esprit, c'est l'Esprit de Dieu lui-même. Vous y chercheriez vainement des ombres, c'est l'Esprit de l'Être parfait.

De là, mes frères, cette incomparable harmonie, qui fait resplendir d'un éclat toujours égal la figure du Fils de l'homme, et rend impossible d'en tracer proprement le portrait. Vous remarquerez que je ne l'ai pas même tenté. Nous nous sommes promenés autour de lui, nous l'avons contemplé, mais nous ne l'avons pas peint. Chaque trait que j'aurais voulu mettre en évidence en aurait aussitôt rejeté dans l'ombre un autre non moins éclatant. Vous trouverez bien chez lui toutes les qualités ; jamais ce qu'on est convenu d'appeler le défaut d'une qualité ; toujours la parfaite conciliation des contraires, l'équilibre de toutes les vertus se prêtant appui les unes aux autres, se relevant, s'éclairant, se projetant des reflets d'infini, qui défieront à jamais toute analyse. On n'y voit pas d'autre limite au bien que le bien lui-même, enfin.

De là aussi cette paix, auprès de laquelle toute paix semble fausse et factice. Voyez-la ressortir par le contraste des passions qui s'agitent tumultueusement autour de lui. Tout est troublé dans l'air. Lui seul est toujours calme. On dirait un lac dont la surface demeurerait tranquille malgré l'orage, et par je ne sais quel enchantement tenant du prodige, continuerait de refléter l'azur du ciel, au milieu de tous les déchaînements de la nature sur ses bords. Au moment de quitter ses disciples, au moment où il vient de leur annoncer les épreuves qui les attendent ; après leur avoir dit : *Vous aurez des afflictions dans le monde ; les hommes vous traîneront devant les tribunaux ; le jour vient où ils vous mettront à mort, croyant servir Dieu.* Au moment où lui-même, il va être livré entre les mains des méchants pour servir de jouet à leur haine exécrationnelle ; quand déjà gronde sur sa tête l'épouvantable orage qui s'appelle sa passion, rentrant en lui-même, il se recueille, se prend à sonder la paix de son cœur et la trouvant au-dessus de tout, de cette même voix qui calmait les tempêtes il leur dit cette parole d'adieu : *Je vous laisse la paix. Je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point!!...* — Que cette figure est grande, mes frères, qu'elle est sainte,

qu'elle est pure ! Comme toute conscience s'arrête et tressaille devant elle !

Je cherche un point d'où je puisse, avant de la quitter y jeter avec vous un dernier regard. Je n'irai pas, soyez tranquilles, en rabaisser d'autres pour la grandir. Bien au contraire. Quand vous voulez contempler dans toute sa gloire le roi de nos montagnes, vous quittez les lieux bas de la vallée, vous allez chercher les pentes du Jura, et plus vous montez, plus vous montez, plus vous voyez s'élever et s'isoler triomphalement dans sa sublime majesté, la cime dorée de ce souverain. Puis, quand enfin vous avez atteint le point le plus élevé, alors seulement vous dites : Arrêtons-nous ici. Cette place est la meilleure.

Je quitte aussi le plat pays où s'agite la foule, je cherche les hauteurs. Je me rapproche de ces grandes et nobles âmes dont l'humanité conserve les noms avec un juste respect, je me pénètre de leur beauté, je me prends à les aimer et à les admirer avec enthousiasme. Puis je fais entr'elles un choix. Je m'arrête aux deux ou trois plus illustres, entre lesquelles je distingue encore celle qui m'attire le plus. Ce sera, si vous le voulez, le sage de la Grèce, le maître de Platon. Dans cet homme, qui consacra 70 années à lutter contre une nature rebelle, sa conscience lui servant de loi, et qui avec l'extérieur le plus ingrat, subjuga le peuple le plus amoureux de la beauté, par la beauté seule de son âme ; il y a quelque chose qui parle à mon cœur, je voudrais l'avoir connu, je voudrais lui dire que je l'aime, C'est droit à lui que je vais, et assis à ses pieds avec tant de nobles disciples sur les marches du Prytanée, je me dis : voilà la meilleure place pour contempler dans sa gloire l'incomparable figure du Saint et du Juste. — O Socrate, que n'es-tu né cinq siècles plus tard, et que ne puis-je avec les miens, tourner tes regards vers ce modèle unique de toute grandeur et de toute paix. Toi qui gémissais durant ta vie entière des misères et des imperfections que tu sentais en toi, comment contiendrais-tu ton admiration devant cet être parfait, devant l'homme tel qu'il est en Dieu, avec Dieu, selon Dieu ? Toi surtout, qui désespéras de réussir dans ton noble dessein, si noblement poursuivi, de

réformer les mœurs d'une poignée de tes contemporains, que dirais-tu, en voyant se découvrir tout à coup devant ton esprit, cet Esprit réparateur de toutes les brèches ; rayonnant de ce cœur comme de son inextinguible foyer, pour pénétrer tous les cœurs, et les *transformer de gloire en gloire à son image* adorable et sa parfaite ressemblance ? Ah ! tes genoux ne fléchiraient-ils pas ici, comme un jour fléchiront à leur tour tous les genoux, devant Celui qui ne cesse d'attirer les hommes à lui ?

Et nous, mes frères, nous qui le connaissons depuis si longtemps, mais qui l'avons si longtemps méconnu peut-être, nos yeux ne s'ouvriraient-ils pas ? Lui refuserons-nous l'hommage qu'il nous demande ? L'hommage qu'il nous demande, c'est l'hommage de nos cœurs, qu'il veut sanctifier et glorifier par son Esprit. C'est un homme, ne l'oublions pas. Ce qui est à lui est à nous. Sa grandeur est la nôtre, sa sainteté la nôtre, sa paix la nôtre, comme son Dieu est le nôtre. — A nous, de nous élever jusqu'à *la stature parfaite de Jésus-Christ*. C'est la glorieuse vocation du chrétien, par le double travail de la foi et de la régénération.

Amen !

III

L'Homme de douleurs.

... Homme de douleurs. (Esaïe.53.3)

Mes frères, représentez-vous le Fils de l'homme coulant des jours heureux au sein d'une existence douce et calme, cueillant sur son chemin toutes les fleurs de la vie, s'abreuvant à toutes les sources, se reposant à tous les ombrages, et n'atteignant enfin les blancs sommets de la vieillesse, que pour voir son soleil se coucher dans la gloire, comme au terme d'une journée sans nuage :... Vous l'avez anéanti ! Vous l'avez fait rentrer dans la condition commune, en lui enlevant, du même coup, tous ses droits et tous ses titres. Il aura beau crier : — Regardez à moi ! — désormais, personne ne daignera se détourner pour lui demander qui il est.

Après avoir réclamé pour son caractère, la justice et la perfection de la justice, nous en venons aujourd'hui, par une pente naturelle des choses, à réclamer en outre pour sa destinée la souffrance, et disons-le tout de suite, la perfection de la souffrance. Si aucun homme ne doit pouvoir lui dire : je suis meilleur que toi, il ne faut pas non plus qu'un homme puisse lui dire : j'ai souffert plus que toi.

Du reste, si vous y réfléchissez un instant, vous reconnaîtrez bien vite que ces deux exigences, au premier abord assez étrangères l'une à l'autre,

sont plus étroitement corrélatives, en réalité, qu'il ne semble. Quand le péché parut sur la terre, en effet, Dieu tira aussitôt de ses trésors la douleur ; mais avec une sagesse qui confond la pensée, il lui donna du même coup une double fin. Il en fit premièrement le salaire du péché, sans doute, mais il en fit ensuite une couronne pour relever le front de la justice humiliée. Je ne sais pas ce qui l'aurait remplacée dans un séjour d'innocence ; je ne sais pas quelle auréole de béatitude y eût fait resplendir la gloire de la parfaite sainteté. Mais ce que je sais, c'est que dans un monde où le mal règne, c'est des mains de la souffrance que la sainteté est appelée à recevoir sa suprême consécration, de telle sorte que si jamais elle y doit atteindre le plus haut degré de son éclat, ce ne sera qu'en étant crucifiée.

La sagesse antique l'avait déjà compris, et si bien compris, que Platon, voulant représenter la justice incarnée dans un homme vraiment saint, s'exprime en ces termes : — « Dépouillons-le de tout, même de l'apparence de la justice, et ne lui laissons que la justice seule. Irréprochable, qu'il soit chargé de tous les soupçons du crime. Éprouvons sa vertu. Je veux le voir aux prises avec l'infamie et ses tourments. Mais qu'il marche d'un pas ferme jusqu'au tombeau, entouré sans cesse des faux jugements de l'opinion et toujours vertueux. Que dis-je ? Qu'il soit battu de verges, mis à la torture et aux fers, et qu'après avoir souffert tous les supplices, il expire enfin sur une croix. »

Ainsi parle la conscience de l'humanité par l'organe du génie. Elle demande que le Saint et le Juste puisse être baptisé du nom d'Homme de douleurs. Et ce programme, tracé par un païen, quatre siècles avant Jésus-Christ, répond tellement à son histoire, qu'appelé dans cette troisième conférence à vous montrer la grandeur du Fils de l'homme par la grandeur de ses souffrances, je serais presque tenté de le prendre pour base de mes développements et de prêcher aujourd'hui, avec votre permission, sur un texte de Platon.

Ce serait, vous en conviendrez, me conformer bien strictement à l'esprit

de ce discours, où j'entreprends de glorifier mon Sauveur, en vous montrant la perfection de son œuvre, simplement par la perfection de son humanité. Seulement, et n'en soyons pas surpris, l'exécution dépasse ici le programme, et à cette accumulation de maux inouïs que le philosophe d'Athènes se plaît à entasser sur la tête de son juste imaginaire, pour le consacrer par une épreuve décisive, il ne manque qu'une seule chose, c'est d'être complète. Il a beau se donner carrière, et avec une sorte de fureur de génie, inventer les situations les plus atroces, créer des tortures et des monstres pour l'en accabler, il n'a pas dit et n'a pas pu dire le dernier mot de ce qu'a souffert, en réalité, Celui qui devait être consacré parfaitement par les choses qu'il a souffertes. L'esprit de Dieu seul, pouvait dire à l'avance ce qu'il fallait que le Christ souffrît !

Empruntons néanmoins ces trois traits au remarquable tableau que je viens de vous citer, nous réservant de faire ressortir dans quel sens absolu et impossible à prévoir, ils ont été réalisés par l'événement, dans la tragique histoire du Fils de l'homme.

Platon veut que le juste éprouvé soit dépouillé de tout, afin que sa vertu seule paraisse.

Il veut qu'il soit l'objet d'une persécution acharnée, injuste et victorieuse, afin que sa vertu soit relevée par le plus éclatant contraste.

Il veut qu'il soit aux prises avec l'infamie et ses tortures, sans doute afin que sa vertu triomphante, efface l'infamie, ou en d'autres termes l'expie, en subissant les tortures.

C'est bien là, quand on y réfléchit, la triple initiation qui constitue une épreuve complète. Et nous allons, dans une enquête dont vous comprenez avec moi la solennité, passer rapidement en revue la carrière terrestre du Fils de l'homme, pour donner à nos consciences cette tranquillité, qu'il a réellement souffert toutes les choses qu'il fallait qu'il souffrît.

Le premier point, c'est donc qu'il fût dépouillé de tout.

Conformément au plan que je me suis prescrit, je ne mentionne pas même ce premier de tous les dépouillements, qui renferme comme en germe tous les autres, celui qu'exprime Saint Paul lorsqu'il dit : **Lui qui était en forme de Dieu, ne regardant point comme une usurpation d'être fait égal à Dieu, il s'est anéanti lui-même jusqu'à prendre la forme de serviteur fait à la ressemblance des hommes.** Ne lui tenons aucun compte de ce dépouillement volontaire, qui s'appelle l'incarnation. C'est un homme désormais, qu'il accepte purement et simplement le point de départ de l'humanité. Le dénuement de Bethléem n'est encore que le signe auquel nous pouvons le reconnaître. **Vous le reconnaîtrez à ce signe : c'est que vous verrez le petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.**

Je ne parlerai pas non plus de son enfance et de sa jeunesse passées dans la gêne et l'obscurité. Et cependant, là déjà, quel contraste poignant dut maintes fois se produire entre ses hautes aspirations et la grossièreté de ceux qui l'entouraient. La première fois qu'il parla à Joseph et à Marie de la préoccupation des affaires de son Père, qui commençait à remplir son esprit, l'évangéliste nous dit qu'ils ne le comprirent point. Combien souvent et sous combien de formes, ne dut-il pas prendre conscience de cet isolement absolu auquel le condamnait sa pensée au milieu des siens ! Tout un long travail se fit dans son âme, portant sur la question de sa vie entière, sans que personne pût, je ne dis pas lui servir de guide, mais seulement le comprendre. Mais enfin le dénuement de Nazareth ne fut pour lui qu'une préparation, et il ne semble en vérité qu'il l'ait encouru pendant trente années, que pour attacher d'avance à son nom l'opprobre infaillible et irréparable d'une origine mal sonnante. Malheur à qui sort de mauvais lieu ! Malheur à qui vient de Nazareth ! Quand il entre dans la vie, ne faut-il pas qu'il apparaisse dépouillé de tout, même et surtout de ce qui créerait pour lui une prévention favorable ?

Maintenant le voici : Cherchez autour de lui la place qui ne soit pas

dévastée. Cherchez dans son existence, je ne dis pas le superflu, mais le strict nécessaire de satisfaction terrestre, qui demeure encore au fond des existences même les plus dépouillées : ce foyer où les plus pauvres d'entre les pauvres, trouvent encore un refuge contre les désolations du dehors.

Comprenez bien ici ma pensée. Pour entendre le dépouillement du Fils de l'homme, il faut nous élever bien au dessus des vaines idées que nous nous faisons d'ordinaire de la richesse et de la grandeur, et commencer par nous dépouiller nous-mêmes de cette illusion des biens apparents, de cette folle et ridicule créance qui s'est répandue dans tous les esprits, que tout le bonheur de la vie consiste dans ces biens externes, que nous appelons les honneurs, les richesses et les plaisirs. » C'est Bossuet qui parle. « L'homme, dit-il encore, se trouve tellement borné et resserré en lui-même, que son orgueil a honte de se voir réduit à des limites si étroites ; mais, comme il ne peut ajouter à sa taille, ni à sa substance, il tâche de se repaître d'une vaine imagination de grandeur, n'amassant autour de lui tout ce qu'il peut. Il pense qu'il s'incorpore, pour ainsi dire, toutes les richesses qu'il acquiert. » Voilà ce qui fait que nous sommes surtout frappés de la privation des biens externes, et que nous faisons consister le dépouillement terrestre du Sauveur, avant tout dans son indigence. Nous considérons avec attendrissement qu'il n'a eu ici-bas ni patrimoine, ni propriétés, ni provisions, et que sa condition a été, en réalité, celle qui nous paraît si digne de pitié dans la personne des petits et des pauvres. Mais celui qui rappelait à ses disciples comment Dieu *nourrit les oiseaux de l'air, et revêt l'herbe des champs*, et qui ajoutait avec une sagesse divine : **Ne vous mettez donc point en souci, disant que mangerons-nous ou que boirons-nous ? car, ce sont les païens qui recherchent ces choses ;** celui qui leur enseignait à demander chaque jour leur *pain quotidien*, avait d'autres idées que les nôtres, et ce serait véritablement lui faire injure, que de compter au nombre de ses douleurs, la privation de ce luxe et de ce bien-être, dont nous encombrons l'existence.

Mais, en dehors de cela, n'y a-t-il pas dans le pain quotidien des satisfactions intimes, une naturelle et légitime compensation aux fatigues de la vie, qui ne semble refusée à personne ici-bas ? L'ouvrier qui gagne son pain à la sueur de son front, après le labeur de sa journée, retrouve, le soir, autour de son misérable foyer, une femme, des enfants ; son front se déride, son cœur s'épanouit, tout son être se détend ; il s'arrête quelques moments au bord de son rude sentier, et s'assied sous l'ombrage que Dieu lui a préparé : Il a son *verre d'eau fraîche*, dans le désert de la vie. — L'homme adonné aux nobles travaux de l'intelligence, se console des amertumes et des déceptions, en s'enfonçant dans ses méditations ; l'orage gronde au dehors, ses champs sont dévastés, ses espérances détruites ; il rentre dans son cabinet comme dans un sanctuaire, et, après quelques efforts, s'absorbant dans ses études favorites, il oublie le monde entier, il s'oublie lui-même et parvient, du moins, à tromper son cœur par les austères satisfactions de son esprit : Il a un *lieu où reposer sa tête*. — Prenez laquelle vous voudrez d'entre les existences humaines, et montrez-m'en une seule qui n'ait pas sa ressource secrète, sa retraite, son pis aller, si vous le voulez, mais enfin son quelque chose où arrêter le regard et poser le pied dans le présent. Chacun de nous est un peu comme la colombe lâchée après le déluge sur la terre désolée, et qui y fixe de nouveau sa demeure. Elle n'a pas besoin, pour cela, de retrouver les bocages embaumés qui étaient jadis son séjour de prédilection. La pointe d'un roc, une branche, un débris, lui suffisent pour se reposer de son vol. Et il faudrait entrer dans des détails hélas ! d'une mélancolique et humiliante vulgarité, pour rendre sensible ce qui peut encore, à défaut de tout le reste, suffire à l'âme humaine et lui servir d'abri, dans cette vallée de misères. Mais, bas ou élevé, large ou étroit, noble ou vulgaire, ce quelque chose, vous ne le trouverez pas dans la vie du Fils de l'homme. Il s'assiéra quand il voudra à la table des riches, il entrera dans maintes demeures hospitalières, des villes et des bourgades lui ouvriront leurs portes, et, au besoin, la nature elle-même se transformerait en palais pour le loger et en table pour le nourrir : une retraite, dans le sens intime du mot, un abri pour

son âme, vous ne le trouverez pas. Et c'est bien ce qu'il exprimait dans cette parole d'une signification plus profonde qu'il ne semble au premier abord : *Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids : le Fils de l'homme n'a pas un lieu où reposer sa tête.*

Pourquoi cela ? Par une raison bien simple : c'est que la préoccupation de son âme ne lui permet pas même la pensée de laisser toucher terre à son âme. L'œuvre à laquelle il se dévoue ne comporte pas qu'il s'arrête à aucune des haltes de notre pèlerinage. Joies domestiques, culture artistique, concentration de l'étude, tout point d'appui d'ici bas dans sa vie, y serait une distraction, toute distraction une défection. Il devait tout sacrifier, il a tout sacrifié !

Mais les disciples, direz-vous ? — Après tout, la meilleure retraite que l'homme puisse trouver sur la terre, n'est-ce pas encore le cœur de ses semblables ? Être compris ! sentir qu'un autre porte avec vous le poids de la pensée qui vous oppresse... Oh ! quel soulagement ! Et il n'est pas nécessaire, vous le savez, que la sympathie vienne d'en haut. C'est la merveille de cette admirable consolatrice, que le plus faible peut l'envoyer au plus fort et le plus petit au plus grand. — Jésus n'avait-il pas les douze ? — Sans doute, mais quand les douze ont-ils seulement touché du doigt l'ombre de son fardeau ? La leur laissait-il entrevoir ? — A Dieu ne plaise ! s'écriaient-ils consternés. Les douze, avec leurs espérances charnelles, leurs rêves dont la naïveté fait sourire, les douze qui se disputaient entr'eux les premières places de je ne sais quel royaume imaginaire, les douze qui ne devaient comprendre que si longtemps plus tard, il les préparait pour le lendemain de sa vie ; pendant sa vie, il les porta toujours et ne sut jamais ce que c'était que de s'appuyer sur eux. Une fois seulement, il leur demanda de veiller et de prier avec lui. Vous vous en souvenez, c'était à Gethsémané. Son cœur d'homme, avait soif d'une sympathie d'homme, si lointaine et si incomplète fut-elle. A trois reprises, comptant sur eux, il les trouva qui dormaient à son chevet d'agonie. Troublés, déconcertés,

du peu qu'ils avaient vu ou entendu, ils ne ressentiaient en eux-mêmes qu'une insurmontable fatigue : Saisissant témoignage de l'isolement absolu où, dans le fond de son âme, le Fils de l'homme avait toujours marché au milieu d'eux. Non ! S'il n'eut pas sur la terre un lieu pour reposer sa tête, il n'y posséda pas davantage un cœur où reposer son cœur.

Et l'espérance, direz-vous encore ? L'espérance est aussi une retraite pour l'âme humaine. C'est la retraite de ceux qui n'en ont point. Jésus n'a-t-il pas pu se consoler des amertumes qu'il traversait par la perspective des satisfactions où il tendait ? — Humainement, c'est le contraire qui a eu lieu. Tout ce qu'il y avait en lui de clairvoyance ne pouvait lui découvrir dans l'avenir que déceptions, ténèbres, catastrophes. On a peint le Fils de l'homme soutenu au début par l'enthousiasme, aigri à la fin par le désillusionnement ; double et profonde erreur, qui lui prête gratuitement nos faiblesses, et ne se soutient pas un instant devant les faits. Quoi donc ! Lui, qui connaissait si bien le cœur de l'homme et les préjugés de son peuple, il aurait compté sur un succès contemporain ! il aurait prévu un triomphe à contempler de ses yeux, un achèvement de son œuvre dans lequel se reposer paisiblement avant de mourir !... Ne sentez-vous pas que c'est faire de lui je ne sais quel puénil visionnaire, un songeur de l'autre monde ? Non, non ! Il savait bien, personne ne le savait comme lui, que son entreprise était humainement désespérée. Il savait bien qu'il se heurterait à d'insurmontables obstacles. Il savait bien que les principaux se tourneraient contre lui, que le peuple inconstant se lasserait, que les disciples l'abandonneraient, que ses ennemis auraient le dessus, et l'accableraient un jour sous le double poids de leur haine et de leur mépris. Voulez-vous entendre de sa bouche l'expression de ses espérances ? Il s'en est ouvert quelquefois : *Le bon berger, disait-il, donne sa vie pour ses brebis. Si le grain de froment ne meurt en terre, il ne saurait donner de fruit. Je vous dis en vérité que le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des méchants, qui le couvriront d'opprobre et qui le feront mourir.* — Voilà les

perspectives d'avenir dont il nourrissait son âme. Tandis que les disciples, à côté de lui, rêvaient de trônes et de couronnes, il voyait de plus en plus nettement se dresser devant ses pas une croix. Son heure. . . (chacun attend son heure ici-bas, l'heure d'or, qui viendra ou ne viendra pas, mais dont la perspective soutient quand même : vous savez ce que Jésus appelait son heure, lui). Son heure, dès le début prévue, son heure, au devant de laquelle il avait marché d'un pas ferme et sans jamais reculer, son heure arriva à la fin. Tout ce qu'il avait pressenti, tout ce qu'il avait savouré l'avance de solitude et de dépouillement se réalisa tout à coup.

Il aurait pu, sans doute, s'il l'avait voulu, se faire, lui aussi, sa place sur la terre, il aurait pu lui aussi s'établir, comme tous les hommes s'établissent dans la vie. L'imagination embrasse d'un regard les mille et une destinées tranquilles, approuvées, protégées, riches de douces affections, de légitimes satisfactions, d'honneurs peut-être, qu'un seul instant d'hésitation aurait pu ouvrir devant ses pas. Il a renoncé à tout : tout lui manque à la fois maintenant. Le vertige vous prend, rien qu'à le voir sur ces sommets désolés. Nous crions au désespoir quand la terre se dépouille à nos pieds, et que l'avenir se ferme devant nos pas. Mais que sont nos situations les plus désespérées à côté de la sienne ? Pauvres, malades, cœurs en deuil, vous tous les découragés de la vie, tous les déshérités de la terre, venez et comptez vos richesses à côté du dénuement du Fils de l'homme. Regardez bien, en avant, en arrière, à droite, à gauche... que lui reste-il donc ? Il lui reste son âme, si vous le voulez, son âme entière, intacte ; il lui reste sa justice, cette justice dont j'essayais vainement l'autre jour de vous donner une imparfaite idée, mais son âme absolument dépouillée de tout, pour ne plus apparaître à nos yeux revêtue que de sa justice seule.

Tout cela n'est encore que ce que j'appellerai le côté négatif des souffrances du Fils de l'homme. C'est simplement ce qu'il n'a pas eu de bonheur terrestre. Nous avons vu son âme absolument dépouillée. A quels coups

maintenant, à quels orages extérieurs va-t-elle être exposée ?

Un peu plus tôt, un peu plus tard, chacun est appelé ici-bas à se mesurer avec l'adversité. Nos premiers pas dans le chemin de l'existence nous engagent sur un territoire ennemi. Nous n'avons pas ouvert les yeux, que les hostilités commencent. Nous tombons dans des embuscades. Nous nous voyons cernés. L'un est frappé à notre droite, l'autre à notre gauche. Impossible de rebrousser chemin, il faut toujours avancer, toujours avancer. Bientôt ce ne sont plus que blessés qui se traînent languissants et mourants. Et quelle infinie variété de blessures, ô mes compagnons de souffrances ; si vous vouliez raconter chacun la vôtre, ou celles que vous avez vues à vos côtés ! Qui n'a son drame terrible ou lugubre à citer... trop souvent celui de sa propre vie ? Santé détruite, cœurs navrés ! souffrances physiques, souffrances morales ; coups de poignard, piqûres envenimées ; existences brisées par la foudre, battues par l'orage, rongées au cœur par un ver destructeur !...

Parmi toutes ces plaies auxquelles nous sommes exposés, dont nous souffrons tous aujourd'hui, ou que nous devons rencontrer demain, laquelle va l'atteindre pour le mettre à l'épreuve ? Chacun apporte ici la sienne sans doute, en disant : c'est la plus grande. Il ne peut les subir toutes, vous en conviendrez. Mais en voici une qui réunit, si vous y songez bien, ce qu'il y a à la fois dans toutes, de plus amer et de plus excessif ; celle même que Platon avait choisie, comme présentant je ne sais quel caractère complet, absolu, qui ne laisse rien à désirer. Nous allons le voir aux prises avec une persécution injuste, universelle, acharnée, triomphante, assaisonnée de la plus noire trahison, accompagnée des circonstances les plus atroces, couronnée par les derniers outrages dans les horreurs du dernier supplice. Et pour mettre le comble à l'amertume de cette coupe, il faudra que lui-même, par ses bienfaits, il se fasse en quelque sorte le propre artisan de ses calamités. Il est dans l'ordre que les crimes du méchant retombent sur sa tête, pour amener le tragique dénouement de sa carrière malfaisante.

Voici un nouveau dénouement d'une carrière humaine. Ce sont cette fois les trésors même de miséricorde prodigués autour de lui par le Saint et le Juste, qui vont s'amasser dans son ciel, en un orage effrayant de vengeance et de sang. Voyez ce semeur qui s'en va son chemin, répandant à pleines mains la compassion, la guérison, la consolation, pour faire lever derrière lui le soupçon, la calomnie, la trahison, la cruauté. Bientôt cette moisson va grandir jusqu'à l'étouffer. Bienfaiteur infatigable, il périra écrasé sous le poids même de son bienfait ; messenger de salut, crucifié par les mains de ceux même qu'il arrache à la perdition. Vous ferai-je cette histoire ?

Au moment de l'entreprendre, il est une pensée à laquelle je ne puis me défendre de vous rendre attentifs. Rien dans l'histoire du Fils de l'homme n'est arbitraire ; tout y révèle je ne sais quelle logique profonde qui retourne et met en lumière toutes les portions du champ de la vérité. — On demande si le péché, ce mal qui travaille trop profondément les entrailles de l'humanité pour qu'il soit possible d'en contester la funeste évidence ; on demande si le péché est réellement comme nous le proclamons, une révolte contre la loi du bien, si c'est le fait de la créature sortie violemment de sa voie et constituée en état d'insurrection permanente contre la sainte volonté de son auteur ; ou s'il ne faudrait pas y voir une simple imperfection nécessaire et transitoire, dont elle aspire sans cesse à se dégager par le jeu bien dirigé de ses propres forces, une sorte d'état crépusculaire entre je ne sais quelles impénétrables ténèbres du passé et la pleine lumière du jour, vers laquelle elle conquiert son terrain d'un pas lent, mais sûr. On demande s'il est donc indispensable de recourir à tout cet appareil de sacrifice, de rédemption, de régénération, pour réconcilier l'homme avec son Dieu. — Réconcilier ! eh ! qui vous dit qu'il n'est pas en lui-même déjà tout réconcilié ? Laissez-donc ces grands mots. Prenez les choses avec plus de simplicité. Ayez seulement un peu d'égard à la faiblesse et à la fragilité de la créature, donnez-lui seulement un modèle, un secours, tendez-lui la main, montrez-lui le but et le chemin, et vous verrez de quel pas ferme et joyeux elle va s'avancer

dans la noble voie qui conduit à la perfection.

Eh bien ! le voici, le modèle, qu'en dites-vous ? Voici le Saint et le Juste. Nous l'avons reconnu. On va donc se grouper autour de lui, l'acclamer, le suivre ; d'abord les plus avancés dans les voies de la moralité, les pharisiens, les scribes, les docteurs de la loi, qui en entraîneront d'autres à leur tour jusqu'aux derniers rangs de l'échelle. S'il y a quelque hésitation au début, à mesure qu'on le connaîtra mieux on l'aimera et le respectera davantage. On ne cherche que la vérité et le progrès : il faut s'attendre à un croissant concours d'adhésions, d'enthousiasme ; bientôt à un vrai triomphe. On le transportera de la Galilée à Jérusalem, pour mettre cette lumière en un lieu plus élevé ; et là, sans doute, on lui prépare un trône. J'en appelle à tout homme sincère, à tout esprit bien fait, n'est-ce pas ainsi que les choses auraient du se passer et quelles se seraient inévitablement passées ?

Expliquez-nous donc comment c'est précisément le contraire qui a eu lieu. Expliquez-nous comment, quand la lumière est venue dans le monde elle n'y a point été reçue. Expliquez-nous comment à mesure qu'on a reconnu la perfection du modèle, la solitude s'est faite autour de lui, et mieux il a convaincu tous les cœurs, plus le flot de la persécution s'est enflé pour l'engloutir. Expliquez-nous pourquoi l'on a crucifié le Saint et le Juste enfin, au lieu de l'adorer. Ce n'est pas là un fait qui se tienne en l'air. C'est un fait qui a une cause. Et quelle est-elle cette cause, si ce n'est la révolte du cœur, qui ne veut pas être troublé dans sa voie de perdition, jusqu'à ce qu'il ait été brisé, changé, retourné, par une puissance de Dieu, à salut ?

Mais nous voulions éprouver l'âme du Saint et du Juste, en la voyant se comporter au travers de la plus injuste persécution. Il fallait pour que la dispensation fût complète qu'elle commençât par son contraire. Aussi voyez : au début, le Fils de l'homme est approuvé. Jean-Baptiste, le prophète vénéré de tous, lui rend témoignage. *Voilà, s'écrie-t-il, celui dont je vous disais : Il en vient un autre après moi, qui est plus puissant que moi. Je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers.* Quelques disciples sincères

s'attachent à lui et quittent tout pour le suivre. Ses premières courses dans la Galilée semblent ne lui présager que de faciles triomphes. Des multitudes touchées de ses bienfaits et altérées de sa parole, se groupent autour de lui. On le prévient, on l'entoure, on l'admire. Ceux même qui sentent déjà monter dans leur cœur les premiers soulèvements de la résistance, conviennent que jamais homme ne parla comme cet homme ; et si on menace plus d'une fois de l'étouffer, c'est d'empressement, d'enthousiasme ; la multitude même un moment, se concerta pour l'enlever et le proclamer Roi, et il n'échappa à une véritable ovation, qu'en se dérochant pour aller passer de longues heures à prier seul sur une montagne.

Mais bientôt un premier groupe se refroidit et se détache, puis un autre, puis un autre. Un camp d'adversaires, ou pour mieux dire, de conjurés se forme contre lui ; il grossit tous les jours, et à la troupe évanouie de ses admirateurs, succède insensiblement la troupe déchaînée de ses bourreaux triomphants.

Voyez-les passer les uns après les autres : c'est un vrai cortège.

En tête, les pharisiens. Vous savez pourquoi. Ils étaient l'élite de la nation, les maîtres de l'opinion. Ce nouveau venu leur donne de l'ombrage. Mais surtout, types incarnés de la propre justice, ils se sentent condamnés dans leur orgueil et démasqués dans leur hypocrisie par l'implacable sincérité de ce maître doux et humble de cœur. Désespérant de l'attirer jamais dans leurs rangs, ils se concertent pour l'écraser, avec la froide cruauté d'un parti contre un homme, et la rage concentrée du fort contre le faible : partout où ils le rencontreront, la guerre est déclarée, guerre à mort et sans quartier. — Voici ensuite les sadducéens, les matérialistes du temps, les hommes de plaisir, sceptiques aux mœurs relâchées. Ils font une monstrueuse alliance avec les fanatiques et les faux dévots pour anéantir l'ennemi commun, celui qui vient troubler leur philosophie commode et leur vie voluptueuse, en leur parlant de justice et de jugement, en même temps qu'il fait briller devant leurs yeux l'éclat accusateur de la vraie sainteté. — Après eux, ce

sont les riches, les hommes importants, les principaux du peuple, qui se voient placés par lui dans l'alternative de renoncer à eux-mêmes ou au royaume des cieux. Ils se retirent d'abord avec une mélancolique tristesse, comme le jeune homme de l'Évangile, mais pour revenir ensuite furieux, exaspérés, contre celui qui leur raconte la parabole de Lazare et du mauvais riche, et qui préfère la pite de la veuve à leurs aumônes orgueilleuses et retentissantes. — Toutes les classes de la nation, les unes après les autres, enfin, prennent parti contre lui. Il n'y a pas jusqu'au peuple lui-même, ce pauvre peuple qu'il a tant aimé, au milieu duquel il a vécu comme un enfant sorti de ses rangs, pour lequel il a eu ses paroles les plus tendres, et qu'il a comblé de ses plus riches bienfaits ; ce peuple, la famille semble-t-il, ici-bas préparée pour les grands caractères, mais changeant et mobile, aussi prompt à la haine qu'à l'enthousiasme, toujours extrême dans ses cruautés comme dans ses faveurs ; il n'y a pas jusqu'au peuple lui-même, qui après en avoir fait un jour son idole, se retournera le lendemain contre lui, pour l'accabler des plus injustes outrages et demander sa mort avec la plus aveugle fureur.

Tout est prêt maintenant. La victime est dévouée. Elle est seule en face du monde entier soulevé pour la frapper. Voyez l'émeute s'organiser, suivez ses ténébreuses menées, écoutez ces sourds grondements. Les dernières scènes approchent. L'heure est venue ; lui-même le déclare : — « Irréprochable, qu'il soit chargé de tous les soupçons du crime. Qu'il marche d'un pas ferme jusqu'au tombeau, entouré sans cesse des faux jugements de l'opinion et toujours vertueux ! »

Que fait le Fils de l'homme ? Agenouillé dans un jardin d'oliviers, au milieu des ombres de la nuit, il attend en prières. C'est dans cette attitude que le surprendra la violence de ses adversaires. Les disciples, auxquels il a demandé de demeurer une heure avec lui, dorment, avant de se disperser comme des brebis qui ont vu venir le loup. Un seul veille : Judas. C'est lui qui donnera le signal par un baiser plus outrageant pour son maître, que les

crachats du prétoire. Des gens armés de bâtons l'assaillent. Il se livre comme l'agneau conduit à la boucherie. Ceux qui viennent pour le prendre sont pris eux-mêmes à tant de douceur. Ils hésitent un instant, puis reviennent comme un flot, se jettent sur lui, le garrottent, l'entraînent, le font marcher jusqu'à la cour du souverain sacrificateur. Puis là... voilons-nous la face, mes frères... oh ! scènes de honte et d'infamie, trop souvent retracées à nos yeux, jamais assez méditées dans le silence de nos cœurs !... oh ! comble de l'injustice, de la lâcheté, de l'aveuglement !... oh ! spectacle d'horreur tel qu'il ne s'en est jamais vu, sans doute, parce qu'il ne s'est jamais vu non plus de douceur et de force, de grandeur et de paix, comparables à celles qui se détachent sur ce fond ténébreux !... L'humanité s'apprête à donner une fois la mesure de son infamie, pour faire éclater une fois dans sa sublimité, la vertu sans mesure du Fils de l'homme.

Accourez maintenant, rassemblez-vous des quatre vents des cieux, vous tous qui avez ici votre rôle à jouer, Pilate, Hérode, Caïphe, prêtres et rois, sénateurs et valets, soldats du prétoire, populace exécration, scélérats condamnés au dernier supplice, lâcheté, trahison, hypocrisie, froide cruauté, tous les monstres que le péché a enfantés ; apportez ici vos sarcasmes et vos instruments de supplice, venez jeter chacun votre pierre et votre insulte à la sainte victime, frappez et riez, prosternez-vous à ses pieds et crachez-lui au visage ; étudiez-vous à multiplier les tortures, à les compliquer, à les raffiner, à en exclure toute possibilité d'adoucissement ; ajoutez les supplices aux supplices ; qu'il ne soit crucifié qu'après avoir été battu de verges, qu'il ne souffre le traitement des esclaves qu'après avoir été jugé plus infâme que le dernier malfaiteur ; joignez les blessures de l'ironie aux assouvissements de la cruauté, percez son cœur en même temps que vous percez sa chair frémissante ; que dans vos regards et dans vos paroles, il savoure un fiel plus amer que celui dont vous abreuvez ses lèvres expirantes ; amassez sur sa tête une telle accumulation de tortures, enfin, que la terre en tremble et que le soleil se voile d'horreur : vous ne parviendrez à remuer dans son cœur qui

vous aime, que de nouvelles et insondables profondeurs de mansuétude et de paix ; jamais une plainte, jamais une parole de découragement, jamais un nuage d'amertume, jamais un frémissement de colère contenue, jamais d'autre réponse à vos plus atroces provocations que l'expression définitive et insurpassable de la plus égale et de la plus inattendue charité : *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Connaissez-vous un peu le cœur de l'homme, mes frères ? Il y a dans cet antre des lions. Ils y dorment souvent. Mais quand la douleur les brûle et qu'ils se réveillent, les portes ont beau être fermées, on entend de bien loin l'écho prolongé de leurs rugissements. — Dans le cœur du Fils de l'homme, la souffrance n'a pu réveiller jamais que ce que l'Écriture, en son expressif langage, a si admirablement nommé *l'Agneau de Dieu* !

Nous n'avons encore envisagé que ce que j'appellerai cette fois, le côté extérieur des souffrances du Fils de l'homme. Il nous reste à pénétrer, si possible, au dedans de lui pour considérer un autre aspect, et cette fois le véritable aspect de ce qu'on a si bien nommé sa passion.

La première chose à en dire, c'est que tout ce que nous avons vu jusqu'ici n'est rien, à côté de ce qu'il nous reste à contempler. Ce dépouillement si complet, cette persécution si acharnée, cet assaut de toutes les haines et de toutes les colères contre une victime sans défense, ce supplice de la croix, dont je n'ai pas même cherché à vous dépeindre les horreurs, tout cela n'est que le cadre assorti au tableau, ce n'est pas encore le tableau lui-même. Les souffrances de son corps, pour épouvantables qu'elles soient, ne sont qu'une enveloppe ; et c'est dans les souffrances de son âme qu'il faut chercher l'âme, c'est-à-dire le fond même de ses souffrances.

L'expérience vous l'a sans doute appris à vous-mêmes. C'est par le dedans que nous souffrons le plus. Il y a une limite à la douleur physique. Il semble qu'il n'y en ait point à la douleur morale. Le corps meurt quand

la mesure est comble. Il y a en nous quelque chose d'immortel qui souffre, sans entrevoir de fond, ni de terme à la souffrance. Un martyr des premiers siècles, menacé des plus affreuses tortures, répondait avec calme : — Menacez-moi donc de quelque chose de plus affreux, car pour les tortures, elles ne peuvent me conduire qu'à la mort, et pour la mort, je l'attends comme un bienfait. — Jésus lui-même n'a-t-il pas dit : **Ne craignez pas ceux qui ne peuvent ôter que la vie du corps ?** — Nous tenons tous au fond ce langage ; et ce n'est pas ici un des signes les moins effrayants de notre grandeur, que nous entrevoyions des peines infiniment plus redoutables que toutes celles qui nous viennent du dehors par le chemin des sens. L'homme est ainsi fait qu'il peut chanter de joie sur un bûcher, et verser des larmes de sang sous les lambris de l'opulence. Et par une contradiction qui a son côté mystérieux, plus une âme est grande, plus les abîmes deviennent profonds pour elle ; la faculté de souffrir trouvant alors sa mesure dans la faculté d'aimer. Si donc vous revenez maintenant au Fils de l'homme, vous comprendrez sans peine, comment un tel homme a pu souffrir en son âme, ce qu'aucun homme n'a jamais souffert en la sienne. Laissons les poignants détails qu'offrait à chaque pas à son cœur, le chemin de sa passion : le sommeil des disciples, le baiser de Judas, le reniement de Saint-Pierre, l'adieu à sa mère. Ce ne sont là que les pointes de sa couronne. Allons droit au centre, et fixons nos regards sur une souffrance qui domine toutes les autres ; celle que Platon semble avoir vaguement entrevue, quand il dit de son juste imaginaire : « Je veux le voir aux prises avec l'infamie et ses tourments ; » et que l'Écriture, en son langage d'une divine hardiesse en même temps que de la plus exacte précision, définit en ces termes : **Celui qui n'avait point connu le péché a été fait péché à notre place. Il a porté nos péchés. Il a été fait malédiction pour nous.**

Assurément, je n'ai pas la prétention de vous découvrir un mystère dont les anges eux-mêmes ne peuvent contempler que les bords. Nous ne comprendrons pas ! Mais si nous ne comprenons pas, puissions néan-

moins instruction dans nos efforts pour comprendre. Nous sommes au bord d'un abîme ; je cherche un sentier qui nous conduise, non pas au fond, mais jusqu'en un point d'où nous puissions plonger nos regards dans les profondeurs.

Vous connaissez la sympathie, cette vertu qui dispose du fardeau des âmes, et soulage ceux qui succombent en chargeant ceux qui aiment. Elle entre au nombre de nos souffrances, mais elle y entre dans la mesure exacte de notre charité ; c'est dire à la fois pourquoi elle y entre en une si faible mesure d'ordinaire, et comment elle peut représenter des souffrances sans mesure, quand il s'agit du Fils de l'homme. Si nous venons à rencontrer un être profondément malheureux, notre cœur saigne aussitôt avec le sien ; mais telle est la merveilleuse élasticité de notre égoïsme, que dans le moment même où nous sommes le plus fortement saisis, cette pensée nous console intérieurement, qu'après tout ce n'est pas de nous qu'il s'agit, et que bientôt, quand nous aurons tourné le pas, d'autres objets viendront nous absorber à leur tour, et faire une heureuse diversion à nos douloureuses impressions. Nous restons si peu sous le poids des souffrances d'autrui, notre légèreté en dépose si vite et si naturellement le fardeau, qu'on dirait parfois qu'une âme ne soit sympathique qu'en raison même et à proportion de sa mobilité. Nos sympathies sont une aumône offerte en passant, aumône précieuse, sans doute, ne la méprisons pas ! (Qu'avons-nous de meilleur à donner, qu'avons-nous de meilleur à recevoir ?) Mais qu'il y a loin de cette aumône au sacrifice, au don permanent de soi-même, à la volonté et à l'expérience d'une réelle substitution !

Il faut se transporter au centre d'une âme réellement parfaite et réellement dépouillée. Il faut s'y représenter la sympathie à l'œuvre, sans aucun contrepoids possible d'égoïsme, de légèreté ou de lassitude. Ne vous apparaît-il pas que cette âme va devenir comme le foyer, où afflueront toutes les douleurs réelles et imaginables, pour s'y rencontrer, s'y accumuler, s'y entasser, dans une inexprimable et dévorante condensation ? —

O mon Sauveur, quand je te vois troublé en toi-même, en promenant tes regards sur une de ces foules, dont la vue seule raconte à ton cœur, les souffrances infiniment variées de tant d'autres foules ; quand je vois tes yeux se remplir de larmes auprès du tombeau de Lazare, parce qu'il te rappelle tant de larmes, versées par tant d'autres yeux, sur tant d'autres tombes ; quand j'entends ta voix émue sur le chemin de la croix ne trahir que les compassions de ton âme par les douleurs qui attendent ceux même qui se lamentent à ton sujet ; je comprends le sens absolu de cette parole du prophète, si profonde par sa simplicité même : **Homme de douleurs, sachant ce que c'est que la langueur, il a porté nos langueurs et il s'est chargé de nos douleurs.**

Mais voici surtout où éclate la différence fondamentale entre nos sympathies et les sympathies du Fils de l'homme. En raison même de ce que nous ne sommes pas saints, nous craignons, dirait-on, de compromettre notre âme et de nous condamner nous-mêmes, en quelque sorte, par une commisération qui s'abaisserait jusqu'à la source impure d'où jaillit le torrent des misères humaines. Nous plaignons le malheureux, nous repoussons le pécheur ; nous ne voulons rien avoir de commun avec cet homme-là ! Mais pour celui qui n'a point connu le péché, il faut, vous le sentez, il faut compter avant tout avec sa sympathie pour l'âme humaine dégradée, livrée en proie à ses immondes et cruels adversaires ; il faut compter avec sa sympathie pour le salaire du péché, pour la mort et la malédiction. Il faut aller jusque-là et le voir portant nos péchés, en savourant l'infamie. Porter le péché d'autrui ! En savourer l'infamie !... Tout en nous se révolte à cette seule pensée. Et cependant n'y a-t-il pas telles expériences de la vie qui nous permettent d'entrevoir là, des profondeurs de cœur navré et froissé, à faire frémir jusqu'aux plus insensibles ? — Voyez ce vieillard, dont le noble front semble couronné de honte et dont les reins se courbent lentement vers la tombe, comme pliés sous le poids d'une invisible mais intolérable croix. Vous le suivez du regard, et n'osez pas même lui demander le nom

de sa souffrance. Vous faites bien. Il a, comme on dit, la mort dans l'âme, et sous ce corps à demi détruit, consumé de larmes et de soupirs, il porte cette inexprimable douleur : le péché de son enfant prodigue. Faible, inexacte, impuissante image, encore aussi éloignée de la réalité que nous le sommes nous-mêmes de l'absolu et de la perfection ! Le véritable enfant prodigue, c'est toi, ô homme, dans l'infinie variété de tes voies de perdition. Le véritable cœur navré c'est le tien, ô Jésus, Saint des Saints, bien-aimé de Dieu, qui portes en ta poitrine d'homme, le cœur même de notre Père.

Comprenez bien, mes frères, comment par une progression croissante, à mesure qu'il faisait connaissance avec la vie, il a vu par degrés se découvrir devant-ses yeux, jusque dans ses dernières profondeurs, le terrible, l'insondable gouffre des misères du péché. — Je vous peignais tout à l'heure la conjuration de ses ennemis se formant insensiblement autour de lui, puis devenant universelle, puis éclatant en une tempête triomphante et le clouant sur une croix : voici une autre conjuration mille fois plus redoutable, la conjuration de l'enfer, si vous voulez cette fois, qui se forme peu à peu, grandit, prend des proportions infinies, puis éclate aussi en une indescriptible explosion. — L'âme innocente (pourquoi ne lui donnerions-nous pas désormais son vrai nom ?), l'âme divine du Fils de l'homme, a rencontré successivement, sur le chemin de l'existence, la honte et la turpitude sous les traits des péagers et des gens de mauvaise vie, l'impure volupté sous les traits de la pécheresse et de la femme adultère ; puis l'hypocrisie, l'orgueil et la propre justice sous les traits des pharisiens ; puis la perfidie sous les traits de Judas ; l'aveuglement et la cruauté sous les traits de la populace. . . Le monstre du péché est ainsi sorti peu à peu de l'abîme ; il s'est incarné, lui aussi, sous la figure humaine, pour se dresser lentement de toute sa hauteur devant la conscience immaculée du juste incarné. Un moment est venu où ils se sont rencontrés, reconnus, mesurés. Quel moment ! Quelle réciproque apparition ! Tout se tait, tout s'efface. On dirait que le ciel et la terre se dépeuplent soudain, pour laisser toute la place à ces deux adversaires. Je

ne vois plus face à face l'un de l'autre que l'homme du salut et l'homme de la chute, le premier et le second Adam. Mais que parlé-je d'adversaires ? Ne sont-ce pas deux frères plutôt qui se retrouvent ? Que la fureur insensée de l'un ne vous aveugle pas un instant sur l'infinie commisération de l'autre. — C'est donc là toi ! mon frère. Toi, dans cette boue, dans ces ténèbres, déchiré de passions et d'angoisses, te déchirant toi-même, perdu, maudit, maudissant et crucifiant ta propre image ! Oh ! lamentable histoire que la tienne ! Passé de honte, avenir de ténèbres ; amers souvenirs de l'innocence perdue, premiers égarements suivis d'un si prompt et irréparable enchaînement de fatales conséquences ; perle de grand prix ensevelie dans la boue ; déchaînement de toutes les passions, débordement de toutes les souffrances, remords, crainte, esclavage, trances de la mort et frayeurs de la malédiction. . . **Mon âme est triste jusqu'à la mort !**

Le voyez-vous qui s'arrête, non pas hésitant, mais comme effrayé lui-même du travail et des enfantements de sa charité ? C'est la nuit de Gethsémané. Tout ce que le péché distille d'amertume se répand dans son âme, comme un breuvage dont il ne veut pas perdre une seule goutte. C'est l'heure du mystère, devant laquelle toute conscience s'arrête, et dans son trouble se sent comme pressée de verser son fardeau sur la tête d'une sainte victime. *Oh ! s'il était possible que cette coupe lui fût épargnée, cependant ! Mais non ! — Non pas ce que je veux, Père, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! ce que tu veux, c'est-à-dire que j'offre mon âme en oblation ; ce que tu veux, c'est-à-dire que je succombe s'il le faut ; mais que je porte le fardeau de mon frère. — Il se tait. Le silence se prolonge. Le froid de la mort glace son sang dans ses veines. Il est aux prises avec l'infamie et ses tourments. Ses membres se couvrent d'une sueur, qui n'est pas comme la nôtre, mes frères, pas comme la mienne, la sueur de son front, mais bien celle de son cœur qui se brise. . . On vit sur lui des grumeaux de sang, quand il se releva calme et vainqueur pour marcher au sacrifice.*

Qu'on l'immole maintenant ! . . . Qu'on l'accable d'opprobres et de ma-

lédiction! Qu'on insulte à sa justice même! Ce n'est plus lui, c'est nous, c'est le péché!... Il faut mourir, il le sent, il le veut, il le doit!... Quelques soupirs s'échappent encore de ses lèvres, (et quels soupirs, quels éclairs dans ces ténèbres!) — *J'ai soif! Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* Puis : *Tout est accompli!*... ; Le ciel se voile, la terre frémit, sa tête s'incline... , il succombe... , il expire!...

Le Fils de l'homme est mort! mes frères, vraiment mort!... mort de notre mort!... mort de ce mystérieux anéantissement qui ne laisse de nous sur la terre qu'un cadavre; mais en même temps, vous l'avez vu, d'une mort précipitée, fruit de son œuvre et fruit de sa justice. Il fallait qu'il mourût, mais qu'il mourût extraordinairement, qu'il *mourût de mort!* comme dit l'Écriture. Remarquez bien, en effet, que la mort n'apparaît pas en lui ce qu'elle paraît inévitablement en nous : le terme accidentel ou naturel de l'existence condamnée que nous poursuivons ici-bas, une surprise de faiblesse, une dernière et irrévocable défaillance. Sa mort est une dispensation si étroitement liée à toutes les nécessités de sa pensée, de son rôle, de sa personne même, qu'elle en revêt je ne sais quel caractère unique et profondément saisissant. Dans l'ensemble des circonstances où elle se produit, elle se formule elle-même dans ces termes d'une apparente contradiction, mais d'une irréfragable évidence : le salaire du péché nécessairement infligé au héros de la justice, et par lui librement accepté. L'acte nécessaire par excellence, en lui, devient l'acte libre par excellence; ce qui ne pouvait être naguère que le fruit mûr de la condamnation, en lui m'apparaît pour la première fois comme la fleur même de la justice en son plus haut épanouissement. Jésus ne meurt pas tant parce qu'il est homme; il meurt avant tout parce qu'il est saint, mais parce qu'il est saint, il meurt de telle sorte, que seul entre les hommes il pourra dire : *Je donne ma vie, personne ne me l'ôte : J'ai le pouvoir de la donner.*

Essayez de vous représenter le Fils de l'homme échappant, par une

issue quelconque, à cette double condition d'une mort libre en même temps que nécessaire, et assaisonnée de toutes les amertumes du péché en même temps qu'absolument sainte ; vous lui avez enlevé sa couronne. Imparfait ou impuissant, de deux choses l'une, ou surpris comme nous à l'improviste par le trépas, il n'a pas connu le dernier fond de notre misère, ou l'ayant entrevu, il a reculé sans oser y descendre. Dans l'un et l'autre cas il ne s'élève plus au-dessus de la condition commune ; il s'absorbe et se perd dans la masse des mortels ; il n'éclaire plus rien dans nos abîmes ; il laisse à la souffrance tous ses problèmes et à la mort elle-même, son nom terrible de Roi des Epouvantements. C'est donc dans un sens nouveau, unique, absolu, qu'il fallait que le Christ mourût. Et je conclus en disant (quelqu'étrange que cette proposition paraisse), que dans un monde tel que le nôtre, une mort telle que la sienne n'est rien moins, que le suprême couronnement de sa perfection à la fois, et la suprême consommation de sa pensée rédemptrice. N'expliquons pas, encore un coup, mes frères. Prosternons-nous, adorons. Devant ce mystère des saintes compassions de notre Dieu, l'intelligence se récusé, tandis que le cœur, la conscience, l'âme elle-même tout entière, s'écrient avec un saint ravissement dans le langage du prophète : **La justice et la paix se sont rencontrées. La vérité et la charité se sont entrebaisées ! Oh ! que bienheureux est celui dont la transgression est pardonnée et dont le péché est expié !**

Mais voici bien une autre conséquence, une conséquence nouvelle aussi, et assurément inattendue, de cette fin tragique du Fils de l'homme, c'est qu'en mourant de la sorte, mes frères, il nous entraîne avec lui. S'il nous montre la route du salut désormais, ce n'est plus qu'en nous conduisant à la mort. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici aboutit à ce point. Et si je me suis abstenu dans mes précédents discours d'applications pratiques, c'est que je me réservais pour celle-ci, qui résume, embrasse et contient tous les autres. Dans la mesure où nous entrons dans la pensée du Fils de l'homme, dans la mesure où nous nous associons à sa justice, dans la mesure où nous

comprenons la sublimité de son dépouillement et de son sacrifice ; dans la même mesure exactement, nous nous condamnons avec lui à la mort, à une mort préparée, consciente, à la fois nécessaire et libre, sainte et cependant crucifiée. Un chrétien, enfin, n'est que le disciple mourant, d'un maître qui ne lui apprend qu'à mourir.

Cela va de soi, sans doute, toute la logique de la vie du Fils de l'homme, avec la plus limpide, la plus majestueuse, la plus entraînante unité, le conduit droit à la mort. Si seulement nous nous approchons de lui, prenons-garde ! cette logique nous saisit, nous enveloppe de son irrésistible étreinte, et conclut inévitablement pour nous comme pour lui. Mais si par hasard ma logique à moi vous fait hocher la tête, s'il vous fallait d'autres preuves et le témoignage de la froide évidence, vous n'avez qu'à ouvrir l'Évangile. Que dit Jésus-Christ ? *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même ; qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive !* Qu'est-ce donc que cela signifie ? — Que disent les apôtres ? *Christ a souffert, nous laissant un exemple afin que nous suivions ses traces. Si un seul est mort pour tous, tous donc aussi sont morts. Être crucifié avec Christ, avoir la communion de ses souffrances, porter sa mort, se rendre conforme à lui dans la mort.* Qu'est-ce donc que cela signifie ? — *Se repentir, se renoncer, se crucifier, donner sa vie, se détacher des choses de la terre, gémir sous le poids, aspirer à quitter ce corps*, qu'est-ce donc que tout cela signifie si ce n'est mourir, et encore mourir et toujours mourir, mourir avec Christ, comme Christ lui-même, qui est mort le premier pour nous enseigner à mourir.

Mais quoi ? Est-ce donc là que nous devons aboutir ? La mort est-elle le dernier mot de tout ; de l'Évangile plus encore que de tout le reste ? Et le Fils de l'homme, comme un Prince de la mort, n'a-t-il paru au milieu de nous, n'a-t-il enchaîné l'humanité à ses pas, que pour l'entraîner plus vite et la précipiter avec lui dans le trou de l'abîme ? Mes frères, ce serait là tout le sens de sa vie et toute la fin de son œuvre, sans ce fait fondamental de sa Résurrection, qui doit nous occuper dans une prochaine conférence.



Je l'ai examiné avec soin ; j'en ai constaté, pour moi-même, l'évidence. Si je ne l'avais pas trouvé solide, inébranlable, Dieu m'est témoin que je terminerais aujourd'hui nos entretiens en vous disant, comme saint Paul aux Corinthiens : *Mangez et buvez, car vous mourrez demain.* — Si j'ai le courage, au lieu de cela, de vous dire : *Mourez, mourez aujourd'hui*, c'est qu'une main sur ma conscience et l'autre sur la Parole de mon Dieu, je puis, dès aujourd'hui, vous dire : *Demain, vous vivrez !*

Amen !

IV

Le Ressuscité.

Si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine. (1Cor.15.17)

Nous avons laissé le Fils de l'homme expirant sur l'instrument de son supplice. Après la mort, les funérailles. Un homme riche, qui avait connu Jésus, obtint du gouverneur l'autorisation de prendre soin du corps. On le descendit aussitôt de la croix, on l'enveloppa d'un linceul, on le transporta dans un sépulcre neuf, et on scella sur lui la pierre qui devait le recouvrir jusqu'à la fin des temps.

Est-ce là tout ?

Les historiens à qui nous devons ces détails, sont unanimes à nous raconter comment, le surlendemain, quelques personnes étant venues au sépulcre, trouvèrent la pierre renversée et le corps disparu. En même temps, celui qui avait été mort se montrait vivant à ses anciens disciples. Dans plusieurs apparitions successives, il se faisait reconnaître d'eux, mangeant avec eux, leur donnant ses plaies à toucher. Il les quittait enfin, après leur avoir dit : *Vous me servirez de témoins tant à Jérusalem que dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.*

On vit alors se répandre cette poignée d'hommes simples, sans crédit, sans éloquence, sans prestige d'aucune sorte, qui devaient, par quelques

paroles sorties de leur bouche, faire éclore le règne de Christ et changer la face du monde. Ils n'ont qu'un texte à leurs discours : Jésus est ressuscité, et nous en sommes témoins. C'est là ce qu'ils prêchent à Jérusalem, à Corinthe, à Rome ; c'est là ce qu'ils annoncent aux Gentils comme aux Juifs, aux esprits les plus raffinés comme aux plus grossiers barbares. C'est là le mot nouveau, le mot créateur de leur apostolat. C'est là ce qui en fit l'originalité, la force, mais il faut le reconnaître aussi, dans certains cas, le scandale.

Suivons saint Paul dans la métropole de la culture antique, à Athènes. Il nous fournira sans doute, l'occasion d'admirer son tact infini et son exquise urbanité, au milieu des concitoyens du sage Socrate et du divin Platon, mais il ne changera rien pour eux au fond même de son enseignement. Conduit à l'Aréopage, appelé à développer la doctrine qu'il apporte, devant la plus polie et la plus docte assemblée de l'univers, il y proclamera que Dieu a donné une preuve certaine de l'auguste mission du Fils de l'homme sur la terre, en le ressuscitant des morts. Jusque là on l'écoute avec curiosité, avec faveur même, mais aussitôt qu'il en vient à parler d'un mort ressuscité, on l'interrompt. Les uns se moquent, et les autres lui disent : Nous t'entendrons là-dessus une autre fois.

Mes frères, ces Athéniens sont aujourd'hui dans l'Église, et je ne crois pas m'aventurer au-delà des limites de la stricte vraisemblance, en présumant qu'il s'en trouve jusque dans cette assemblée. — Le grand et profond débat qui agite la pensée chrétienne dans les jours où nous sommes, tend, avec une logique irrésistible, à se concentrer toujours davantage sur le fait même qui a servi de base à la prédication apostolique. Il y a dans nos troupeaux, une catégorie nombreuse d'esprits cultivés, curieux, se piquant de bon sens plus que de profondeur, qui prêteraient volontiers une oreille attentive à l'enseignement chrétien, à condition qu'on le débarrassât de tout ce qui le distingue d'une philosophie de bon ton, et en particulier du récit de la résurrection de Jésus-Christ. Il y a, d'autre part, parmi les docteurs chargés

d'enseigner le christianisme, une nouvelle école d'écrivains de mérite, se faisant gloire de leurs sympathiques relations avec les représentants les plus admirés de la littérature philosophique contemporaine et de la science à la mode, qui, les uns nient ouvertement, les autres rejettent simplement dans l'ombre, le fait miraculeux que l'Église chrétienne a considéré jusqu'ici, à tort ou à raison, comme la base fondamentale de sa foi et de ses espérances. Hâtons-nous de le déclarer : il n'y a pas ici de railleurs ni d'impies ; il n'y a pas même, dans les intentions du moins, d'adversaires. On veut être chrétien, on veut demeurer chrétien, mais on demande : Faut-il donc pour cela croire à la résurrection ? Ne peut-on pas se passer de croire à la résurrection ?

La situation ainsi définie, a certainement un avantage. Elle est parfaitement claire. Mais d'autre part, il est impossible de se dissimuler, qu'elle vient se résumer tout entière en une question de la plus extrême gravité. Veuillez en effet considérer, et cela préalablement à toute discussion, que si le christianisme a été introduit dans le monde, par la prédication de la résurrection de Jésus-Christ ; s'il s'est, au moment de sa première expansion et de sa première ferveur, presque exclusivement formulé dans la foi à la résurrection de Jésus-Christ ; s'il n'a nulle part jusqu'ici existé, indépendamment de la foi à la résurrection de Jésus-Christ, points de faits qui ne sauraient être contestés, on peut à bon droit se demander si, la foi à la résurrection de Jésus-Christ venant à disparaître, le christianisme lui-même, ou ce qu'on a jusqu'à présent désigné sous ce nom, ne disparaîtrait pas en fait avec elle. — C'est là, me direz-vous, une question d'expérience. — Je ne le nie pas. Dieu veuille seulement que jamais elle ne se résolve par cette voie-là. En attendant, nous allons essayer de la soumettre à l'épreuve du raisonnement.

La résurrection de moins, que reste-t-il de l'enseignement chrétien ? — Jésus-Christ, direz-vous, son admirable figure, son admirable histoire, son admirable parole, qui en feront toujours un personnage unique, et en

possession d'un exclusif empire sur les cœurs et sur les consciences.

Je crois qu'en parlant ainsi, on obéit encore sans s'en douter, et par une heureuse inconséquence, au prestige incomparable que le Jésus ressuscité exerce depuis dix-huit siècles sur cette portion de l'humanité qui invoque son nom. Vous n'empêcherez pas qu'on n'en ait pas connu d'autre jusqu'à ce jour, et que celui qu'on a connu jusqu'ici ne soit une puissance établie, qu'il serait insensé de méconnaître et avec laquelle, quoiqu'on fasse, il faut toujours compter. Mais ce prestige même ne le doit nullement grandir à vos yeux, car ce n'est après tout qu'un prestige de mensonge, une inconcevable surprise de l'opinion, une immense auréole d'illusion à dissiper. Ne nous laissons donc pas trop prévenir en sa faveur. Et, simple mortel, puisque vous le réduisez là, gardons-nous de lui appliquer d'autres mesures que celles qui conviennent à de simples mortels.

Je prends sa parole : un fait me frappe d'entrée. Il avait prédit sa résurrection. C'est le contre-poids dont il accompagnait toujours la prédiction de sa mort violente, quand il l'annonçait à ses disciples : [Le Fils de l'homme](#), leur disait-il, [sera livré entre les mains des méchants qui le feront mourir, mais il ressuscitera le troisième jour](#). Est-ce un imposteur qui les trompe ? Est-ce un enthousiaste qui se trompe lui-même ? Dans l'un et l'autre cas ce n'est déjà plus le personnage exclusivement admirable que vous pensiez conserver.

Comment lui-même est-il entré en possession de cette foi à sa résurrection ! Je n'ai pas à vous l'expliquer. Le fait est qu'il y croyait, comme il croyait à la tragique catastrophe qui devait si promptement, en apparence, anéantir l'espoir de ses premiers efforts. Je ne le conclus pas seulement de quelques paroles détachées, quelque précises qu'elles soient ; je le conclus de tout l'ensemble de son enseignement et de tout l'ensemble de sa conduite. C'est un fait auquel on n'est pas assez attentif, en effet. Jésus ne parle et n'agit nullement, pendant sa courte carrière, comme un homme qui ait du temps devant lui, mais bien invariablement comme un homme dont les

jours sont comptés. Les prévisions de la vieillesse, même celles de l'âge mûr, lui sont aussi étrangères, pour le moins, que la prévision d'une mort prochaine l'est d'ordinaire au commun des mortels. Mais d'autre part, jamais il ne parle et jamais il n'agit comme un homme pour qui la mort soit un terme, toujours comme un homme pour qui la mort est un point de départ. Il construit sa vie sur sa mort, il en attend tout, il y rapporte tout, il y renvoie tout. Ce qui est la disparition des autres sera sa grande, sa vraie manifestation à lui. Il se comporte toujours en victime du lendemain, en un mot, mais ne se comporte pas moins en ressuscité du surlendemain. Or, vous représentez-vous que tout cela ait eu pour but de tromper ? De tromper qui ? — Tout le monde ? — Dans quel intérêt ? — Nous tombons dans l'absurde.

Mais alors, que nous reste-t-il à faire de lui, sinon un esprit ébloui, un sublime rêveur marchant, dans la plus naïve illusion, au devant de la plus colossale déception qui fût jamais ? — Qu'est-ce que la vie, mes frères, à la sinistre clarté des prévisions de la mort ? Un jeu d'enfants qui construisent des châteaux de sable au bord de la mer, pour les voir démolir par la lame. Nous ouvrons nos yeux à la lumière, notre esprit à la science, notre cœur à l'amour ; nous devenons, pour un jour, le centre des choses ; nous nous formons un idéal, nous allons y toucher... un peu plus tôt, un peu plus tard, arrive la vague du Grand Océan qui passe son niveau et remet tout en poussière. « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais... » Catastrophe, contradiction, mystère ! — Je promène mon regard sur la brève carrière du Fils de l'homme, si monumentale dans ses étroites limites, et je n'y vois plus qu'un exemple, entre tous mémorable, de ces renversements capricieux. A quoi bon cette conception idéalement belle de l'existence ? A quoi bon ce luxe de sainteté, de souffrances, de sagesse, de grandeur ? A quoi bon, surtout, ce rêve sublime d'une résurrection qui devait couronner si merveilleusement son œuvre et assurer son règne ?

Tout cela pour s'évanouir à son tour dans les impénétrables ténèbres de l'impénétrable avenir ! Tout cela pour échouer sur les rivages de l'inconnu, ni plus ni moins obscurément que la dernière des créatures humaines ! Oh ! mélancolique dénouement d'un si éclatant début ! A toutes nos expériences, déjà si décevantes, il en ajoute une qui les dépasse toutes et qui proclame, pour la millième fois, mais cette fois avec un retentissement suprême, l'inexorable arrêt de notre néant : — Il y eut un homme plus grand, plus sage que tous les autres, un homme sans erreur et sans péché, un homme, par les pensées de son esprit, les sentiments de son cœur et les exemples de sa vie, digne de porter la couronne dans le royaume de ses semblables et d'exercer sur eux un empire universel d'amour, d'admiration, d'adoration ; il y eut un homme unique entre les hommes, enfin, il y eut un homme parfait. . . il y eut un homme ! . . . et cet homme-là, devant la mort, a fait son naufrage et disparu, comme nous ferons un jour le nôtre pour disparaître à notre tour. Je sais quelqu'un qui remporte ici une victoire, mais ce n'est pas lui. La mort l'attache finalement à son char comme un illustre captif, et il n'aura servi, après tous les autres, qu'à relever de toute sa grandeur, la sinistre majesté du Roi des Epouvantements, en lui fournissant le plus splendide ornement de son triomphe.

Tel Christ, tel christianisme.

Retranchez de nos convictions la foi en un Sauveur ressuscité, que restait-il ? — La foi à l'immortalité ? — Hélas ! Elle n'était pas déjà si solidement assise. Vous lui portez un coup dont, je le crains, elle ne se relèvera pas. La foi à l'immortalité, vague expression de ce besoin de vivre qui est au fond de l'âme humaine, qui a fait l'objet d'une espérance, d'une présomption chez quelques rares génies, la foi à l'immortalité s'est si profondément identifiée partout où le nom de Jésus-Christ a été proclamé, avec la foi en la résurrection de Jésus-Christ, que lui ôter cet appui, c'est lui ôter tout appui.

Il est vrai que Jésus a parlé de l'avenir avec un accent de certitude et d'autorité que nul n'avait osé prendre avant lui. Mais que me font ses

affirmations, démenties par sa propre défaite ? Que sait-il, après tout, que montre-t-il, ou que démontre-t-il de plus que les autres ? Ah ! s'il s'est trompé si grossièrement lui-même dans ses prévisions de triomphe et de résurrection, qui me garantit qu'il ne se soit pas trompé pareillement dans ses prétendues révélations du ciel et de la maison du Père qui est au ciel ? Il a beau dire, la mort est là, pour lui comme pour nous, avec son voile de mystère et ses abîmes ténébreux. Devant cette impénétrable et muette inconnue, je puis admirer sa confiance, je me sens plus attiré, je l'avoue, par le doute si sincère d'un Socrate, qui, s'entretenant avec ses amis des chances probables d'une immortalité, prolongeait à dessein son discours afin de s'enivrer lui-même, comme il disait, des espérances qu'il tirait de son propre fond. Malgré lui, après lui, la question reste entière dans ses mêmes termes. Il faut encore raisonner, toujours raisonner, creuser son esprit, analyser l'infini, s'enivrer d'espérance ou de désespoir, regarder dans le gouffre jusqu'à l'illusion ou jusqu'au vertige.

Consultez vos savants, vous qui mettez la science dans le sanctuaire. Demandez-leur ce qu'ils ont appris de la poussière de leurs livres et de la fumée de leurs veilles. Ils vous répondront que le problème de la destinée humaine n'a fait pour eux aucun pas depuis Socrate, qui ne lui avait fait faire aucun pas sur ses devanciers. Puis, traduisez cette conclusion devant le tribunal du bon sens populaire. Croyez-vous qu'il dira : Depuis que la raison se consume en efforts pour percer le voile de l'avenir, elle n'a rien découvert ni rien démontré ; donc, il devient de jour en jour plus vraisemblable qu'il y a pour l'homme une immortalité ? Non certes ! il dira, vous le savez bien : Donc cela devient de plus en plus improbable, et dans le doute, le plus sûr est de s'abstenir. Mauvais raisonnement, j'en demeure d'accord, car dans une pareille matière, n'y eut-il qu'une chance contre mille, on devrait encore jouer sur cette chance. Mais dites, si vous l'osez, que ce raisonnement n'est pas celui qui se formule avec une irrécusable spontanéité dans le fond des cœurs ! Ne savez-vous donc pas que la terre

est là, que les passions sont là, que mille spécieux prétextes, et mille excuses complaisantes sont là ? Ne savez-vous pas que la convoitise a aussi sa logique, trop souvent triomphante de l'évidence elle-même, combien plus de l'incertitude démontrée ?

Et si vous m'enlevez cette base, ne sentez-vous pas que tout s'ébranle en attendant peut-être que tout s'écroule avec elle ? S'il faut voir vaciller dans les régions de l'avenir les grandes lignes de la conviction chrétienne, ne les sentez-vous pas à bien plus forte raison, par un inévitable contrecoup, se briser et s'évanouir dans la région provisoire d'un présent qui ne sait plus ce qu'il lui reste à prévoir ? J'en appelle à la promptitude et à la justesse de votre esprit, pour saisir comme au vol ces vastes traînées de conséquences que le temps me manque à dérouler devant vos yeux. — Le christianisme est la religion du Dieu personnel : mais, ce Dieu personnel, comment le retiendrez-vous désormais ? Ne vous semble-t-il pas le voir perdre pied sur terre et remonter peu à peu dans les hauteurs de je ne sais quelles ténèbres sourdes et muettes, où toute figure vivante se décompose, se trouble et disparaît ? — Le christianisme est la religion de la réconciliation : de la réconciliation de qui, avec qui, par quel moyen, désormais ? Réconciliation !... vain mot qui n'a plus de sens, à moins qu'il ne signifie, comme on commence à le faire entendre, le désillusionnement d'une âme qui croyait avoir encore besoin d'une réconciliation, parce qu'elle croyait encore aller tomber après la mort entre les mains d'un Dieu vivant. — Le christianisme est la religion de l'amour et du dévouement : que devient l'amour d'un Dieu qui se glace et s'en va ? Ne le sentez-vous pas qui se glace déjà, pour s'en aller bientôt tout à fait avec son objet lui-même ? — Que devient ce faisceau d'affections spirituelles, qui n'avait pour lien que l'amour du Dieu qui est amour ? — Que devient le sacrifice de soi-même ? — Quel sens prend cette parole : *Perdre sa vie pour la retrouver*, qui résume à elle seule toute l'essence pratique du christianisme ?

Je sais bien que dans le monde de l'esprit, pas mieux que dans celui de

la matière, la nuit ne succède au jour sans crépuscule. Longtemps encore une lumière diffuse éclaire nos campagnes, après que le soleil a disparu de l'horizon. Et si par impossible, la foi au Christ ressuscité devait disparaître aujourd'hui de la chrétienté, ce n'est pas demain que la chrétienté subirait les extrêmes conséquences de ce deuil irréparable. Nos enfants, nos petits-enfants, nos arrière-petits-enfants peut-être, se souviendraient encore de la lumière qui nous éclaire et dont ils recueilleraient avec anxiété les derniers reflets expirants. — Mais que cela ne vous fasse pas illusion, cette ouverture fermée sur le monde à venir... c'est la nuit ! Cette brèche une fois relevée au mur de notre prison... c'est la mort qui a ressaisi sa proie ! Elle nous maîtrise de nouveau, nous serre, nous étouffe de son étreinte inexorable dans ce sombre cachot, disons mieux, dans ce cercueil de plomb qui s'appelle la terre.

Un Christ sans résurrection ! Un christianisme sans ressuscité !... Savons-nous bien ce que c'est ?

La Providence a quelquefois des enseignements d'autant plus admirables, qu'elle semble les faire jaillir à point nommé des rapprochements les plus inattendus. Dans les jours même où notre monde privilégié de l'Occident voit, à l'ombre de la science, se répandre des doutes sur le fait et sur l'importance de la résurrection de Jésus-Christ. Dieu (qui est aussi le maître de la science, mes frères, et la conduit dans ses plus audacieuses recherches comme dans ses plus fières conquêtes, avec la patience éclairée d'un père qui fait épeler leur leçon mot après mot à ses enfants), Dieu, dis-je, a jugé opportun de tourner les regards de cette même science vers les profondeurs ténébreuses de l'Orient, pour lui faire découvrir et mettre en pleine lumière la touchante, la noble, mais amèrement triste figure d'un homme qu'on a quelquefois comparé à Jésus-Christ, et qui ferait presque le pendant de Jésus-Christ, en effet, à la réserve de sa résurrection et des clartés infinies que projette en tous sens ce véritable point de lumière. — Connaissez-vous l'histoire de Boudha Cakyamouni ?

C'était un fils unique de roi, né pour les grandeurs, au sein des grandeurs. Beau, sage, adoré des siens, il avait reçu en partage l'âme la plus tendre et la plus généreuse. De bonne heure il se sentit si profondément affecté par le spectacle des maux qui travaillent l'humanité, qu'il conçût et mûrit en lui-même la pensée de se dévouer au relèvement de ses semblables. Il quitta donc la maison de son père, renonça au trône dont il était l'héritier, et se dépouilla de tout pour étudier, en les partageant, les misères qu'il se proposait de soulager. Bien vite son regard s'arrêta sur cette suprême calamité de la mort, dans laquelle toutes les autres semblent se résumer et se confondre comme dans leur centre mystérieux. Il s'efforça d'en sonder les profondeurs et de lui arracher ses secrets. Il lui demanda un Dieu ; il lui demanda une espérance ; il lui demanda une loi ; il lui demanda quelque chose enfin pour l'âme humaine. Mais elle lui répondit : Il n'y a rien ! — En conséquence, il conclut que la souveraine sagesse consiste à s'affranchir de tout pour se rendre égal à rien. Lui-même, il alla de ses mains déterrer un mort, lui enleva son suaire et s'en fit un manteau.

Pendant des années, retiré dans des lieux inaccessibles, il se livra à l'étrange occupation d'étouffer en lui-même tout désir, toute volonté, toute affection, tout souvenir, toute crainte, toute espérance, et jusqu'au sentiment intime de sa propre existence. Quand il crut enfin y être parvenu, il réunit quelques disciples, les initia aux procédés de contemplation par lesquels il arrivait graduellement jusqu'à se donner à lui-même le vertige de l'anéantissement. Puis, avec eux, dans le cours d'une vie admirable de renoncement, de douceur, de persévérance, il parcourut le monde prêchant et évangélisant. Il avait trouvé, il propagea cette célèbre doctrine du néant, qui pèse encore aujourd'hui sur trois cent millions de créatures humaines, et qui n'est pas autre chose, mes frères, que la mort, la mort elle-même s'emparant du cerveau de l'homme, pour s'y loger à l'état d'idée fixe.

Quand, après cela, je relis cette parole de saint Paul : **Si Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine**, un frémissement s'empare de moi. Je

regarde!... et il me semble voir ces épaisses ténèbres se lever de là-bas pour recommencer de nouveau la conquête du monde ; et notre foi, notre chère, notre précieuse, notre sainte foi, notre foi bien-aimée, lâcher pied peu à peu, reculer lentement, pour s'évanouir à la fin devant les ombres victorieuses du trépas. Notre foi ! notre foi ! la paix de nos mourants, le relèvement de nos désolés, notre foi serait-elle donc destinée à périr ? A Dieu ne plaise ! mes frères. Mais au frisson qui a couru dans vos veines, vous avez senti, je m'assure, que nous débattons aujourd'hui le véritable point vital. — Ah ! n'avons-nous pas tous déjà donné trop de gages à la mort ?... Rappelez-vous !... C'est de nos femmes et de nos enfants qu'il s'agit ! Nous combattons pour nos foyers ! — En avant ! à l'ennemi ! Il est temps de nous mesurer avec lui.

Qu'avez-vous à objecter à la doctrine de nos saints livres ? Quels sont vos motifs pour douter de la résurrection de Jésus-Christ ?

En réponse à cette provocation, je crois voir apparaître, en premier lieu, la grande et grave figure de la science. Elle a le front chargé de pensées et les bras chargés de livres. — Nous avons examiné les récits qui rapportent le prétendu fait de la résurrection de Jésus-Christ, nous dit-elle, et nous avons trouvé que l'authenticité de ces récits est douteuse. Ils peuvent être d'une date de quelques années postérieure à celle que leur assigne votre tradition, ce qui jette un premier discrédit sur leur valeur historique. De plus, nous avons reconnu que ces récits ne sont pas strictement identiques. Ils mentionnent des détails divers, même des détails qui paraissent se contredire sur plus d'un point. Nous avons conclu de tout cela, que vos récits pourraient, à la rigueur, n'être que l'expression tardivement rédigée de légendes et de mythes qui se seraient graduellement formés dans l'esprit naïf des premiers chrétiens. Quoiqu'il en soit, il y a là un problème historique des plus encombrés, des plus compliqués, des plus difficiles. Nous examinons, nous comparons, nous critiquons. La pioche à la main, nous déblayons le

terrain. Plus tard nous amasserons des matériaux. Et si jamais il nous arrive de construire un solide édifice. . . .

Vos arrières-neveux nous devront cet ombrage.

— Merci ! — Jusque là nous estimons qu'il est sage de suspendre tout jugement.

Rassurez-vous, mes frères, je ne me propose point de vous donner le spectacle d'une passe d'armes scientifique. Cette redoutable figure qu'on vient d'évoquer devant nous, soit-disant pour engager la lutte, n'est qu'un épouvantail. Nous n'avons rien à démêler avec elle. Laissons la science attaquer et se défendre sur le terrain de la science. Elle trouvera là ses pareils pour lui tenir tête. Aux livres, ce sont des livres qu'il faut pour adversaires. Grâce à Dieu ! il s'en fait, et le combat n'est pas encore près de cesser faute de combattants. Qu'il nous suffise d'apprendre que de ce côté-là les nouvelles sont bonnes, après tout. Les triomphes de la vérité n'appartiennent pas toujours à ceux qui font le plus de bruit.

Figures à part, la question qui nous occupe n'est aucunement une question d'érudition ; c'est une pure question de bon sens, de jugement, parfaitement à la portée des pauvres laïques comme nous, mes frères. Remarquez bien, en effet, qu'il s'agit, pour les besoins de notre étude ; du fait pur et simple, du fait réduit à sa plus élémentaire expression : Jésus-Christ est-il ressuscité, oui ou non ? — Or, le fait repose sur une évidence, entièrement, mais entièrement à l'abri des atteintes de la science, et cela de l'aveu de la science elle-même, et de la science la plus avancée. N'oubliez pas que la résurrection de Jésus-Christ était prêchée, en effet, bien avant la rédaction de ces textes sacrés, dont on discute la date et dont on épluche les détails. Les lettres écrites par les apôtres, et qui n'étaient qu'une des formes de leur prédication, en font foi, et prennent ici une valeur apologétique irréfragable. Bossuet avait déjà relevé cette considération. Les seules Épîtres de saint Paul, dit-il avec un suprême bon sens, « les seules Epîtres de saint Paul, si

vives, si originales, si fort du temps, des affaires et des mouvements qui étaient alors, et enfin, d'un caractère si marqué, ces Epîtres, dis-je, reçues par les Églises auxquelles elles étaient adressées et de là communiquées aux autres Églises, suffiraient pour convaincre les esprits bien faits, que tout est sincère et original dans les écritures que les apôtres nous ont laissées. » Cela est vrai d'une manière générale, mais combien particulièrement, pour ce qui touche le point particulier de la résurrection de Jésus-Christ !

Dans le nombre des Epîtres du grand apôtre, j'en prends une seule, jusqu'ici absolument incontestée, la première aux Corinthiens. Je l'ouvre au quinzième chapitre, et voici ce que j'y lis : Paul rappelle à ses lecteurs le ministère qu'il avait exercé au milieu d'eux et l'enseignement par lequel il les avait amenés à la foi. *Je vous ai enseigné avant- toutes choses, leur dit-il, ce que j'avais aussi reçu : savoir que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures, et qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures, et qu'il a été vu de Céphas, ensuite des douze ; qu'après cela, il a été vu de plus de cinq cents frères en une seule fois, dont la plupart sont encore vivants, et quelques-uns sont morts. Depuis, il se fit voir à Jacques, et ensuite à tous les apôtres. Et après tous, il m'est aussi apparu comme à un avorton.* Que dites-vous de ce passage, détaché entre cent autres que j'aurais pu choisir indifféremment ? Ne trouvez-vous pas dans ces paroles, écrites vingt ans après l'événement, par un témoin oculaire, invoquant le témoignage de plus de cinq cents autres témoins oculaires à lui connus, ne trouvez-vous pas, dis-je, dans ces paroles, la confirmation la plus simple, la plus naïve et la moins discutable, de tout ce que nous rapporte le livre des Actes sur la prédication des premiers apôtres ? Cela est si évident, mes frères, que tout le monde en tombe d'accord. — « Voici toute la prédication des apôtres, » dit un des écrivains les plus savants, mais aussi les plus avancés dans la voie des négations, « Voici toute la prédication des apôtres, le livre des Actes nous l'a conservée sous sa forme élémentaire et naïve : — Vous avez tué le Christ, disent les disciples aux Juifs, mais Dieu

l'a tiré du tombeau pour l'élever au ciel. » — Vous l'entendez, c'est là toute la prédication des apôtres !

N'ai-je pas raison de vous dire, après un pareil aveu de la science, que nous pouvons fort bien ici, pour un moment, nous passer de la science et la prier poliment de se retirer. Elle nous a mis elle-même en possession d'une donnée indiscutable dont nous saurons fort bien sans elle, apprécier la valeur et tirer les conclusions. Il ne faut pour cela qu'un peu d'attention et de rectitude, toutes choses dans lesquelles le dernier membre du troupeau, un marchand, un homme du monde, sont aussi capables et aussi compétents que le critique le plus consommé, ou le plus profond philosophe. Allez, savants, à vos affaires et laissez-nous aux nôtres. Nous vous rappellerons si nous avons besoin de vous. Mais par dessus tout, ne venez pas nous jeter aux yeux, la poudre de vos bibliothèques, car nous nous sentons très nettement en face d'une de ces choses que Dieu, dans sa sagesse, a jugé bon de rendre évidentes avant tout à la droiture et à l'honnêteté, dont nous avons autant que vous.

Il s'agit pour nous, en définitive, de constater l'évidence historique d'un fait. Afin de rendre notre enquête aussi impartiale que possible, ne nous préoccupons pour le moment, ni du caractère surnaturel, ni du caractère religieux du fait qu'il s'agit de constater. Débarrassons notre jugement de toute prévention, de quelque nature qu'elle soit. Nous sommes en face d'un événement des temps passés, qui n'intéresse pas plus notre personnage et n'engage pas plus notre responsabilité, que telle bataille célèbre ou tel illustre haut fait de l'antiquité.

Toute certitude historique repose sur deux bases, qui sont : le témoignage d'une part, de l'autre le rapport de l'événement à la trame de l'histoire contemporaine. Ainsi, vous croyez que Jules-César a été assassiné dans le sénat de Rome, au moment où il allait s'emparer du pouvoir absolu. Pourquoi ? D'abord, parce que vous savez que les historiens qui nous ont rapporté cette fin tragique ont pu en tenir le récit de témoins oculaires,

dont vous n'avez pas de motifs pour suspecter la sincérité. Ensuite, parce que cette mort violente et prématurée s'enchaîne si naturellement à toute la trame de l'histoire contemporaine, et se lie si étroitement à tout ce qui l'a suivie comme à tout ce qui l'a précédée, que vous vous trouveriez en face d'une véritable énigme si, par impossible, vous veniez à apprendre purement et simplement que César n'a point été assassiné. — Demander d'un fait accompli d'autres preuves que celles-là, serait proprement absurde. Mais en retour, quand ces deux preuves se rencontrent avec un certain degré d'autorité, elles se corroborent mutuellement, et produisent dans l'esprit, une conviction d'évidence qui met, d'ordinaire, l'événement au-dessus de toute discussion.

Or, appliquez cette double enquête au fait de la résurrection de Jésus-Christ.

Avons-nous ici des témoins dignes de foi ? — Poser la question, c'est la résoudre. Rappelez-vous le passage de saint Paul, que je vous citais tout à l'heure. « Il faut, dit Pascal, que les apôtres aient été ou trompés ou trompeurs. »

Trompés ? — quand cinq cents personnes, — mettez-en douze seulement, — quand douze personnes, saines de corps et d'esprit, dans les conditions de la plus froide observation, que dis-je ? sous l'empire de la préoccupation la plus contradictoire à l'événement, quand ces douze personnes vous disent qu'elles ont vu, et non-seulement cela, mais qu'elles ont entendu, et non-seulement cela, mais qu'elles ont touché ; quand elles accompagnent leur témoignage de récits tels que ceux de la conversion de Thomas ou du relèvement de Simon-Pierre, si elles ne disent pas vrai, c'est qu'elles mentent !

Trompeurs ? — Mes frères, vous les connaissez, vous les avez vus à l'œuvre, ce sont vos frères, vos amis. Mettez la main sur votre conscience. Leur donneriez-vous un démenti ? Ah ! le sénat romain tout entier, nous

attestant la mort de César, ne vaudrait pas pour la gravité du caractère, un seul de ces hommes, à la fois si candides et si éprouvés, qui s'appellent Simon-Pierre, saint Jean, saint Jacques, qui poussent la sincérité jusqu'à nous raconter leurs doutes avant de nous raconter leur foi, et qui prennent soin de nous informer eux-mêmes de leurs petitesesses et de leurs préjugés, avant de nous rendre témoins de leur grandeur et de leur héroïsme. D'ailleurs, suspecter leur bonne foi, n'est-ce pas insulter à leur martyre ? On en rougit, vraiment. « J'en crois, dit encore ici Pascal, des témoins qui se font égorger. » Direz-vous que le martyre n'est pas toujours une bonne raison de la vérité d'une doctrine ? Je le dis comme vous. On donne sa vie pour l'erreur comme pour la vérité, quand on a pris l'erreur pour la vérité. Mais il s'agit ici de toute autre chose que de la vérité d'une doctrine ; il s'agit purement et simplement de la sincérité d'un témoignage, il s'agit de savoir si les apôtres sont morts en flagrant délit d'imposture, il s'agit de savoir s'ils ont enduré tous les labeurs de l'apostolat et tous les supplices du martyre pour l'absurde entêtement de répéter envers et contre tous, et toute leur vie durant, qu'ils avaient vu de leurs yeux ce qu'ils n'avaient point vu ; il s'agit de savoir si Paul avait menti toute sa vie, quand il disait, dans la prévision de son dernier supplice : *Je suis livré en cause pour la résurrection, mais je ne fais cas de rien, pourvu que j'achève avec joie ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur* ; il s'agit de savoir si tous ensemble formaient la résolution de mentir toute leur vie, quand menacés de la mort pour leur témoignage, ils répondaient par la bouche de saint Pierre au Sanhédrin qui ne leur demandait que de se taire : « *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, et nous lui sommes témoins de ces choses.* »

Je le demande à tout homme sincère, à tout esprit bien fait, y a-t-il dans l'histoire de l'humanité, un second fait attesté comme la résurrection de Jésus-Christ ?

Mais, nous l'avons dit, le témoignage même le plus digne de foi, n'est

pas la seule condition de l'évidence historique. Un fait, quelque fidèlement rapporté que nous puissions le supposer, n'acquiert le plus haut degré de confirmation que lorsqu'il nous apparaît si étroitement lié à tout ce qui le précède et à tout ce qui le suit, qu'il en soit l'explication la plus naturelle et la plus concordante. Les matériaux de l'histoire sont comme les matériaux d'un édifice. Ils se supportent et se supposent réciproquement, de telle façon que l'un venant à manquer, tous les autres s'en ressentent : ils réclament l'absent. C'est encore un témoignage, si vous le voulez ; à côté du témoignage libre et intelligent des hommes, c'est le témoignage aveugle et nécessaire des choses. Après la preuve, c'est la contre-épreuve. Or l'événement qui nous occupe a-t-il reçu cette confirmation ? Tient-il sa place dans l'histoire comme un anneau dans une chaîne ? S'accorde-t-il à ce qui le précède et à ce qui le suit ?

Ne puis-je pas dire encore ici que poser la question, c'est la résoudre ? La place de la résurrection de Jésus-Christ dans la série des événements qui l'accompagnent ! mais c'est la place de la clef dans une voûte ; mais c'est une place telle, que tout se soutient avec elle dans un équilibre parfait et que tout demeure en suspens si vous l'ôtez.

Soit que vous considériez les prophéties de l'Ancien Testament, leurs paradoxes étranges, leurs inexplicables contradictions, cette mystérieuse antithèse d'un serviteur de l'Eternel tour à tour **retranché de la terre des vivants, et prolongeant ses jours ; jouissant du travail de son âme**, après avoir **mis son âme en oblation** pour le péché ; **enlevé, par la force de l'an-goisse et de la condamnation** pour fonder ensuite le règne universel de la justice et de la paix ; — soit que vous considériez la vie même du Fils de l'homme, cette étonnante confiance dans la puissance de sa mort pour en faire triompher tous les plans, cette incompréhensible préoccupation, qui lui fait invariablement ajourner l'avènement de sa gloire et l'accomplissement de ses promesses, au lendemain de son apparente défaite, par une réelle descente au sépulcre ; — soit que vous considériez la défaillance défi-

nitive des disciples, et leur définitif relèvement dans le court espace de ces trois jours, qui semblent porter à eux seuls tout le poids de la destinée ; ou le prodige de l'établissement du Christianisme, par la simple proclamation du Fils de l'homme **déclaré Fils de Dieu en puissance par sa résurrection d'entre les morts** : — sans ce fait royal et primordial, chacun de ces faits ne devient-il pas un problème, et chacune de ces rangées de faits une rangée de problèmes insolubles. Supprimez la résurrection de Jésus-Christ : vous avez décapité l'histoire, et je ne dis pas seulement l'histoire contemporaine, mais en vérité, l'histoire universelle aussi.

Je n'en finirais pas, vous le sentez, si je voulais entrer dans le détail de cette démonstration. C'est du travail pour vos loisirs. Je ne relève qu'un seul point à titre d'exemple, et pour vous faire toucher au doigt la valeur de cet ordre de considérations. Je demande comment vous expliquerez la foi des premiers prédicateurs de l'Évangile, si vous enlevez à cette foi, la base du fait même qu'elle proclame. Vous ne m'accuserez pas d'exagérer les termes du problème par un artifice de déclamation : j'emprunte à un contradicteur, à l'un des hommes égarés le plus loin, dans les voies perdues de la science négative, mais aussi les plus sincères, les plus sérieux, les plus profondément respectables dans son égarement même ^a, l'exposition que voici :

« Qu'on se représente, si l'on peut, l'état d'esprit dans lequel dut être jetée la petite troupe des croyants au soir du supplice de leur maître au lendemain de la crucifixion. Quel coup ! Quel naufrage des illusions ! Ils avaient placé tout leur espoir dans le doux prédicateur de la Galilée. Jésus s'était donné pour le Messie et ils avaient naïvement cru à ses déclarations. Ils étaient persuadés que leur maître ferait tôt ou tard reconnaître son caractère, et qu'il serait porté avec acclamation sur le trône. Ils voyaient en lui un monarque caché, l'héritier des magnifiques promesses de Dieu. Encore quelques semaines, un peu de patience, et ils assisteront aux merveilles

a. Scherer.

des derniers temps. Eux-mêmes participeront aux honneurs... Et bien ! non, tout cela n'était qu'un rêve ! Le moment critique est venu, et Jésus a succombé. Au lieu d'un trône, il a trouvé le supplice. Il est mort. Vous l'entendez, mort, celui qui devait vivre éternellement. Il a péri sur une croix comme le dernier des criminels, celui qui devait régner dans une gloire plus qu'humaine. Mais c'est peu, qu'il soit mort. Ses promesses ont péri avec lui. Pauvres disciples ! Il vous avait trompés ! Heureux, encore, si vous n'aviez perdu que le chef de la famille, l'ami, le maître vénéré. Mais vous n'avez pas même la consolation de le poursuivre de votre admiration ; vous êtes réduits à douter de lui, vous êtes condamnés à le regarder comme un insensé, qui sait ? comme un imposteur ! »

« Trois jours se passent, jours de trouble, d'une honte dont rien ne donnera jamais l'idée. Trois jours se passent, et tout est changé ! Ces mêmes hommes, hier encore confondus et désespérés, doutant du Christ, de Dieu, d'eux-mêmes, ces mêmes hommes ont tout retrouvé. Ils croient de nouveau et plus que jamais. Ils triomphent. Rien désormais ne pourra les ébranler. Et cette conviction qu'ils portent en eux, ils sauront la faire partager. Ecoute, ô monde ! Tu a vas entendre l'accent d'une persuasion si indomptable, qu'il faudra bien que tu finisses par y céder et par te soumettre. »

« Tel avait été le lendemain de la crucifixion, et tel en fut le surlendemain. Que s'était-il donc passé entre ces deux moments ?... » Ici le bon sens se sépare de notre auteur, et répond avec nous : — La Résurrection, le fait réel, palpable, dûment constaté, l'éclatant miracle de la Résurrection. — Que mettez-vous à la place ? — Ecoutez : Je cite de nouveau. « Il paraît que le tombeau dans lequel le corps de Jésus avait été déposé fut trouvé vide... Ce sépulcre vide devint comme un trait de lumière pour les disciples. » — En bon français : Ils rêvèrent debout et ils crurent ! Ils rêvèrent... et « rien désormais ne pourra les ébranler ! » Ils rêvèrent... « Ecoute, ô monde. Tu vas entendre l'accent d'une persuasion si indomptable, qu'il faudra bien que tu finisses par y céder ! » — Dans ces esprits « confondus, désespérés,

doutant du Christ, de Dieu, d'eux-mêmes... » un trait de lumière devant un tombeau vide !... et « ils ont tout retrouvé. Ils croient de nouveau plus que jamais. Ils triomphent ! » — C'est ce trait de lumière qui les conduira à la conquête du monde ! — C'est ce trait de lumière, qui ne s'éteindra pas dans des flots de sang ! — C'est ce trait de lumière qui balayera les temples des faux dieux, qui fera trembler les rois sur leurs trônes, qui changera le cours de l'histoire, décidera de la destinée des nations, jugera le monde et renouvellera la face des choses ! — C'est ce trait de lumière, enfin, qui traversera les siècles et parcourra l'univers d'orient en occident, élevant l'homme jusqu'au ciel, et laissant tomber sur la terre, comme le moindre de ses bienfaits, la merveille si vantée de la civilisation moderne ? — Que vous semble de ce trait de lumière, mes frères ?

J'ai vu l'astre du jour, arrivé au terme de sa carrière, descendre à l'horizon pour se coucher dans son sépulcre séculaire. La nature qui le contemple, y paraît aussitôt comme entraînée avec lui. Des ombres immenses se répandent sur sa face inanimée, engloutissent bientôt les plus hauts sommets des plus hautes montagnes, et vont rendre visibles les ténèbres elles-mêmes, dans les profondeurs de « ces espaces inconnus, dont le silence éternel effraie la pensée ^a. » En même temps, sur la terre, toute vie semble tarie dans sa source. L'homme lui-même s'engourdit et s'endort. C'est la nuit, sœur de la mort, où *personne ne peut plus rien faire*. — Mais voici bientôt sur le versant opposé de l'abîme, une première cime qui se dore, puis une autre, puis une autre... Que se passe-t-il là-bas ? Voyez dans le lointain ces escadrons de lumière, qui descendent en grossissant sur le flanc des montagnes, fondent dans les vallées, s'y répandent comme un flot ; puis tout à coup, jusqu'aux extrémités de la terre, envoient leurs rapides messagers pour faire retentir en tout lieu cet appel : Réveillez-vous, **réveillez-vous, vous qui dormez, et vous levez d'entre les morts !** La terre ouvre les yeux, tous les bruits recommencent, l'homme sort de sa demeure, les oiseaux chantent, la création sur

a. Pascal.

toute la ligne entonne de nouveau l'hymne joyeux de la vie... Qu'est-il donc survenu ? — Rien ! vous dis-je... Peut-être un rêve de lumière, dans votre esprit, pendant que vous dormiez... Tout ce que vous voudrez enfin... excepté le lever du soleil ! Je dis, mes frères, que la résurrection de Jésus-Christ, déjà attestée par des témoins dignes de toute confiance, est en outre ce qui explique le mieux, l'enchaînement historique des circonstances au milieu desquelles elle se produit. Je dis, en conséquence, qu'elle réunit au plus haut degré les deux seules conditions qui établissent pour l'esprit l'évidence d'un fait du passé. Je dis enfin, que s'il s'agissait de tout autre événement du genre de ceux dont se composent les annales de l'humanité, nous tiendrions pour un esprit fermé, obstiné et désespérément revêche, quiconque se refuserait à cette conclusion.

Pourquoi donc ne voulez-vous pas croire à la résurrection de Jésus-Christ ? — Parce qu'il s'agit d'un événement surnaturel. Ah ! voilà le grand mot enfin prononcé : Surnaturel ! Quand on a dit ce mot-là, on n'écoute plus rien, on a répondu à tout. Je le crois vraiment bien, c'est une fin de non recevoir qu'on oppose à toute démonstration, qu'on jette même au besoin à la face de l'évidence. — Encore faut-il se rendre compte de ce qu'on fait, quand on manie de pareilles armes.

Y a-t-il ou non, un ordre surnaturel par delà ce que nous appelons, dans le bégaiement de notre ignorance, l'ordre naturel ? Ce n'est rien moins que la plus grave de toutes les questions que l'esprit de l'homme ait agitées, depuis qu'il y a un esprit de l'homme pour agiter des questions, car c'est ici la question même de la religion. Qui dit religion dit relation, relation entre qui ? je vous prie, si ce n'est entre l'ordre inférieur et dépendant de la nature, et cet ordre supérieur et souverain que l'esprit conçoit au-dessus de la nature. Cet ordre supérieur est-il une réalité, objet possible d'une religion quelconque ? Se prête-t-il à de libres interférences avec les faits de l'ordre naturel, condition indispensable de toute religion déterminée ?

Ce sont là des débats dans lesquels je ne m'engagerai pas. Le cerveau des métaphysiciens s'y est usé, tandis que l'humanité dans son ensemble unanime, se prononçait pour une affirmative qui a son autorité. Je dirai seulement pour consoler ceux qui ne reculent pas devant l'admission d'un fait surnaturel, qu'ils sont en bonne, et docte, et ferme compagnie. Il y a de grands esprits, n'en doutez pas, dans le nombre de ceux qui reconnaissent au Père des esprits le pouvoir d'opérer des miracles, ce qui signifie des choses admirables, même la résurrection de son Fils. — Y a-t-il, d'autre part, des esprits tellement grands, des génies tellement profonds, qu'ils se soient démontré à eux-mêmes l'immobilité nécessaire du très Haut, qu'ils aient réduit le Créateur des mondes à n'être plus, comme on l'a dit, que le « serviteur contemplatif des œuvres de sa droite ? » C'est possible. Après tout, il ne s'agit ici ni de grands esprits ni de profonds génies ; il s'agit de nous, mes frères, qui appartenons tout simplement à la bonne moyenne des êtres pensants. Si nos raisons ne sont pas extraordinairement profondes, ce sont les nôtres, cependant, et à ce titre, les seules qu'ils nous convienne d'examiner et de peser attentivement. Quelles sont-elles ? Pourquoi disons-nous que l'admission d'un fait surnaturel, tel que la résurrection de Jésus-Christ, nous répugne ?

Nous le disons par infirmité de foi, de foi au sens le plus vulgaire de ce mot, de foi à tout ce qui s'élève au-dessus du terre à terre, de foi à l'invisible, de foi proprement. Enfermés dans la prison de nos cinq sens, nous faisons de ce que nous voyons ou touchons, la mesure de ce qui est. Nous prenons notre infiniment petite, notre microscopique expérience de tous les jours, pour la norme des choses. Nous appelons cela le bon sens. . . Oui ! si c'est le bon, celui qui mène droit en bas. C'est ce bon sens que Vinet appelle quelque part, « l'inspirateur des moments les plus vulgaires de la vie, et le génie des parties les plus lourdes de la société. » C'est le bon sens du charbonnier, enfin, si vous voulez. On parle de la foi du charbonnier. Croyez-vous donc qu'il n'ait pas aussi son incrédulité, le charbonnier ?

Allez lui dire que la terre tourne autour du soleil : il lèvera les épaules. Ne voit-il pas le contraire ? Allez lui raconter qu'à trois mille lieues d'ici, il y a des gens qui se promènent avec le ciel sous leur tête et la terre sur leurs pieds : il se fâchera probablement, et vous demandera si vous le prenez pour un niais. — Nous sommes tous plus ou moins entachés de ce vice, mes frères ; nous ne voulons croire que ce que nous pouvons voir. . . Eh bien ! soit. Seulement, il faut aller jusqu'au bout. Et prenez garde qu'il ne vous arrive ici de couler le moucheron en avalant le chameau. . .

Vous n'avez pas vu la résurrection de Jésus-Christ. Ni moi non plus. Donc, nous n'y croirons pas. Voilà qui est dit. Mais, d'autre part, il est entendu que nous croyons ce que nous voyons. Or, je m'en vais maintenant vous dire la chose que je vois et que nous voyons ensemble de nos deux yeux. Regardez bien.

Jésus a conçu un plan. Il en a entrepris l'exécution, et cette exécution a été couronnée du plus éclatant succès. Afin de vous rendre cette grande chose plus sensible, j'en emprunte le développement à un illustre orateur. C'est Bourdaloue qui parle, citant à son tour saint Augustin. — « Quand Jésus-Christ, à l'âge de trente ans, après une vie obscure et cachée, voulut enfin se manifester au monde et y vint prêcher une loi toute nouvelle, que prétendait-il ? La chose étonnante ! Il ne s'agissait pas moins que de faire un monde tout nouveau ; que d'abolir des superstitions plus anciennes que la mémoire des hommes, à qui les peuples tenaient tout leur bonheur attaché, qu'ils conservaient comme l'héritage de leurs pères, pour lesquelles ils combattaient avec plus d'ardeur que pour leurs propres vies, dont ils faisaient les fondements de leurs républiques et de leurs états. Il fallait les faire renoncer à des erreurs, que l'usage presque de tous les siècles avait autorisées ; qui se trouvaient appuyées de l'exemple de toutes les nations, qui favorisaient tous les intérêts de la nature, et dont la possession ne pouvait être troublée sans troubler presque l'univers. Voilà ce qu'il fallait ruiner. Mais qu'était-il question d'établir ? Une loi austère et incommode,

une foi aveugle, une religion contraire à toutes les inclinations de la chair. Quelle entreprise ! Et que fallait-il pour en venir à bout ? Il fallait s'exposer à avoir toutes les puissances de la terre pour ennemies, la sagesse des politiques, l'autorité des souverains, la cruauté des tyrans, le zèle des idolâtres, l'impiété des athées. »

« Si donc, demande là-dessus saint Augustin, Jésus-Christ, avant de faire sa première démarche et d'en venir à l'exécution de cette grande affaire, en eût communiqué avec un des philosophes de ce temps-là, homme de sens et de conseil, et qu'il se fut ouvert à lui, déclarant en outre qu'il ne voulait user d'aucun des moyens que fournit la prudence humaine et ne faisait aucun fond ni sur le crédit, ni sur les richesses, ni sur la doctrine, ni sur l'éloquence ; ce philosophe n'eût-il pas traité cette entreprise de chimère et de folie ? Voilà cependant ce qui s'est fait, et c'est la merveille que nous contemplons ! »

Qu'est-ce à dire maintenant ? — Seul dans le secret de sa pensée, avec une habileté surhumaine et une puissance de prévision qui confond, il a réussi à faire crouler toutes les anciennes superstitions indulgentes et naïves que l'humanité s'était données à elle-même, et qui abritaient complaisamment à la fois ses aspirations, ses inclinations et ses vices, pour leur en substituer une autre, calculée avec un art infini, s'emparant cette fois des âmes, les façonnant à son gré, les attirant d'abord comme une séduction, pour les maîtriser ensuite comme un joug. — Il a réussi à faire croire en un Dieu vivant, libre et saint, dont les décrets bizarres et capricieux doivent être de tous adorés comme les arrêts indiscutables de la sagesse même, et dont il faut bénir encore la bonté dans les derniers abîmes de la détresse et de la souffrance. — Il a réussi à faire croire en une vie à venir, inaugurée par un jugement terrible, conduisant à des éternités de joies ou à des éternités de peines, à laquelle, par conséquent, tout doit être ici-bas immolé. — Il a réussi à imposer une vie de renoncement et de sacrifices aussi contraires à la nature, pour le moins, que tous les prodiges appelés miracles. — Il a

réussi à commander pour sa personne même un respect inouï, à se faire attribuer un pouvoir surnaturel, et jusqu'à se faire adorer à la suite d'une prétendue résurrection. — Enfin, pour l'établissement de cette doctrine, il a fait couler le sang, des flots de sang, des fleuves de sang, et quel sang?... le sang de ses disciples, mes frères !

Mais un Dieu vivant, mais une vie à venir, mais une rétribution, mais une résurrection : tout cela ce sont des choses qui ne se voient pas, qui ne se sont jamais vues, de vains fantômes, par conséquent, sur lesquels il faut souffler aussi pour les faire disparaître avec le reste. Vous ne pouvez croire que ce que vous pouvez voir ! Que voyez-vous maintenant dans le succès de l'entreprise de Jésus-Christ ? Vous n'y pouvez voir qu'une seule chose désormais : Vous n'y pouvez voir que la plus colossale et surtout la plus cruelle mystification. L'humanité est victime de l'entreprise la plus ténébreuse, conduite avec la perfidie la plus consommée. Elle se débat sous l'étreinte de je ne sais quelle puissance du dehors, d'un véritable vampire, qui s'est attaché à son âme pour la dévorer ; c'est un rêve qui l'obsède, qu'elle ne peut plus dissiper et auquel en attendant, dans sa naïve illusion, elle sacrifie tout. Oh ! que ne lui a-t-elle pas déjà sacrifié !

Je ne sais quelle impression cette vue (car c'est bien ici la vue, encore une fois, la vue elle-même, la vraie vue, la vue de la vue), je ne sais quelle impression cette vue produit sur votre esprit. Quant à moi, prêtant l'oreille à cette parole dont la naïve profondeur me déchire : *Si nous n'avons d'espérance en Christ que pour cette vie seulement, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes*, je me retourne involontairement vers la figure de Jésus-Christ, et je la vois se revêtir insensiblement d'une grandeur nouvelle égale à la première, mais qui cette fois me glace et m'épouvante. Ce n'est pas un imposteur que j'ai devant mes yeux... c'est le génie... qui sait ? peut-être le Dieu de l'Imposture. — Ah ! n'a-t-il pas fait assez de victimes ? Réveillez-vous, vous qu'il séduit encore. Je mets devant vos yeux les soupirs, les larmes, le sang qu'il a déjà arrachés à tant de millions de

nos frères, et levant l'étendard d'une sainte révolte, avec vous je m'écrie :
S'il en est temps encore, écrasons l'infâme !

Vous ne voulez pas du surnaturel de la lumière ? Fort de cette évidence qui place l'âme humaine devant Jésus-Christ, dans l'alternative d'une haine absolue ou d'une totale adoration, je vous saisis, je vous entraîne, et ne vous permets plus de vous arrêter que dans le surnaturel des ténèbres !

Vous vous récriez, je le sais. Vous me redemandez comme votre bien que je vous enlève, maints lambeaux de la doctrine de Jésus-Christ, de sa morale, de son œuvre, que vous prétendez conserver, quoiqu'ils ne subsistent plus devant le principe qui vous fait rejeter sa résurrection. — Vous ne voulez pas croire ce que vous n'avez pas vu : mais cependant vous voulez bien croire en un Dieu personnel que vous n'avez jamais vu. — Vous ne voulez pas croire ce que vous n'avez pas vu : mais cependant vous voulez bien croire en une vie à venir que personne ici-bas n'a jamais vue. — Vous ne voulez pas croire ce que vous n'avez pas vu : mais cependant vous voulez bien croire en un plan de sagesse et de bonté, contredit tous les jours par ce que vous avez vu. — Vous voulez croire toutes ces choses, et vous arguez de son caractère surnaturel pour contester un fait, surnaturel il est vrai comme tout le reste, mais dont en raison même de son importance capitale en regard de tout le reste, Dieu a voulu qu'à l'exclusion de tout le reste, il vous fût attesté par les témoins les plus dignes de foi, et ne vous arrivât qu'étayé sur les bases de la certitude historique la plus convaincante !... Oh ! la rare, l'admirable, la sublime inconséquence !

Qui sait, qui sait s'il ne faudrait pas dire ici que vous ne voulez pas croire, précisément parce que vous avez peur de trop voir, ou de trop bien voir ? En tout cas, il est impossible que vous ayez échappé à cette impression qui transperce l'âme comme une épée : — Si Christ est ressuscité... Dieu ! c'est Dieu ! Je l'ai vu ! Il a passé ! Il était là ! — Oui, mes frères, si Christ est ressuscité, Dieu est là, il est en Christ, il a regardé, il a éclairé, j'ai presque dit il a jugé la terre ! — Si Christ est ressuscité, la mort n'est plus

qu'un voile, l'homme revit derrière, l'avenir l'attend, plus de doutes, plus d'incertitudes, partant plus d'excuses ! — Si Christ est ressuscité, toutes les paroles de Christ ressuscitent avec lui. Elles éclatent en véritables paroles de vie en dehors et au-dessus du temps. Passent les cieux et la terre ! les paroles de Christ ne passeront plus désormais ! — Si Christ est ressuscité, enfin, c'est le monde invisible tout entier qui s'éclaire ; c'est, après l'obscur clarté des étoiles, l'éclat du soleil qui resplendit soudain !

Or, nous n'aimons pas la trop grande lumière pour nos âmes. Le demi-jour nous convient. Un peu de clarté pour l'hôte invisible qui se souvient en nous de l'immortalité, mais un peu de ténèbres aussi, pour le vulgaire habitant de la terre, qui veut jouir à son gré de la vie pendant qu'il la tient ! — Un peu de clarté pour les prudentes prévisions du lendemain ; mais aussi un peu de ténèbres, pour les pressantes convoitises d'aujourd'hui ! — Il y a quelqu'un en nous qui mourrait dans des ténèbres absolues ; mais il y a quelqu'un aussi en nous qui mourrait dans la complète lumière. Et si nous ne voulons pas que notre âme périsse, nous ne le voulons pas non plus . . . du péché ! — Je l'ai nommé ! le péché ! c'est-à-dire la convoitise des yeux, la convoitise de la chair, l'orgueil de la vie, l'amour du monde frivole ou grossier, délicat ou vulgaire ; le péché, c'est-à-dire la terre, le temps, le moi, le présent siècle vivant en nous ; le péché, c'est-à-dire l'intérêt, l'ambition, la paresse, l'esclavage de l'habitude ou l'esclavage de l'opinion. Le péché ! Voilà ce qui ferme nos yeux à l'évidence et notre cœur aux plus touchants appels ; voilà ce qui jette incessamment des ombres sur les points trop brillants de la vérité ; ce qui tantôt rabaisse l'auguste figure du Christ, tantôt la relègue dans des hauteurs inaccessibles, toujours l'écarté, l'efface, travaille à la rendre insaisissable, de peur d'être saisi par elle. — Voilà ce qui, après avoir tenté vainement dans le cours des siècles de lui enlever tour à tour la couronne de sa divinité et l'humble chaussure de son humanité, se ravise aujourd'hui et concentre tous ses efforts sur le point précis de sa résurrection, sentant très bien que, lui contester cette gloire à la fois divine

et humaine, c'est mettre à bas tout le reste. Le péché, le péché, notre vieux séducteur, voilà l'ennemi que je cherchais depuis longtemps. Je le découvre à la fin, je le vois, je le reconnais.

Mais devant cet adversaire bien armé, maintenant que je l'ai démasqué, je vous l'avouerai, mes frères, je me sens tout à coup comme frappé d'impuissance, toutes mes forces s'écoulent, toutes mes ressources s'épuisent ; il n'y a plus ni raisonnements dans mon esprit, ni ressort dans mes facultés, plus de paroles, plus d'accents, mes bras tombent, et je me déclare vaincu ! — Et quand, au lieu du faible champion de la vérité qui après avoir combattu selon ses forces, vous fait ici l'aveu de sa défaillance, vous auriez devant vous, dans cette chaire, un des maîtres de la parole, que dis-je ? le génie même de la parole, arrivé à ce point, en face de cette dernière rencontre, il faudrait bien qu'il rendît aussi les armes et commençât franchement sa retraite. Quand le péché est dans la place, mes frères, il n'y a pas d'homme, il n'y a pas d'ange, il n'y a pas de puissance au ciel ni sur la terre, capable de convaincre une raison et de persuader un cœur l'un et l'autre si bien gardés. Dieu seul alors peut continuer la lutte, Dieu seul peut remporter la victoire. Nous parlions de surnaturel. Ah ! c'est ici surtout qu'il en faut ! Mais je crois au surnaturel, mes frères, j'y crois de toute mon âme. Et c'est pourquoi j'ai demandé à mon Dieu de prendre en main sa cause, et de remporter Lui-même, ici, sur vous, cette victoire, à laquelle je savais bien d'avance qu'il me faudrait renoncer.

Que ne puis-je, seulement, dans mon impuissance avouée et démontrée, vous donner encore une idée des ineffables privilèges qui vous attendent dans la foi en un Sauveur *mort, pour vos offenses et ressuscité pour votre justification* ? — Ah ! s'il fallait à nos âmes perdues un Esprit de régénération, il ne fallait pas moins ensuite à nos âmes régénérées une assurance de résurrection. Il leur fallait un guide, pour traverser les étroits défilés de la mort. Ce guide, je vous l'ai présenté. Mais qu'il est bien choisi ! Qu'il est bien celui que nos cœurs eussent demandé ! Admirez la sagesse infinie et

l'infinie bonté de Dieu dans cet adorable prodige de sa puissance infinie ! Combien n'était-il pas naturel, combien n'était-il pas dans l'ordre que le Fils de l'homme, le Saint et le Juste, l'Homme de douleurs, le héros, la victime, celui qui s'est plongé dans les ténèbres de la condamnation volontairement, par sainteté, par amour, pour en sonder les gouffres et en affronter les terreurs à notre place, combien n'était-il pas divinement sage, que Celui-là fût aussi pour nous le réel initiateur aux évidences de l'immortalité ? N'est-ce pas au Prince de la vie, au second Adam, venu pour expier les misères du premier, en s'enfonçant avec lui dans les régions de la mort, qu'il appartenait d'y retrouver pour lui le sentier perdu de la vie ? Nous trouvons cela si juste, si conséquent, si naturel (je répète à dessein ce mot-là) que nous ne comprendrions pas qu'il en pût être autrement. En contemplant sa mort, nous attendions déjà sa résurrection. En contemplant sa résurrection, nous attendons maintenant la nôtre, comme si déjà nous la voyions. Nous qui sommes *vivifiés avec Christ*, ne nous sentons-nous pas aussi *ressuscités avec lui*, comme dit saint Paul ?

Ah ! si, en nous réconciliant avec la mort, il ne nous réconciliait par cela même avec la vie, qui nous empêcherait de soupirer tous les jours et de toutes les forces de nos âmes, après l'heure bénie de notre délogement ? — Oh ! Là-bas ! là-bas ! de l'autre côté !... Ici nous donnons notre vie, là-bas nous la retrouverons. Ici nous semons avec larmes, là-bas nous moissonnerons avec chant de triomphe. Ici nous nous séparons sur des tombes, là-bas nous nous reverrons dans des lieux de délices. Ici nous portons des croix, là-bas nous recevrons des couronnes de gloire ! Ici nous mourons tous les jours avec Christ, là-bas nous régnerons éternellement avec lui ! — Et qu'est-ce donc qui nous sépare encore dans ce triste ici, de ce là-bas, tant et tant désirable ? C'est bien ce qu'il y avait une fois de plus effrayant et de plus épouvantable. Mais que tout est changé désormais !

Il existait jadis un cap fameux réputé le terme fatal de la navigation des mers. De tous ceux que les vents ou les courants avaient poussés



dans ses eaux, nul n'avait reparu, disait-on. C'était l'effroi des marins. On l'appelait le cap des Tempêtes! — Le premier, un hardi navigateur osa doubler résolument l'obstacle... Il avait ouvert la route des Indes-Orientales, conquis pour son pays les richesses du monde, et changé le cap des Tempêtes en cap de Bonne-Espérance!

Dans ce grand, dans ce beau, dans ce glorieux voyage de la bienheureuse éternité, où nous sommes tous engagés, mes frères, il y a aussi quelque part un promontoire sinistre à doubler. Mais donnons-lui désormais son vrai nom. Christ a débaptisé la mort le jour où, dans la mort elle-même, [il nous a mis en évidence la vie et l'immortalité!](#)

Amen!

V

Le Roi.

Pilate lui dit : Tu es donc Roi ?

Jésus répondit : Tu le dis.

Je suis Roi. Je suis né pour cela. (Jean.17.37)

Nous arrivons au terme de notre étude. Il ne nous reste plus qu'à en formuler rapidement les conclusions. Et ces conclusions sont si évidentes, qu'elles éclatent d'elles-mêmes. Le Fils de l'homme, si j'ose hasarder cette expression, a prouvé sa thèse. Il est sorti victorieux au sens le plus complet, le plus absolu du mot, de cette triple épreuve, à laquelle nous succombons tous : L'épreuve du péché, par sa perfection ; l'épreuve de la souffrance, par son sacrifice ; l'épreuve de la mort, par sa résurrection. Le fruit de cette victoire, c'est la Royauté.

S'il se fût éteint dans le sépulcre, toutes ses promesses, comme toutes nos espérances, s'y fussent éteintes avec lui. Ressusciter, c'était recevoir et laisser un témoignage ; le témoignage souverain de Dieu lui-même. C'était affirmer avec l'autorité indiscutable d'un fait, que la vie présente n'est pas une comédie qui finit quand les lumières s'éteignent, mais une scène solennelle, sur laquelle se joue, en définitive, le drame très réel de l'Eternité. Christ mort, il fallait faire comme les disciples : retourner à ses affaires

avec un grand souvenir de plus et une grande illusion de moins. Christ ressuscité, il faut faire comme eux aussi : il faut croire, se convertir, donner sa vie pour la retrouver. Voilà pourquoi la parole de la résurrection fut la grande affaire aux premiers jours, et jusqu'à la fin des temps restera, pour l'épanouissement de la vie éternelle ici-bas, ce que l'air et la lumière sont pour l'épanouissement d'une fleur. Néanmoins, c'est avant la résurrection que fut prononcé ce grand mot : *Tout est accompli !* Et pour saisir dans son vrai point de vue cette consommation de l'œuvre du Fils de l'homme, dont nous voulons chercher à nous rendre compte aujourd'hui, il nous faut revenir de quelques pas en arrière, et arrêter nos regards sur ce que j'ai déjà appelé le point culminant de sa carrière au sein de l'humanité, sur le point extrême de cette mort extraordinaire, où nous l'avons vu conduit par les nécessités mêmes de son humaine perfection, en attendant que vînt l'y ressaisir pour un triomphe définitif, la main glorieuse de la vivante éternité.

Vous avez déjà souvent été rendus attentifs à cet écriteau remarquable, qui fut placé (faut-il dire par ses plus aveugles ennemis ou par ses plus clairvoyants adoreurs ?) sur la tête de Jésus, lorsqu'il fut mis en croix. On y lisait dans les trois langues de l'univers : [Celui-ci est le roi des Juifs](#). Il n'y a que deux mots de trop à cette sentence. Pour qu'elle fût strictement vraie, il suffisait d'écrire : Celui-ci est le Roi. Du reste, l'erreur est plus apparente que réelle, car le roi qu'attendaient les Juifs, et qui leur avait été promis, ne devait pas être le roi de leur nation seulement, mais le Roi de la terre. Tous les peuples devaient, suivant les anciennes prophéties, se ranger sous son commandement.

Étrange et paradoxale évidence ! Ce crucifié, c'est le Roi, au sens vrai, absolu du mot ; le Roi de l'humanité, le Roi des rois. Toutes les grandeurs, je dis toutes sans exception, toutes les grandeurs devant lesquelles les hommes se sont prosternés, tombent dans la poussière à la seule apparition de cette majesté nouvelle. La grandeur des dieux la première, et étant la plus élevée c'est elle aussi qui tombe le plus bas. Où sont vos autels, vos

sanctuaires, vos images taillées, dieux de l'Olympe et du Panthéon, sur la terre que recouvre de son ombre grandissante la croix de Golgotha ? On a pu dire avec raison : les dieux s'en vont ! du jour où le crucifié est monté sur son trône d'ignominie. La grandeur des hommes aussi, celle de la puissance, de la gloire, du génie, car toute grandeur qui n'a pas consisté dans l'abnégation, a été par lui convaincue de folie et de petitesse, et toute abnégation véritable n'a plus été qu'un hommage lointain rendu à cet insurpassable prodige d'anéantissement et d'abnégation. Devant lui, en un mot, tout s'incline ou s'éclipse.

Et ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est que ce n'est point ici un jeu, une rencontre du hasard. Cette croix est véritablement un trône. Le crucifié règne parce qu'il est le crucifié. En raison même de la constitution du monde tel que le péché l'a fait, pour qu'il fût le roi, il fallait précisément qu'il fût le crucifié.

L'humanité innocente ne se fût prosternée, l'humanité régénérée ne se prosternerait que devant un Roi de gloire. L'humanité déchue, l'humanité en voie de relèvement ne pouvait se prosterner que devant un roi de douleurs et d'humiliations. Il ne faut pas dire que le Christ règne en dépit de sa croix, mais bien en vertu de sa croix. Il l'annonçait lui-même avec une profondeur et une netteté de prévision qui confondent l'imagination, lorsqu'il disait, tantôt à Nicodème : *Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle* ; tantôt à ses disciples : *Quand j'aurai été élevé j'attirerai tous les hommes à moi*. Quelques heures avant cette élévation d'un nouveau genre, Pilate lui demande : *Es-tu Roi ?* — *Je suis né pour cela*, répondit-il, comme s'il eût dit : *J'ai l'étoffe de la royauté ; j'en ai la vocation ; je n'en attends plus que le diadème et le sceptre*. C'est que la journée de sa crucifixion, en effet, fut la journée même de son couronnement ; ce jour-là, bien contre leur attente, les puissances de la terre se demirent entre ses mains, et le revêtirent des insignes d'une souveraineté nouvelle, devant laquelle elles

allaient toutes ou s'abaisser ou se briser. *Les rois de la terre*, avait dit le prophète, *consultent ensemble contre l'Éternel et contre son oint...* Ils s'entendent pour écraser de mépris, de torture, d'infamie, sur la montagne des supplices, celui qu'ils ont rejeté dans leur aveuglement. *Mais moi, dit l'Éternel, j'ai sacré mon Roi sur la montagne de ma sainteté. Je lui ai donné pour son héritage les nations, et pour sa possession tous les bouts de la terre. Maintenant donc, ô rois, ayez de l'intelligence. Juges de la terre, recevez instruction. Baisez le Fils, de peur qu'il-ne s'irrite. Oh ! que bienheureux sont ceux qui se retirent vers lui !*

Or ce règne, mes frères, n'est autre chose que la réalisation de son plan, tel que je vous l'exposais dans notre première conférence. Nous allons en étudier successivement la nature et la durée.

La nature du règne de Jésus-Christ, mes frères, je la définirai d'un mot : — Jésus-Christ est le légitime Souverain des âmes.

Dire cela, sans doute, c'est dire avant tout qu'il n'exerce qu'un empire consenti, librement accepté, sur un peuple de franche volonté. Toute idée de contrainte est contradictoire à l'idée même du règne de Jésus-Christ.

Il y a dans l'homme trois puissances qui viennent tour à tour au pied de sa croix, lui rendre le libre hommage de la plus absolue soumission : la conscience, le cœur, la pensée. Ces trois puissances sont tout l'homme. Qui s'en empare, s'est emparé de l'âme elle-même. Il est maître en ce royaume désormais.

La conscience est la première. C'est le ministère de la justice dans le gouvernement intérieur de notre vie. C'est elle qui édicte la loi du devoir et en sanctionne l'accomplissement. On peut lui résister : on ne saurait la démettre. Elle dit à la créature : Tu te dois, obéis ! C'est le plus noble et le plus précieux reste de ce sublime monument du passé, l'homme, que Cicéron a si magnifiquement défini dans son état actuel, en l'appelant

une âme en ruines. C'est à elle que notre illustre compatriote Jean-Jacques Rousseau, rendait témoignage, dans ces immortelles paroles : « Conscience, conscience, instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu. C'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions. Sans toi, je ne sens rien qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principes. »

Mais au pied de la croix, toute conscience s'incline, pour n'être plus qu'un docile interprète de l'évidence qui l'a subjugué. Elle ne parle plus tant qu'elle se recueille, pour comprendre une leçon toute nouvelle qui lui tiendra lieu désormais de tous ces précédents discours. — Cet être extraordinaire, couronné de justice et d'infamie, mourant parce qu'il nous aime, mourant parce que nous ne l'aimons pas, la captive, l'émeut, la trouble, lui arrache bientôt des soupirs et des larmes. On avait vu le pécheur pleurer de honte ou de remords, mais le juste, ou celui qui se croyait tel, pleurer de repentance et d'amour ; il fallait la croix de Jésus-Christ pour donner un tel spectacle au monde. Ici, je ne sais quelle puissance de Dieu va remuer jusqu'au fond les plus anciens souvenirs, les pensées les plus cachées, les choses les plus secrètes de l'âme, de manière à couvrir de confusion la conscience des vies les plus exemplaires en apparence. Comptez les pénitents qui viennent se frapper la poitrine en ce lieu, vous y rencontrerez à côté des derniers d'entre les hommes, les premiers d'entre les saints, et ce ne sont pas ceux-ci qui verseront les larmes les moins amères. Vous n'entendrez plus chacun accuser son frère, mais chacun s'accuser lui-même, comme obéissant à un nouveau genre d'émulation, et jaloux de se trouver le plus coupable entre les coupables. Et, véritablement, ce doit être un étrange spectacle pour ceux qui n'en ont pas la clef. Voici un homme, saint Paul, le plus honnête et le plus exemplaire entre les pharisiens modèles, plein de la plus juste opinion de lui-même, et bénissant Dieu de

ses vertus. Il rencontre sur son chemin la croix de Jésus-Christ : aussitôt il se met à parler de lui-même comme du *premier des pécheurs, vendu au péché, en qui n'habite aucun bien*. Et combien souvent cela ne s'est-il pas reproduit, mes frères ? Aussi souvent qu'une âme a été réveillée à salut par ce *seul nom donné aux hommes*, Jésus-Christ crucifié, et dans l'exacte proportion de la sincérité et de la profondeur du regard arrêté sur lui par elle.

Mais ne croyez pas qu'il brise les consciences pour les abattre, néanmoins. Nouveau prodige ! Il ne les brise que pour les relever, comme un cheval indocile, qu'on ne rend accompli qu'après l'avoir dompté. Nous disions naguère qu'il n'y a de vraie sainteté ici-bas qu'une sainteté crucifiée. Devant la croix de Jésus-Christ, cette vérité éclate, pour la conscience, avec l'évidence d'une révélation ou d'une découverte, dont elle s'empare soudain et qui lui ouvre à la fois toutes les perspectives du relèvement et de la perfection. Elle veut repasser elle-même par le drame sanglant du Calvaire, elle y entre, elle s'y associe, elle veut avoir part aux saintes douleurs de l'homme de douleurs en étant crucifiée avec lui. Elle est comme altérée enfin, suivant l'audacieuse expression de saint Paul, *d'achever ce qui reste des souffrances de Christ*. Et à mesure qu'elle se plonge dans cette source sacrée, elle y apprend tour à tour le renoncement, en s'associant au dépouillement du Fils de l'homme ; la soumission, en s'associant à cette volonté soumise ; l'esprit de sacrifice, en s'associant à ce don complet de soi-même. — De même que Christ se dépouille non en rejetant la vie, mais en la sanctifiant, le disciple apprendra à *user de ce monde comme n'en usant point*, et saura tour à tour *être dans, la pauvreté et dans la richesse, dans la disette comme dans l'abondance, toujours content de l'état où il se trouve*. — De même que Christ se soumet à la dispensation la plus injuste en apparence, non comme à une aveugle nécessité, mais comme à une sage volonté de son Père, le disciple verra aussi en toutes choses la sainte volonté du Maître des choses, et par la manière dont il acceptera les plus mystérieuses épreuves, saura les faire concourir à son plus grand bien, non moins sûrement que les plus rares

bénédictions. — De même que Christ résume son œuvre entière dans le don de lui-même, qu'il met sa vie en oblation pour les siens, et ne recule pas devant le dernier supplice pour les arracher à la condamnation, le disciple se sentira peu à peu enlevé à lui-même, il comprendra que la charité consiste à donner sa vie, et qu'en Christ nul ne vit pour soi-même, mais pour Christ, c'est-à-dire, ainsi qu'il nous l'a demandé, pour ces membres souffrants de son corps qu'il nous a laissés à chercher, à soulager et à sauver ici-bas après lui.

On verra enfin ce qui ne s'était jamais vu. On verra le saint, image toujours plus ou moins imparfaite d'une réalité qui se détache dans l'esprit avec la plus éclatante précision. Quel est le chrétien si peu avancé qui ne dise au fond de son âme : *Pour moi, vivre c'est Christ ?* Ah ! que nous en sommes loin sans doute encore, de cette vie qui est Christ ! Mais pour élevée qu'elle soit au-dessus de nous, que l'idée nous en apparait claire cependant, pratique, réalisable, dans le fond de nos aspirations et de nos pensées ! — Je n'en appelle pas seulement aux chrétiens convaincus, j'en appelle aux indifférents, j'en appelle aux adversaires eux-mêmes, et je leur arrache cet aveu : *Christ est la lumière intérieure qui éclaire tout homme venant au monde*, une lumière qui ne sera jamais dépassée. Il est à la conscience ce que la conscience est à l'homme. Il est le maître des consciences ; disons mieux : il est la conscience elle-même de l'humanité. — Sur ce premier trône vacant au dedans de nous, il s'est assis, il y règne, et nul rie l'y remplacera jamais.

Un second centre en nous, c'est le cœur, rarement d'accord avec la conscience, habituellement même en lutte avec elle. — Jésus n'y établit pas moins légitimement son empire : il règne par l'amour après avoir conquis par la repentance.

Avez-vous quelquefois réfléchi, mes frères, à ce phénomène unique, touchant, admirable, des attachements que le Fils de l'homme a su créer pour son nom et sa personne au sein de l'humanité ? Un illustre orateur^a,

a. Lacordaire

frappé du caractère éphémère de toutes nos affections qui semblent n'être, même les meilleures, que des essais avortés condamnés à se dissoudre au plus tard dans les ombres glacées du sépulcre, s'est plu à relever dans une page presque sublime, le caractère si différent de celles qu'a su de tout temps inspirer Jésus-Christ. — « Il y a un homme, dit-il, dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie ; et qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes... Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage... Il y a un homme mort et enseveli dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des milliers d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternant au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et dans sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est toi, ô Jésus... dont le nom seul, en ce moment ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que je ne me connaissais pas. »

Voilà le fait. Il nous frappe peu parce que nous sommes accoutumés à le contempler. Mais qu'un instant d'attention va nous le rendre admirable !

Gagner un cœur, n'est-ce pas la chose du monde la plus rare et la plus difficile ? Gagner un cœur, le cœur d'un seul homme ; obtenir non pas une

affection de caprice ou d'intérêt, mais le don permanent, le sacrifice entier d'un cœur... pouvons-nous espérer jamais y être réellement parvenu ? Placez-vous devant cette entreprise, comme en étant l'objet. Votre cœur est la conquête à laquelle aspire un de vos semblables. Quel art ne faudra-t-il pas qu'il déploie dans ses approches ! Comme vous allez vous marchander ! Quelles réserves intérieures ne ferez-vous pas, inévitablement enclin à ne vous donner que conditionnellement, toujours prêt à vous reprendre (ce qui n'est déjà plus se donner) ? Puis que d'influences viendront ensuite user ce sentiment : le temps, l'habitude, l'absence, la présence, la fatigue, les déceptions, les exigences réciproques !... Faisons notre confession, mes frères, faisons-la sans réticences, pour relever la gloire de ce Sauveur qui réclame comme son bien le don entier, absolu de notre cœur, et le cœur de tous les hommes, et des hommes de tous les temps, et qui réussit à l'obtenir dans la même mesure exactement, où il réussit à convaincre leurs consciences de péché et à les relever en les sanctifiant.

Mais quels attraits, quels charmes, quelles ressources jusqu'à lui inconnues de séduction et de conquêtes emploie-t-il donc pour opérer ce prodige ? Quelles séductions, mes frères ! Ne semble-t-il pas qu'il ait fait la gageure de heurter de front toutes les inclinations et de réussir contre toutes les règles de l'amour ? Le prophète a dit de lui : *Il n'y a rien en lui à le voir qui le fasse désirer*. Jamais parole fut-elle plus vraie que celle-là, à juger selon la pente -naturelle et ordinaire des choses ? — Les hommes aiment ce qui leur rappelle la volupté des sens : il ne leur présente que des images de mortification et de souffrance. — Les hommes aiment la beauté : il leur présente un spectacle d'horreur. — Les hommes aiment le succès, le triomphe : il leur présente le symbole de la plus humiliante défaite. — Et pourtant, le cœur de l'homme est ainsi fait. Mais qui l'eût supposé ! La beauté est une grande chose : mais il y a pour le cœur de l'homme quelque chose au-dessus de la plus éclatante beauté. — Les affections naturelles sont une grande chose ; mais il y a pour le cœur de l'homme quelque chose

au-dessus des affections naturelles les plus tendres ; il y a pour la mère quelque chose au-dessus de son enfant ; il y a pour l'épouse quelque chose au-dessus de son époux. — L'enthousiasme du génie est une grande chose ; on se presse sur les pas des grands hommes, on les regarde avec une admiration presque superstitieuse ; mais il y a pour le cœur de l'homme quelque chose de plus grand que l'auréole des plus grands hommes dans le plus grand prestige de leur gloire. Et qu'y a-t-il donc pour le cœur de l'homme au-dessus de tout ? Au-dessus de tout, mes frères, il y a le crucifié. Mais au-dessus de toi, ô Jésus, pour le cœur de l'homme, il n'y a rien !

On sait combien cette considération avait frappé l'empereur Napoléon, cet homme qui s'y connaissait en hommes. Dans la solitude de Sainte-Hélène, revenant sur son passé, méditant l'histoire des plus illustres d'entre les héros de l'humanité, et comparant les sentiments qu'ils ont inspirés à ceux qu'à su inspirer Jésus-Christ, il y trouvait un tel contraste qu'il ne lui en fallait pas davantage pour conclure sans hésitation au caractère surnaturel et divin du Sauveur. — « Le Christ parle, disait-il, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang, par une union plus intime, plus sacrée, plus impérieuse que quelle union que ce soit. Il allume le flambeau d'un amour, qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour. — Les fondateurs de religions n'ont pas même eu l'idée de cet amour mystique qui fait l'essence du christianisme sous le beau nom de charité. — C'est qu'ils n'avaient garde de se lancer contre un écueil. C'est que dans une opération semblable, se faire aimer, l'homme porte en lui-même le sentiment profond de son impuissance. Aussi le plus grand miracle du Christ, sans contredit, c'est le règne de la charité. — Tous ceux qui croient sincèrement en lui ressentent cet amour admirable, surnaturel, supérieur, phénomène inexplicable, impossible à la raison et aux forces de l'homme, feu sacré donné à la terre par ce nouveau Prométhée, dont le temps, ce grand destructeur, ne peut ni user la force, ni limiter la durée. Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage,

parce que j'y ai pensé souvent. Et c'est ce qui me prouve absolument la divinité du Christ. »

Enfin, la dernière puissance de l'homme, celle de l'esprit, vient encore à la suite, et je le dis avec intention, à la suite des deux autres, rendre hommage à Jésus-Christ.

Je sais bien qu'en énonçant cette troisième souveraineté du Fils de l'homme, je provoque peut-être un sourire d'incrédulité chez plus d'un de ceux qui m'écoutent. — Quoi ! le Maître des intelligences, celui qui s'écrie : **Heureux les pauvres en esprit !** qui choisit pour ses premiers adeptes des pêcheurs et des ignorants ! qui dit lui-même de sa doctrine : **Je te rends grâces, ô mon Père, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux savants, pour les révéler aux petits et aux enfants !** — Il est convenu, parce que Jésus n'a pas dédaigné les plus humbles intelligences, qu'il est lui-même digne de ce dédain dont les esprits supérieurs se plaisent à envelopper l'immense majorité de leurs semblables. On ne réfléchit pas que c'est là le signe le plus extraordinaire et le plus évident de la vraie royauté intellectuelle, que de comprendre toutes les intelligences, pour les éclairer toutes de la même lumière.

Ne m'alléguez pas vos philosophes et la profondeur de leurs conceptions, car c'est précisément dans cette profondeur inaccessible de leurs conceptions, que je trouve le plus palpable témoignage de leur impuissance radicale, dans cette entreprise ardue de fonder la souveraineté intellectuelle. On connaît ce mot fameux d'un de ceux qu'on a appelés les maîtres de la pensée moderne, et qui sur son lit de mort, entouré de ses plus illustres disciples, leur disait avec tristesse : — « J'emporte un regret dans la tombe, c'est de n'avoir été compris que d'un seul homme au monde, encore ne m'a-t-il compris qu'à moitié. » Est-ce là ce que vous appelez conquérir les intelligences et fonder la royauté universelle de la pensée ?

Et remarquez que cette parole n'est point un accident. Sous son appa-

rence de naïveté, elle exprime un fait général, et chaque philosophe en aurait pu dire autant, en raison même de la profondeur et de l'originalité de ses conceptions. Le plus sage des sages, Socrate, laisse un représentant de sa pensée, Platon, qui la comprend à sa manière et la modifie à son gré, pour laisser après lui un disciple, Aristote, qui lui fait subir un nouveau travail de transformation, que ses disciples à leur tour reprendront, jusqu'à ce que les écoles les plus diverses, les plus opposées, les plus adverses, le blanc et le noir enfin, apparaissent sur le théâtre mouvant de la philosophie comme les fruits contradictoires du même arbre que le premier avait planté. C'est que chacun, s'établissant dans son propre esprit et suivant par son propre travail la pente de son propre développement, se fait de sa propre pensée un royaume, où il règne sans doute, mais en monarque solitaire ; c'est que chacun de la sorte ne répand autour de lui qu'une lumière relative, toute empreinte de sa personnalité et de son génie, imparfaitement reçue des premiers qu'elle éclaire, et de nature à s'altérer inévitablement au contact d'autres esprits ; c'est que chacun, comme il est naturel, se reprenant lui-même pour point de départ, et voulant construire à son tour un édifice, met sa gloire à bâtir sur les ruines de ses devanciers. — De là ce flux et ce reflux de la pensée humaine, oscillant éternellement entre des pôles invisibles que la sagesse éternelle semble avoir voulu lui donner pour limites, comme elle posa des bornes à l'océan ; de là ces gigantesques évolutions que les siècles recommencent tour à tour sans se lasser jamais, mais sans aboutir non plus jamais à une conclusion définitive, où l'esprit puisse enfin trouver son équilibre et se reposer dans son assiette : spectacle grandiose, vrai travail de Titans, par les prodigieux efforts qu'il suppose, comme par les prodigieuses rechutes qu'il subit périodiquement dans sa vaine tentative d'escalader le ciel.

Le ciel, le ciel de la pensée comme de tout le reste, le repos dans la vérité, le ciel, voilà ce que Jésus donne, mais il le donne à tous avec une égale libéralité. Il le montre en pleine lumière. Le privilège des simples, et

ne le dédaignons pas, mes frères, sera d'y atteindre de plain-pied, en s'en remettant à Lui ; le privilège du génie, et ne le dédaignons pas non plus, sera d'y atteindre sous sa conduite, en y appliquant dans le plus héroïque effort, les plus vastes ressources des plus vastes intelligences. Vous verrez arriver ensemble à l'école de Jésus-Christ, répétant la même leçon qui satisfait et réjouit également en eux la noble faculté de penser, et le simple artisan dont l'esprit s'éveille, et le docteur profond de ce siècle dont l'esprit se repose, en apprenant à la balbutier. — Combien ont refait après lui les expériences d'un saint Augustin ! C'était une chose commune dans les premiers siècles de l'Église, que de voir des intelligences fatiguées, après avoir essayé tour à tour de toutes les philosophies, venir humblement s'abriter sous la parole de Jésus-Christ, comme des navires battus, entrant au port après l'orage. — Si les ministres de Jésus-Christ comprenaient bien ici leur tâche, si dans un esprit de paix et de fidélité, en même temps que de respect pour la pensée humaine, ils savaient mieux témoigner des hautes satisfactions, des pures et ineffables jouissances, que le commerce de Jésus-Christ procure aux plus nobles facultés de l'âme ; qui nous dit que dans notre siècle à tant d'égards semblable au siècle de la décadence grecque et romaine, dans notre siècle à bout d'opinions, tourmenté, surmené et comme condamné aux travaux forcés d'une pensée stérile, on ne verrait pas se renouveler cette pêche miraculeuse, qui, en retirant du naufrage de la fausse sagesse tant de génies découragés, donna jadis à l'Église ses plus brillantes lumières et ses plus fermes soutiens ?

Oui, il y a un noble labeur, il y a un labeur sacré de la pensée ; il y a une périlleuse, mais toujours légitime et toujours louable ambition des pures facultés de l'intelligence dans la recherche et la méditation de la vérité. Ne décourageons pas l'esprit, mes frères ! Ne décourageons pas l'esprit, même lorsqu'il s'égare ! Décourager l'esprit, c'est encourager la matière, c'est commettre un crime de lèse-humanité. Mais rappelons, rappelons par nos enseignements, rappelons par notre exemple, rappelons par notre

sereine et enviable possession de la vérité, que Jésus ne parle pas moins en maître dans ce domaine que dans les autres. On a dit admirablement que les grandes pensées viennent du cœur ; n'était-il pas dans l'ordre que la reine des pensées procédât de ce cœur roi, auquel tous les cœurs déjà sont contraints de rendre hommage ?

Ce n'est bien d'ailleurs qu'en nous demandant nos cœurs qu'il nous demande aussi nos pensées. Ce qu'il veut de nous pour y établir son règne, en effet, c'est non l'abdication de la raison elle-même, (gardez-vous de le croire, gardons-nous de le donner à penser,) mais bien l'abdication du sens personnel, de l'esprit propre, l'abdication de l'orgueil, de la présomption, du préjugé, de la préoccupation terrestre, de tout ce qui asservit la raison, en un mot, ou en fausse la direction. Ce n'est pas un esclavage qu'il nous apporte, lui-même l'a déclaré, c'est un affranchissement : — **La vérité vous affranchira !** dit-il. — Et que les mots ne vous trompent pas, mes frères ! Les vrais libres penseurs ne sont pas ceux qui font la guerre à Jésus-Christ. Que l'apparence des choses ne vous trompe pas non plus ! On crie bien haut aujourd'hui à la défaite de Jésus-Christ sur le champ de bataille des idées. Croyez-vous donc assister à la première de ces révoltes insensées ? Croyez-vous qu'au siècle dernier, croyez-vous qu'au siècle de la renaissance, croyez-vous qu'au siècle des gnostiques, croyez-vous que dans tous les siècles, il n'y ait pas eu des entreprises de l'intelligence follement égarée contre cette lumière des intelligences ?... Nuages qui ont passé devant le soleil, sans obscurcir son éclat, ni ralentir un instant son cours majestueux ! Vous entendrez de prétendus sages crier sur les toits que le christianisme a fait son temps ; vous entendrez des écoles de scepticisme nier qu'il y ait une vérité ; vous entendrez des écoles de matérialisme nier l'esprit ; vous entendrez des écoles de panthéisme nier Dieu... Quand il serait vrai que le mal est aussi étendu que le bruit, cherchez bien cependant ! Vous trouverez quelque part un enfant à genoux qui répète : *Notre Père !*... Cet enfant conserve le dépôt de la vérité pour les philosophes et les penseurs

profonds de l'avenir. — Jésus est au centre ; on a beau s'égarer un temps à la circonférence, il faut bon gré mal gré toujours en revenir à Lui. L'esprit de l'homme a pris cette pente, il ne la quittera plus.

Ainsi viennent les trois puissances qui sont en nous, rendre hommage au Fils de l'homme, comme trois ministres qui s'inclinent devant leur légitime Souverain. Mais savez-vous bien ce que c'est que le triple et libre hommage de la conscience, du cœur et de la pensée ? Cela s'appelle l'adoration. Quand l'homme a donné cela, il a tout donné. Il s'est donné lui-même. Et telle est la nature du règne de Jésus-Christ, l'homme a retrouvé son Dieu en trouvant un tel homme. Règne de Dieu, règne de Christ : une même chose dans le langage de l'Évangile.

Avoir déterminé la nature du règne de Jésus-Christ, c'est en avoir déterminé la durée, car un empire fondé sur l'âme humaine, c'est un empire fondé sur le roc. Tant que l'homme sera l'homme, tant qu'il y aura en lui cette triple base : la conscience, le cœur, la pensée ; Jésus en sera le Roi. Les défaillances du règne de Christ désormais, sont les défaillances de l'humanité, et les triomphes du règne de Christ, les progrès et les triomphes de l'humanité elle-même.

On a remarqué avec raison que ce qui avait fait la fortune des conquérants célèbres dans l'histoire, c'est l'art ou le génie avec lequel ils avaient su s'emparer des aspirations et du génie même des peuples qu'ils conduisaient à l'accomplissement de leurs desseins ambitieux. Rien ne résiste à une nation qui s'est incarnée dans un homme ; rien ne résiste à un homme qui s'est fait pour un temps la tête et le cœur, le vivant représentant d'une nation. Qu'il s'appelle Alexandre ou Napoléon, il obtiendra des prodiges de ceux qui se dévouent à lui, parce qu'ils se reconnaissent eux-mêmes, mais glorifiés en lui. Et il ne faudra rien moins que les fautes les plus énormes et les catastrophes les plus inouïes pour rompre le charme de cette magique alliance, qui menacerait presque autrement l'équilibre du monde.

Quelle ne sera donc pas la puissance surhumaine de Celui qui a su s'emparer, non d'un peuple et de ses entraînements éphémères, pour le conduire en le séduisant aux fins insensées d'une ambition toute personnelle ; mais de l'âme humaine elle-même, dans son fond permanent, pour la conduire en la régénérant à la conquête de sa gloire légitime et de son immortel relèvement ! Ah ! des obstacles se dresseront sans doute, gigantesques, incessants, toujours menaçants. Le prince de ce monde voudra retenir sa proie, et mettra tout en œuvre pour empêcher qu'elle lui soit ravie. Mais l'entreprise est conçue dans de telles conditions que **les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle**, et que l'homme disparaîtrait plutôt de la surface de la terre que de faire défaut aux plans victorieux du Fils de l'homme.

De là cet étonnant spectacle que présente dans l'histoire de l'humanité, l'histoire unique de l'établissement et des développements du règne de Jésus-Christ. Voilà une puissance contre laquelle tout s'élève, et qui triomphe de tout naturellement et avec la supériorité majestueuse d'une véritable force des choses. Voilà pour la première fois une puissance qui n'a rien à emprunter aux moyens ordinaires par lesquels toute puissance s'établit, ni rien à redouter des ennemis ordinaires par lesquels toute puissance se détruit tôt ou tard sur la terre.

Le premier de ces moyens, le premier de ces ennemis, c'est la force. Les empires se fondent par la force jusqu'au jour où la force les renverse. Tel fut le colosse de Rome, ce monstre de fer qui parvint un moment jusqu'à écraser le monde entier sous le poids de sa masse, et qui semble n'avoir reçu de la Providence le mandat d'exister, que pour mettre à l'épreuve au point de son extrême force, le peuple de Christ au point de son extrême faiblesse. — Qu'étaient les premières armées du crucifié quand elles se répandirent sur la terre ? Une poignée de brebis lâchées au milieu des loups ; quelques hommes dispersés, artisans de leur métier, s'appelant eux-mêmes *les choses faibles du monde, les balayures du monde, les choses qui ne sont point*, réussissant

dès leurs premiers pas à soulever contre eux toute entière, la plus effrayante machine de destruction qui ait jamais fonctionné sur la terre. Ils sont saisis, broyés, vont disparaître. . . mais non ! la partie n'est pas égale. Tertullien l'a dit : « Le sang des martyrs est la semence de l'Église. » La faiblesse aura le dessus. Deux siècles de persécutions seulement : et Rome comptera plus de chrétiens que de soldats dans son empire. Dix-huit siècles d'efforts, dix-huit siècles à recommencer l'épreuve : et la force, à la fin, laissera tomber son bras en disant : Je renonce ! — Alléguerez-vous que l'Église, dans ses plus mauvais jours, a quelquefois tenté de prendre en mains cette arme, dont elle n'aurait jamais dû connaître que les menaces ou les coups ? Ah ! quand elle a voulu s'appuyer sur la force, c'est bien alors qu'elle a trouvé dans la force ses plus grands périls. Et plus elle voudra assurer ses triomphes dans le monde, plus il faudra qu'elle redevienne, ainsi qu'aux premiers jours, la chose faible de ce monde, la chose souffrante, soumise, mais libre, comme l'âme est libre quand elle croit.

Le second moyen par lequel se recommandent ici-bas les puissances qui s'établissent, le second ennemi qui les menace tôt ou tard dans leur crédit, c'est le prestige, ce qui éblouit les yeux, ce qui étonne l'esprit, séduit l'imagination ; prestige de l'art, de l'habileté, de la science. Toutes les fausses religions ont eu leur prestige jusqu'au jour où, ce prestige tombé, leurs prêtres ne pouvaient plus se regarder sans rire. Demandez-vous quel a été le prestige de cette puissance qui s'appelle le christianisme ? Son seul prestige a été de n'en point avoir. Ce qu'il a présenté de plus étonnant, de plus éblouissant dans les jours de son apparition, et ce qui surprendra toujours le plus en lui, quand on voudra l'examiner de près pour le bien connaître, c'est sa simplicité même, son extraordinaire pour ne pas dire choquante simplicité. — Qu'offre-t-il aux regards, qu'offre-t-il à l'imagination, qu'offre-t-il à l'intelligence ? Allez bien au fond. Il offre cette image sanglante du crucifié qui était *scandale aux Juifs, folie aux Grecs*, et dont ses adversaires ont tant exploité contre lui le ridicule et l'odieux. — Tout est là cependant. C'est

là-dessus que les yeux doivent toujours se fixer et l'esprit toujours s'exercer. C'est là, suivant l'expression de saint Paul, sa force et sa sagesse, (*sagesse de Dieu, il est vrai, puissance de Dieu à salut pour ceux qui croient !*) — Ne vous arrêtez pas aux pompes presque païennes dont une partie si considérable de la chrétienté le recouvre dans son culte : Prestige ! cela, j'en conviens, mais prestige menaçant, prestige qui l'eût mille fois étouffé, sans la vertu cachée qui l'a fait sortir vivant pour nos pères de ce cercueil doré, et ne lui permet pas d'y périr absolument, même pour ceux qu'égarèrent encore leurs fausses traditions. — Ne vous arrêtez pas non plus au retentissement étourdissant de tant de spéculations célèbres, anciennes ou modernes, qui se sont disputé son nom dans le cours des siècles : Prestige ! encore, cela, mais prestige menaçant, prestige d'une *science faussement ainsi nommée*, qui sous toutes les formes, à toutes les époques, a tenté de glisser l'erreur dans le sanctuaire et jusque sur le trône de la vérité, et qui y aurait réussi mille fois si l'âme humaine, avec ses besoins profonds toujours les mêmes, n'avait été là, redemandant son bien, en même temps que son Roi veillait pour le lui conserver. Dans un monde qui n'a de vie, semble-t-il, que pour l'éclat et la nouveauté, qu'elles séductions n'a-t-on pas essayées contre l'austère ascendant de Jésus-Christ et pour lui enlever les cœurs qu'il s'attache en les sauvant ! Mais une puissance plus puissante que toutes les puissances de la séduction a toujours dissipé, dissipe et dissipera toujours comme en se jouant, les mirages trompeurs que chaque siècle à son tour, dans le monde de l'esprit et dans le monde des sens, cherche à lui opposer.

Le temps enfin, auquel Jésus-Christ ne doit rien, puisqu'il est apparu dès le premier jour ce qu'il sera jusqu'à la fin, et que si tout dans le temps a préparé son avènement, rien cependant ne l'explique, parce que rien ne l'a produit ; le temps qui n'a rien fondé, ici, ne détruira rien non plus. — Avez-vous quelquefois réfléchi à l'attitude du temps devant Jésus-Christ ? Chose bien saisissante ! Le temps, le grand ennemi, comme l'a nommé un diplomate célèbre, cette foudre lente qui n'épargne rien, comme on a dit

encore, le temps, qui use tout, ruine tout, renverse tout, enterre tout, les empires comme les systèmes, les monuments d'idées comme les monuments de pierres ; le temps, à la rencontre de Jésus-Christ s'arrête, il a reconnu un maître et change soudain toutes ses habitudes. Pour la première et la dernière fois, il va s'employer à ce qu'il n'avait jamais fait. Une chose lui est confiée, qui ne vieillira point entre ses mains ; il prendra soin lui-même en la respectant, de lui conserver l'éclat d'une jeunesse inflétrissable. Voilà une chose, la première et la seule assurément, dont on dira que sous la garde du temps, tout en devenant ancienne, elle n'a jamais cessé pour cela d'être toujours nouvelle. Voilà une chose, Jésus-Christ et son Eglise, que le temps portera désormais avec amour par dessus le torrent des siècles, pour la déposer intacte sur les rivages de l'Éternité, comme les eaux du déluge portaient l'arche au-dessus des abîmes où s'engloutissaient les ruines de l'ancien monde. Que dis-je ? Voilà une chose, que le temps lui-même, sans l'altérer, grandit tous les jours, lui apportant sans cesse de nouveaux renforts et de nouveaux appuis. Tous les progrès, en effet, toutes les conquêtes de la civilisation servent ensemble le règne de Christ, qui à son tour accélère de tout son poids cette marche en avant de l'humanité désormais enchaînée au char de ses destinées.

Travaillez donc, vous tous les agents du progrès dans les sociétés humaines ! Travaillez, savants, consumez-vous dans les veilles ; pénétrez par vos calculs dans les splendeurs du firmament, descendez dans les entrailles de la terre ; arrachez à la nature ses secrets, décrivez-nous ses merveilles, faites-nous toujours mieux connaître l'admirable harmonie qui préside à ses lois. — Travaillez, industriels, rapprochez les classes, rapprochez les nations ; imaginez des moyens toujours plus rapides de franchir l'espace et de publier la pensée ; vous ne ferez plus que donner sans cesse de nouvelles ailes à *cet ange qui vole par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel pour l'annoncer à toute la terre*. — Travaillez, érudits, pâlissez sur vos livres, faites-nous connaître toutes les langues de la terre, et l'histoire de toutes

les nations, leurs mœurs, leurs traditions, les souvenirs de leur passé et les aspirations de leur avenir. — Travaillez, vous-mêmes aussi, qui présidez au commerce du monde. Envoyez vos navires par delà des mers, vous n'en rapporterez plus désormais les richesses qui se corrompent, sans y avoir porté en échange les richesses qui subsistent en vie éternelle. — Travaillez, enfin, vous toutes les créatures ensemble ; le Fils de l'homme vous a enrôlées en même temps qu'il a enrôlé l'âme humaine. Travaillez, travaillez ! personne ici-bas qui ne soit en définitive ouvrier de son règne et soldat de ses conquêtes !

Nous aussi, mes frères, et qu'on le sache bien ! nous les premiers, nous nous réjouissons de tout vrai progrès des lumières, et de tout fécond déploiement de l'activité humaine. Nous y applaudissons dans le plus sincère élan de nos cœurs ; nous y poussons de toute la force de nos bras. — Aveugles, ceux qui méconnaissent l'étroite solidarité qui unit irrévocablement la cause de Jésus-Christ à tout mouvement de vie sur la face de notre planète ! Ils y travaillent eux-mêmes aussi sans doute à leur manière, mais comme la digue qui ne retient le torrent qu'à la condition de précipiter son cours. Quand Rome a voulu arrêter la pensée, elle a fait éclater la bienheureuse réformation ! Qu'on mette encore une fois des entraves aux légitimes aspirations de l'humanité, on aura préparé de nouveau, n'en doutez pas, quelque triomphe inattendu à la cause sacrée de l'affranchissement de l'humanité et de sa régénération en Jésus-Christ. . . Tant il est vrai que *toutes choses concourent ensemble au bien de ceux que Dieu a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils !* Tant il est vrai que le jour se prépare, il approche, il est là ! où suivant les prophéties de l'Ancien comme du Nouveau Testament, toutes les nations ensemble se prosterneront devant le Sauveur du monde, et où la connaissance de Jésus-Christ couvrira la face de la terre, comme le fond de la mer est recouvert par les eaux.

Mais que parlons-nous de la terre ? La terre n'est qu'un lieu d'attente et de préparation. Ce n'est pas ici que s'accomplissent les éternelles destinées

de l'humanité. — Christ est ressuscité ! Avec lui l'homme survit à la mort. Ouvrons enfin les portes du temple de l'avenir.

Après la mort, dit saint Paul, suit le jugement. Et Jésus-Christ lui-même nous parle en ces termes dans cette solennelle et suprême manifestation de son règne : — *On verra, dit-il, le Fils de l'homme environné de sa gloire et accompagné de tous ses saints anges. Alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Et toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs. Et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa droite. Venez, vous, les bénis de mon Père, possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. . . Et il dira à ceux qui sont à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel préparé pour le diable et pour ses anges. . . Et les méchants iront aux peines éternelles, mais les justes iront à la vie éternelle.* — Images, direz-vous, figures !. . . Oui, grandes et solennelles images de la plus grande et de la plus solennelle des réalités ! Respectons-les, ces images que Dieu lui-même a tracées pour nous de sa main, ne pouvant se faire comprendre autrement de notre infirmité actuelle. — Jugement, trône, livres ouverts, sentences prononcées et suivies d'un éternel accomplissement ! Ce sont là les sublimes monuments de l'avenir, comme les récits de la création et de la chute sont les vénérables monuments du passé. Gravons-les dans notre entendement, tenons-y nos regards constamment arrêtés comme devant les perspectives certaines du moment le plus solennel de notre existence. Il n'y a que des esprits bien légers ou bien superficiels qui, sous prétexte de je ne sais quelle fausse spiritualité, en répudient les impressions si saisissantes et les enseignements si pressants.

D'ailleurs ne sentez-vous pas quelles imposantes réalités se cachent, ou si vous aimez mieux se découvrent sous le manteau de ses prophétiques révélations ? C'est devant ces réalités que je me place et que je voudrais vous laisser avant de prononcer le dernier amen de ces entretiens, que Dieu

amène aujourd'hui à leur terme.

J'y découvre en premier lieu, j'y vois éclater la gloire souveraine et éternelle de Celui, qu'avec l'Écriture nous avons appelé jusqu'ici le *Fils de l'homme*, mais auquel l'Écriture donne un autre nom, quand elle l'appelle indifféremment aussi le *Fils de Dieu*. Fidèle à notre programme, nous nous sommes strictement renfermé dans l'étude du caractère humain et de l'humaine destinée de Jésus-Christ, quoique plus d'une fois sans doute vous ayez été sur le point de laisser échapper le cri d'adoration que je voulais réserver pour le moment où il ne pourrait plus se contenir dans nos âmes subjuguées. Maintenant, les voiles se déchirent. Nos yeux s'ouvrent. — Quel est donc Celui que vous contemplez sur le trône du jugement à venir, consacré dans ce suprême et supranaturel ministère, par cette parole : **Le père a donné au Fils tout pouvoir pour juger, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père ?** — Un homme ?... Oui sans doute, mais quel homme ! Vous le connaissez désormais, vous avez lu dans son âme, et suivi ses pas dans le sentier de la vie. Vous l'avez vu dans la perfection de sa justice, dans le mystère de ses souffrances, dans le triomphe de sa résurrection. Quel est cet homme à qui tout homme doit regarder pour vivre ? Quel est cet homme unique entre les hommes ? Quel est cet homme, dont le nom seul mis ou ôté dans le monde, en fait la lumière ou les ténèbres, la sainteté ou la corruption, l'espérance ou le désespoir, la mort ou la vie ? N'est-ce pas ici une humanité bien extraordinaire et manifestement surnaturelle ? L'homme, l'homme de tous les temps, de tous les lieux, l'homme enfin, l'homme a trouvé à la fois son Modèle, son Maître, son Juge, son Sauveur, son Roi, son Tout, auquel il se doit cœur, âme, pensée, pour le temps et pour l'éternité :... Ne faut-il pas qu'il se prosterne et se voile ici la face, en s'écriant comme l'apôtre incrédule au lendemain de la Résurrection : **Mon Seigneur ! Mon Seigneur et mon Dieu ?** — A cette conclusion de fait : Le Fils de l'homme règne ! Je ne vois de prémisses pour la pensée que celles posées par saint Jean au frontispice de son Évangile : — **Au commencement**

était la Parole, et la Parole était avec Dieu et la Parole était Dieu... Et la Parole a été faite chair, elle a habité parmi nous, et nous avons contemplé sa gloire, qui a été comme la gloire du Fils unique du Père, pleine de grâce et de vérité !

Que l'humanité, un beau jour, sans le savoir, ait enfanté le Sage des sages, le Saint des saints, le Roi des rois, auquel elle se trouve irrévocablement liée par les nœuds d'une naturelle et éternelle dépendance, est-ce un prodige plus facile à expliquer que celui que nous nommons, dans notre ignorance, le mystère de l'Incarnation ? Entre un pareil miracle du hasard et une si sage intervention de l'amour, l'intelligence demeurerait-elle un instant en suspens ? — Je n'ai voulu savoir que ton humanité, ô mon Sauveur, et c'est elle qui m'amène agenouillé devant le trône de ta gloire ! Ne me demandez pas comment cela s'explique ou comment cela se fait, je ne vous le dirai pas, je l'ignore ;... mais j'adore ! J'ignore, mais je m'incline devant une chose, qui dans ces hauteurs où la pensée se récusé, demeure certaine à mes yeux d'une certitude de foi égale à l'évidence ; devant une chose que tout me démontre et sans laquelle il me faudrait douter de tout désormais : c'est que Jésus-Christ remplit le monde des âmes, il en est le centre, le sommet, le foyer, la lumière et la vie ; c'est qu'il remplit tout, par conséquent, pour l'homme par delà les limites de la vie présente, et qu'à son apparition sur le seuil de l'immortalité, *tout genou fléchira devant lui, toute langue confessera qu'il est le Seigneur, en attendant qu'il ait remis le royaume à Dieu son Père, afin que Dieu soit tout en tous.*

Mais, mes frères, si le pouvoir de juger lui a été conféré dans le but de manifester sa gloire sur les confins de l'Éternité, et afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père ; il y a un sens profond dans cette déclaration de l'Écriture, que le pouvoir de juger, néanmoins, lui a été donné *parce qu'il est le Fils de l'homme*, c'est-à-dire par une conséquence normale, naturelle, nécessaire, de l'œuvre rédemptrice accomplie par lui sur la terre. C'est ici la consommation même de la royauté qu'il s'est acquise.

Il entrait dans l'idée de cette royauté, en effet, qu'on pût lui résister. C'est, sur les âmes qu'elle s'exerce ; par conséquent sur des volontés libres, libres de se soumettre, libres de se refuser. — Il en est donc qui ont pu connaître Jésus-Christ dès les jours de leur enfance ; il en est qui ont pu être poursuivis pendant le cours de leur vie de ses plus pressants appels ; il en est enfin, qui ont pu être inondés de cette éclatante lumière qu'il répand à pleins flots sur le chemin de nos destinées, et qui cependant lui ferment leur cœur, aimant mieux les ténèbres que la lumière ; il en est qui sous son regard et, pour ainsi parler, jusque dans sa société même, s'endurcissent comme Judas, ou se détournent comme Démas, ou s'étourdissent comme la multitude.

De là, mes frères, une catégorie sans doute trop nombreuse de soi-disant chrétiens, qui se cramponnent à la vie et tremblent devant la mort. Et que redoutent-ils donc tant dans la mort ? Ah ! il est une chose qu'ils ont à redouter par dessus tout, il me semble, et cette chose, c'est la rencontre de Jésus-Christ ! Pour eux, en effet, rencontrer Jésus-Christ n'est-ce pas rencontrer l'évidence de leur condamnation ? N'est-ce pas rencontrer à la fois tous les souvenirs de sa miséricorde et tous les remords de leur impénitence ? N'est-ce pas rencontrer la certitude qu'ils sont eux-mêmes, par leur propre faute, les propres artisans de leur propre perdition ? — Malheureux ! vous avez donc vu sa face, vous avez entendu sa parole pleine de grâce et de vérité ; votre conscience a parlé, votre cœur s'est ému, votre raison ne demandait qu'à se rendre, vous auriez pu, vous aussi, par une conversion sincère, et dans une sanctification véritable, vous unir à lui pour être, vous aussi, *par son Esprit, transformés de gloire en gloire à sa ressemblance*. . . Vous ne l'avez pas voulu ! . . . Vous avez préféré les ténèbres, le péché, la mort ; vous avez préféré la perdition ! Ce que vous avez cherché, vous le trouvez donc enfin. Le Fils de l'homme n'a qu'une chose à vous dire : — **Je ne vous connais point ! Retirez-vous de moi !** — Il règne ! mais il y a deux faces à sa royauté. Il y a une face terrible. Et c'est celle qui vous

concerne.

Mais il y a une face adorable, surtout. Et que la pensée de rencontrer Jésus-Christ me paraît pleine de douceur à ceux qui ont appris dès ici-bas à dire : *Pour moi, vivre, c'est Christ!* et qui ont d'avance, comme s'exprime l'apôtre, *aimé son avènement!* Rencontrer Jésus-Christ, le voir, l'entendre après l'avoir tant aimé, le voir mieux qu'on ne voit avec les yeux, l'entendre mieux qu'on n'entend avec les oreilles ! Rencontrer Jésus-Christ après l'avoir tant désiré ; être avec lui, là où il est, pour l'éternité, pour se plonger avec lui dans des océans de lumière et d'amour ! Rencontrer Jésus-Christ après avoir fait de lui la joie, la paix, l'interminable rassasiement de son âme, . . . mais c'est rencontrer le ciel ! Et que je m'explique bien les saints tressaillements de l'apôtre lorsqu'il s'écrie : *Mon désir tend à déloger pour être avec Christ. Qui nous séparera de l'amour de Christ ? Je suis assuré que ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni aucune créature au monde ne pourra me séparer de l'amour qui m'a été témoigné en Jésus-Christ.*

Rencontrer Jésus-Christ, enfin, vous le voyez, c'est le jugement ! c'est le salut ou la perdition ; c'est la mort ou la vie ! — *Voici donc Celui qui déclare à l'homme sa pensée, dit le prophète, qui fait l'aurore et l'obscurité. Prépare-toi donc, ô Israël, à la rencontre de ton Dieu !* — Rencontrer Jésus-Christ, c'est le moment solennel de la solennelle éternité !

Que me reste-t-il à vous dire, sinon que rencontrer la parole de Jésus-Christ, apprendre à connaître Jésus-Christ, être mis en contact avec Jésus-Christ, c'est la chose solennelle de la vie présente ? Nous nous y sommes appliqués ensemble, mes bien-aimés frères. Vous et moi, par la bonté de Dieu, nous avons été conduits à tourner nos pensées vers ce divin Sauveur. Lui-même, selon sa promesse, a été avec nous, et nous a fait sentir sa présence. Notre cœur, comme celui des disciples d'Emmaüs, n'a-t-il pas brûlé plus d'une fois au dedans de nous, sur ce chemin que nous avons avec lui parcouru ? — Oui, ô Jésus, nos yeux t'ont vu, nos consciences t'ont

reconnu, nos âmes se sont écriées : **A quel autre irions-nous qu'à toi, tu as les paroles de la vie éternelle ?** Serait-il possible que nous te reniions maintenant, et que nous n'ayons fait qu'aggraver notre condamnation ? — Non ! non ! cela n'est pas possible, n'est-il pas vrai, mes frères ? Nous ne nous séparerons pas sans avoir pris ensemble, vous et moi, l'engagement de lui être fidèles à la vie et à la mort. Nous scellerons cet engagement aux prochaines communions de Pâques. **Et Dieu qui a commencé en nous cette bonne œuvre l'achèvera jusqu'à la journée de Jésus-Christ.**

Amen !

Table des matières

1. Jésus de Nazareth	1
2. Le Saint et le Juste	28
3. L'Homme de douleurs	54
4. Le Ressuscité	79
5. Le Roi	109
Table des matières	135
4ième de couverture	135

Né à Genève le 17 novembre 1828, Franck Coulin a surtout marqué le public évangélique francophone avec ces Conférences sur le Fils de l'homme, dans lesquelles il faisait ressortir la parfaite humanité et la parfaite divinité de Jésus-Christ, à une époque où la critique s'efforçait d'en abaisser la personne. Après avoir beaucoup voyagé, il devint en 1853 pasteur à Genthod, paroisse située sur le lac de sa ville natale ; il y demeura jusqu'en 1895. Parallèlement il enseignait l'homilétique à la faculté libre de théologie de Genève.

